



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 726,146

840.8

N955







NOUVELLE
ENCYCLOPÉDIE
POÉTIQUE.

TOME VI.

DE L'IMPRIMERIE DE CORI

NOUVELLE
ENCYCLOPÉDIE
POÉTIQUE,
OU
CHOIX DE POÉSIES

DANS TOUS LES GENRES;
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

OUVRAGE MIS EN ORDRE ET PUBLIÉ

PAR P. CAPELLE.

IDYLLES ET ÉGLOGUES.

PARIS,

FERRA, LIBRAIRE, rue des G.^{ds}-Augustins, N.° 23.

1819.



Rev. Lang.
Biblioth.

2-19-32
25694

L'IDYLLE ET DE L'ÉGLOGUE.

IDYLLE et l'*Eglogue* sont la représentation de la vie champêtre ; leur fable doit être simple, les pensées naturelles, et jointes cependant à quelques sentimens vifs et passionnés ; elles doivent être caractérisées par la nature même de leurs sujets. Ce sont des entre-entres entre les bergers, le tableau de leurs mœurs, de leurs jeux, de leurs amours ; le récit de leurs voyages, de leurs aventures, de leurs disputes, etc.

On peut représenter les bergers, et les faire agir et agir en les considérant tels qu'ils ont dans l'abondance et dans l'égalité du premier âge, avec la simplicité de la nature, la pureté de l'innocence, la noblesse de la vie ; ou tels qu'ils sont devenus depuis que le temps a fait des esclaves et des maîtres.

Les noms d'*Eglogue* et d'*Idylle* ont été particulièrement appliqués à la poésie buco-

lique ou champêtre, depuis que les pièces pastorales de Théocrite et de Virgile ont été publiées sous ces titres.

L'origine de l'*Idylle* et de l'*Eglogue* doit remonter aux temps les plus reculés. Il est vraisemblable que dans l'enfance du monde, où les hommes n'étaient occupés que du soin des troupeaux, dans les loisirs d'une vie paisible, ils s'amusaient à chanter. On a trouvé le chant et la poésie établis chez les nations les plus sauvages. Les plaisirs de la pêche et de la chasse, l'amour, l'opulence rustique, voilà l'objet de leurs poèmes, et telles devaient être les premières chansons.

Plusieurs écrivains se sont attachés à chercher la différence qu'il y a entre l'*Idylle* et l'*Eglogue* : on prétend qu'elle consiste en ce que dans l'*Eglogue* on fait dialoguer les bergers ; qu'ils racontent entr'eux leurs aventures, leurs peines, leurs plaisirs ; qu'ils comparent la vie tranquille et heureuse dont ils jouissent, avec les passions dont la nôtre est traversée : au lieu que dans l'*Idylle*, c'est nous qui con

parions le trouble et les travaux de notre vie avec la tranquillité dont jouissent les bergers.

L'*Idylle* et l'*Eglogue* n'ont eu qu'un instant de faveur en France, où l'on vit en général fort peu dans les campagnes, dont les mœurs, il faut en convenir, ne sont plus aussi pures, aussi naïves qu'elles l'étaient jadis ; aussi voyons-nous nos poètes modernes beaucoup plus épressés à traduire les chefs-d'œuvre des anciens, qu'à créer de nouvelles fables en ce genre.

Quoi qu'il en soit, grâce à ces poètes, la poésie pastorale, comme une vierge pure, a conservé ses grâces naïves. En vain des écrivains modernes ont essayé de la dénigrer ; les chefs-d'œuvre de Théocrite et de Virgile feront les délices de tous les âges.

Nous allons donner quelques pièces traduites des anciens.

L'Amour, si touchant quand il est malheureux, a dicté les vers de Théocrite, où une bergère abandonnée exhale ainsi ses plaintes :

Astre des nuits, écoute mes accens !
O souvenir qui me poursuit encore !
Tous les bergers, dans la saison de Flore,
Se rassemblaient sur les gazons naissans.
Delphis parut ; tu sais, lune brillante,
Qu'un beau duvet lui couvrait le menton,
Qu'il effaçait ta rougeur éclatante,
Lorsque tu suis la marche triomphante
Du fier lutteur couronné d'un feston.
Comme j'aimai, quand je vis le perfide !
De son regard mon esprit fut troublé :
Je frissonnai ; je transis ; je brûlai....
Que m'importait cette fête insipide ?
Je ne sais plus les discours que je tins,
Ce que je fis, ni comment je revins.
Dans ma douleur, à quels dieux, à quels charn
Pour me guérir, n'avais-je point recours !
Tout était vain ! le Temps suivait son cours,
Sans apporter de remède à mes larmes.
Un jour, hélas ! je le revis enfin,
Cet enchanteur aussi doux qu'inhumain !
Dieux ! que devins-je ? une ardeur dévorante,
A son aspect, courut par-tout mon corps :
Je soupirais ; ma voix faible et mourante
Se dissipait en impuissans efforts :
Et le cruel, portant sur moi la vue,
La détourna, rougit d'un air charmant,
A son côté me plaça tout émue,

Puis me parla comme parle un amant.
Je l'écoutais ; j'étais simple , ingénue ;
J'aimais en lui jusqu'au son de sa voix :
Sur tous mes sens il régnait à la fois.
Il dit un mot , et je fus convaincue.
Il prit ma main tremblante de frayeur,
Et m'attira sur le bord de ma couche.
Son cœur alors battit contre mon cœur ;
Sa bouche en feu s'imprima sur ma bouche.
Qu'ajouterai-je?... il combla mon malheur :
Et maintenant j'apprends qu'il est trompeur,
Qu'il a changé, qu'un autre amour le touche !
Nise l'assure ; elle est digne de foi :
Elle l'a vu , sur des portes heureuses ,
Suspendre ailleurs des guirlandes nombreuses ,
Et ses bouquets n'arrivent plus à moi !
O chaste lune ! et vous , astres paisibles
Dont les clartés accompagnent la nuit !
Plaignez mes maux ; si vous êtes sensibles,
Et ramenez l'inconstant qui me fuit.

On ne trouve point ces grands mouvemens des passions dans les *Idylles* de Bion et de Moschus ; mais elles sont pleines d'esprit , de grâce et de délicatesse. Une des plus jolies pièces de Moschus est cette prière à l'étoile du soir :

O Vesper ! étoile dorée
 De la Déesse des Amours !
 Flambeau de la nuit azurée !
 Toi qui fais pâlir, dans ton cours,
 Les feux tremblans de l'Empirée !
 Ma jeune maîtresse m'attend ;
 Et Diane, dans sa carrière,
 Ne doit se montrer qu'un instant.
 Prête-moi ta douce lumière !
 Je ne vais point faire un larcin,
 Ni porter ma coupable main
 Sur le voyageur solitaire ;
 Mais j'aime, et la nature entière
 Doit favoriser mon destin.

Voici une *Idylle* de Bion, qui n'est
 moins gracieuse.

Un jour, dans le fond d'un bocage,
 Un enfant chassait aux oiseaux :
 L'Amour, volant sous le feuillage,
 Se trouva pris dans les réseaux.

Ah ! dit l'enfant, la belle proie !
 Jamais il n'avait vu l'Amour.
 Il allait, palpitant de joie,
 Fondre sur lui comme un vautour.

L'Amour rompt le piège, et s'envole.
 L'enfant pleurait. Un vieux berger

Prit, en souriant, la parole ;
Il connaissait ce dieu léger :

Jeune imprudent, bénis sa fuite !
Tu risquais tout à l'approcher.
Le perfide aujourd'hui t'évite ;
Bientôt il viendra te chercher.

La simplicité et la naïveté sont inséparables du genre pastoral. Sans doute le style doit être plus élevé que celui des bergers ; mais que l'on se figure des bergers de l'âge d'or, et que l'on écrive à-peu-près comme ils auraient parlé.

Le style de l'*Idylle* et de l'*Eglogue* est celui de la nature ; il se nourrit d'images. Les bergers attachent leurs idées et leurs expressions aux circonstances qui leur sont accoutumées. Dans le langage le plus familier les habitans des campagnes expriment le retour du printemps ou l'arrivée de l'automne par *la chute et le retour des feuilles*. Il en est ainsi de la plupart de leurs locutions. C'est surtout dans la poésie qu'on peut les transporter avec succès. Il ne faut pas non plus, comme dit

Boileau, *présenter de basses circonstances* ne faut prendre de la vie champêtre que calme, sa douceur, et ceux de ses travaux n'ont rien de grossier.

Les modernes ont eu dans la poésie morale moins de succès que les anciens, soit que la nature n'en avait pas mis le modèrès d'eux, soit parce que les écrivains qui sont exercés avaient moins de talent que; cependant Segrais (1), madame Deshoulières (2), Fontenelle (3), Berquin (4), Léonard (5) s'y sont distingués.

(1) *Segrais* (Jean-Regnauld), né à Caen en 1674, y mourut en 1701, de l'Académie Française.

(2) *Deshoulières* (Antoinette du Ligier Garde), naquit à Paris en 1638, et y mourut le 17 février 1694.

(3) *Fontenelle* (Bernard Bouvier de), né à Paris le 11 février 1657, mort à Paris doyen de l'Académie Française, le 9 janvier 1757.

(4) *Berquin*, né à Bordeaux, mort à Paris le 15 septembre 1791.

(5) *Léonard* (Nicolas-Germain), né à La Coudre en 1744, mort à Nantes le 26 janvier 1799.

Lorsque Boileau exhorta les poètes des différens genres à célébrer le monarque du grand siècle, il dit :

Que Segrais dans l'Eglogue en charme les forêts.

C'était, en un seul vers, faire un juste éloge de ce chantre des bergers. Nous en donnerons trois *Eglogues*.

« Le principal mérite de Segrais, dit La Harpe, est d'avoir bien saisi le caractère et le ton de l'*Eglogue*. Il a du naturel, de la douceur et du sentiment. Imitateur fidèle de Virgile, il a fait, comme lui, rentrer dans ses sujets les images champêtres qui lui donnent un air de vérité ; mais il ne sait pas les colorer comme lui ; il donne à ses bergers le langage qui leur convient ; mais ce langage manque souvent de cette élégance et de cette harmonie qu'il faut allier à la simplicité. »

En citant avantageusement plusieurs passages des *Eglogues* de Segrais, La Harpe ajoute ; « Ces endroits et plusieurs autres,

» prouvent que Segrais n'était pas un poète
 » bucolique à mépriser. Il faut songer qu'i
 » écrivait avant les maîtres de la poésie fran-
 » çaise, et n'ayant encore d'autres modèle
 » que Malherbe et Racan. »

L'auteur du Cours de Littérature est un peu plus sévère à l'égard de M.^{me} Deshoulières et de Fontenelle. Nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs les bucoliques de ces deux poètes auxquelles il semble donner la préférence.

Le législateur du Parnasse donne en quelques vers la meilleure définition de l'*Idylle* après l'avoir comparée à une bergère, il ajoute

Telle, aimable en son air, mais humble dans son styl
 Doit éclater sans pompe une élégante Idylle.
 Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux ;
 Il n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux :
 Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
 Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.

Gresset s'exprime ainsi sur la poésie pastorale en général :

La nature sur chaque image
Doit guider les traits du pinceau ;
Tout y doit peindre un paysage ,
Des jeux , des fêtes sous l'ormeau :
L'œil est choqué s'il voit reluire
Les palais , l'or et le porphyre ,
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.

Il veut des grottes , des fontaines ,
Des pampres , des sillons dorés ,
Des prés fleuris , de vertes plaines ,
Des bois , des lointains azurés.
Sur ce mélange de spectacles
Ses regards volent sans obstacles ,
Agréablement égarés.

Là , dans leur course fugitive ,
Des ruisseaux lui semblent plus beaux
Que les ondes que l'art captive
Dans un dédale de canaux ;
Et qu'avec faste et violence
Une sirène au ciel élance
Et fait retomber en berceaux.

« Ces sortes de compositions , dit La Harpe ,
» demandent une main très-légère et très-exer-
» cée , parce que l'essentiel est de n'y mettre

» qu'autant d'esprit qu'il en faut au sentiment ;
» et cette mesure-là ne se donne pas ; il faut
» l'avoir. »

Les nuances qui existent entre l'*Eglogue* et l'*Idylle* des anciens sont très-difficiles à saisir. Plusieurs *Eglogues* de Virgile ressemblent aux *Idylles* de Théocrite, et vice versa. On éprouve le même embarras en lisant les *Eglogues* de Fontenelle et les *Idylles* de Berquin.

Nous pensons néanmoins qu'une simplicité élégante doit caractériser l'*Idylle*, et que c'est par cette élégance ennoblie qu'elle se distingue de l'*Eglogue*, plus naïve et moins apprêtée.

A tout ce que nous venons de dire sur la poésie pastorale, nous croyons devoir ajouter les stances suivantes :

LE SIÈCLE PASTORAL.

PRÉCIEUX jours dont fut ornée
La jeunesse de l'univers,
Par quelle triste destinée
N'êtes-vous plus que dans nos vers ?

Votre douceur charmante et pure
Cause nos regrets superflus,
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.

La terre, aussi riche que belle,
Unissait, dans ces heureux temps,
Les fruits d'une automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel printemps.

Tout l'univers était champêtre,
Tous les hommes étaient bergers;
Les noms de sujet et de maître
Leur étaient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous, dans une même abondance,
Goûtaient même tranquillité.

Leurs toits étaient d'épais feuillages,
L'ombre des saules leurs lambris ;
Les temples étaient des bocages,
Les autels des gazons fleuris.

Les dieux descendaient sur la terre,
Que ne souillaient aucuns forfaits ;
Dieux moins connus par le tonnerre,
Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'étiez point dans ces années,
Vices, crimes tumultueux !
Les passions n'étaient point nées,
Les plaisirs étaient vertueux.

Sophismes, erreurs, impostures,
Rien n'avait pris votre poison !
Aux lumières de la nature
Les bergers bornaient leur raison.

Sur leur république champêtre
Régnaient l'ordre, image des cieux :
L'homme était ce qu'il devait être ;
On pensait moins, on vivait mieux.

Ils n'avaient point d'aréopages
Ni de capitoles fameux ;
Mais n'étaient-ils point les vrais sages,
Puisqu'ils étaient les vrais heureux ?

Ils ignoraient les arts pénibles
Et les travaux nés du besoin ;
Des arts enjoués et paisibles
La culture fit tout leur soin.

La tendre et touchante harmonie
A leurs jeux doit ses premiers airs ;
A leur noble et libre génie
Apollon doit ses premiers vers.

On ignorait, dans leurs retraites ,
Les noirs chagrins, les vains désirs,
Les espérances inquiètes,
Les longs remords des courts plaisirs.

L'intérêt au sein de la terre
N'avait point ravi les métaux,
Ni soufflé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins sur les eaux.

Les pasteurs, dans leur héritage
Coulant leurs jours jusqu'au tombeau,
Ne connaissaient que le rivage
Qui les avait vus au berceau.

Tous dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,
Passaient leur jeunesse sans vices,
Et leur vieillesse sans regrets.

La Mort, qui pour nous a des ailes,
Arrivait lentement pour eux ;
Jamais des causes criminelles
Ne hâtaient ses coups douloureux.

Chaque jour voyait une fête ;
Les combats étaient des concerts :
Une amante était la conquête ;
L'Amour jugeait du prix des airs.

Ce dieu berger, alors modeste,
Ne lançait que des traits dorés ;
Du bandeau qui le rend funeste
Ses yeux n'étaient point entourés.

Les crimes, les pâles alarmes
Ne marchaient point devant ses pas ;
Il n'était point suivi des larmes,
Ni du dégoût, ni du trépas.

La bergère, aimable et fidèle,
Ne se piquait point de savoir ;
Elle ne savait qu'être belle,
Et suivre la loi du devoir.

La fougère était sa toilette,
Son miroir le cristal des eaux ;
La jonquille et la violette
Étaient ses atours les plus beaux.

On la voyait dans sa parure
Aussi simple que ses brebis ;
De leur toison commode et pure
Elle se filait des habits.

Elle occupait son plus bel âge
Du soin d'un troupeau plein d'appas ;
Et, sur la foi d'un chien volage,
Elle ne l'abandonnait pas.

O règne heureux de la nature !
Quel dieu nous rendra tes beaux jours ?
Justice, égalité, droiture ,
Que n'avez-vous régné toujours !

Sort des bergers, douceurs aimables,
Vous n'êtes plus ce sort si doux ;
Un peuple vil de misérables
Vit pasteur sans jouir de vous.

Ne peins-je point une chimère ?
Ce charmant siècle a-t-il été ?
D'un auteur témoin oculaire
En sait-on la réalité ?

J'ouvre les fastes : sur cet âge
Par-tout je trouve des regrets ;
Tous ceux qui m'en offrent l'image
Se plaignent d'être nés après.

J'y lis que la terre fut teinte
Du sang de son premier berger ;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'est donc qu'une belle fable :
N'envions rien à nos aïeux :
En tout temps l'homme fut coupable,
En tout temps il fut malheureux.

GRESSET.

Les six strophes suivantes, faisant suite à celles qu'on vient de lire, sont de J.-J. Rousseau :

Mais qui nous eût transmis l'histoire
De ces temps de simplicité ?
Était-ce au temple de mémoire
Qu'ils gravaient leur félicité ?

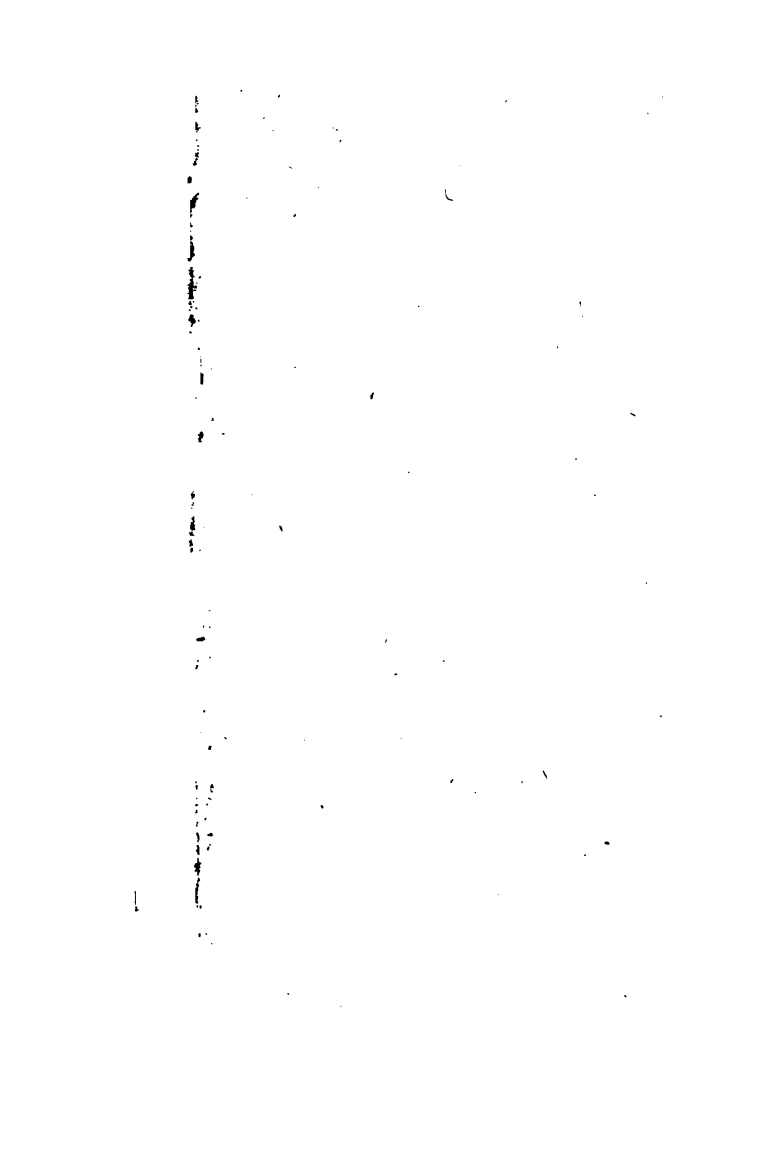
La vanité de l'art d'écrire
L'eût bientôt fait évanouir ;
Et, sans songer à la décrire,
Ils se contentaient d'en jouir.

Des traditions étrangères
En parlent sans obscurité ;
Mais dans ces sources mensongères
Ne cherchons point la vérité.

Cherchons-la dans le cœur des hommes,
Dans ces regrets trop superflus,
Qui discut dans ce que nous sommes
Tout ce que nous ne sommes plus.

Qu'un savant des fastes des âges
Fasse la règle de sa foi;
Je sens de plus sûrs témoignages
De la mienne au-dedans de moi.

Ah! qu'avec moi le ciel rassemble,
Apaisant enfin son courroux,
Un autre cœur qui me ressemble;
L'âge d'or renaitra pour nous.



IDYLLES.

LES MOUTONS.

HÉLAS! petits moutons, que vous êtes heureux !
Vous paisez dans nos champs sans souci, sans alarmes;
Aussitôt aimés qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes :
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs ;
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature :
Sans ressentir ses maux vous avez ses plaisirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocens animaux, n'en soyez point jaloux ;
Ce n'est pas un grand avantage :
Cette fière raison, dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède ;
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit ;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévère,
Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien.

Sous la garde de votre chien
 Vous devez beaucoup moins redouter la colé
 Des loups cruels et ravissans ,
 Que, sous l'autorité d'une telle chimère,
 Nous ne devons craindre nos sens.
 Ne vaudrait-il pas mieux vivre, comme vous
 Dans une douce oisiveté ?
 Ne vaudrait-il pas mieux être, comme vous
 Dans une heureuse obscurité ,
 Que d'avoir, sans tranquillité,
 Des richesses, de la naissance,
 De l'esprit et de la beauté ?
 Ces prétendus trésors, dont on fait vanité,
 Valent moins que votre indolence :
 Ils nous livrent sans cesse à des soins crimin
 Par eux plus d'un remords nous rouge.
 Nous voulons les rendre éternels,
 Sans songer qu'eux et nous passerons comme
 Il n'est dans ce vaste univers
 Rien d'assuré, rien de solide :
 Des choses ici bas la fortune décide
 Selon ses caprices divers :
 Tout l'effort de notre prudence
 Ne peut nous dérober au moindre de ses cou
 Paissez, moutons, paissez sans règle et sans
 Malgré la trompeuse apparence,
 Vous êtes plus heureux et plus sages que nou

M. M. DESHOULI

REMARQUE.

Antoine Coutel, né à Paris en 1622, mort à Blois en 1693, publia un recueil de poésies de sa façon, ayant pour titre : *Promenades de messire Antoine Coutel*. Il y a apparence que madame Deshoulières s'était allé promener de ce côté-là; car son Idylle des *Moutons* est tirée presque mot à mot de ce recueil. Il n'y a d'autre différence entre l'ouvrage de Coutel et le sien, si ce n'est que l'un est en grands vers rangés par quatrains, et l'autre en vers libres : à cela près, les pensées, les expressions, les tours, les rimes sont absolument semblables. On a voulu justifier madame Deshoulières sur ce larcin, en accusant l'auteur des *Promenades* d'être le vrai plagiaire; mais on oubliait que l'édition des poésies de Coutel a précédé de plusieurs années l'impression des premiers ouvrages de madame Deshoulières. D'ailleurs, il suffit d'être un peu connaisseur, pour juger que l'Idylle de Coutel a un caractère original. La voici, afin qu'on puisse la comparer avec celle de madame Deshoulières.

LES MOUTONS.

HÉLAS! petits moutons, que vous êtes heureux !
Vous paissez dans nos champs sans souci, sans alarmes
Sitôt qu'êtes aimés, vous êtes amoureux ;
Vous ne savez que c'est de répandre des larmes.

Vous ne formez jamais d'inutiles désirs ;
Vous suivez doucement les lois de la nature ;
Vous avez, sans douleur, tous ses plus grands plaisirs
Exempts des passions qui causent la torture.

Nous sommes malheureux, les ayant parmi nous ;
Car, quoique nous ayons la raison en partage,
Cette même raison, que n'avez point chez vous,
Nous réduit bien souvent dans un dur esclavage.

N'en soyez point jaloux, innocens animaux :
Contre tant d'ennemis ce n'est point un remède ;
Elle fait, ou plutôt elle agrandit nos maux,
Lorsque, dans un besoin, nous implorons son aide.

Elle p~~ro~~met beaucoup, et fait beaucoup de bruit ;
Impuissante qu'elle est, elle est toujours sévère :
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit ;
Et cependant par-tout on la craint et révère.

Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien ;
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups, étant dessous l'abboy de votre chien,
Que nous, nos sens garder d'une telle chimère.

Ne vaut-il donc pas mieux, dans votre liberté,
Dans cette oisiveté vivre comme vous faites ?
Et, sans tant d'embaras, avec tranquillité,
Ne vaut-il pas bien mieux être comme vous êtes ?

A quoi bon les honneurs ? à quoi bon de l'esprit ?
Des biens de la fortune et ceux de la naissance ?
Ces prétendus trésors, qui sont tant en crédit,
Ne valent pas le prix que vaut votre indolence.

Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels ;
Par eux plus d'un remords nous afflige et nous ronge ;
Nous voulons les garder et les rendre éternels,
Sans penser qu'eux et nous passerons comme un songe.

Il n'est rien d'assuré dans ce vaste univers ;
Tout y est inconstant, et rien qui soit solide ;
La fortune, suivant ses caprices divers,
Fait, défait ici bas, et tout elle décide.

Notre prudence est vaine au moindre de ses coups.
Petits moutons, paissez sans règle et sans science ;
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous,
Quoi qu'en puisse jaser la trompeuse apparence.

LES TOURTERELLES,

IDYLLE ADRESSÉE A MADAME DESHOULIÈ

HÉLAS ! constantes tourterelles,
 Que vos caresses et vos jeux
 Ont des attraits touchans pour un cœur amoureux
 Redoublez, s'il se peut, vos flammes mutuelles
 Pâmez-vous, languissez, mourez dans les plaisirs
 Ah ! j'entends vos petits soupirs,
 De vos transports secrets interprètes fidèles,
 Vives affections ! naïfs trémousse-mens !
 Mais qu'aperçois-je ! ô ciel ! dans les ravisse-mens
 Vous vous enivrez sans mesure ;
 Vos becs entrelacés qui font un doux murmure,
 Humectent la chaleur de vos embrasse-mens.
 Ah ! je me meurs moi-même ; ah ! que sens-je ? ah ! mon
 Cède au tendre brasier qui me brûle au-dedans
 Errante sur ma lèvre, elle est toute de flamme
 Profitez de la vie, heureux couple d'amans ;
 Jouissez d'un bonheur dont la source est si pure
 L'instinct que vous donna la prudente nature,
 Vaut mieux que tous nos sentimens.
 Sans vous embarrasser dans d'inutiles peines,
 Le sang qui coule dans vos veines

Vous instruit cent fois mieux que tout l'art des romans.
Plus votre ardeur vieillit, plus vous la trouvez belle.
Malgré l'effort des ans, vos cœurs sont enflammés,
Et pour une autre tourterelle
Vous ne quittez jamais celle que vous aimez.
Si les amans et les amantes
Avaient, pour s'envoler, des ailes comme vous,
On verrait encor parmi nous
Plus d'inconstans et d'inconstantes.
C'est vous que l'on doit appeler
De vrais modèles de tendresse:
Vous avez seulement des ailes pour voler
Après le cher objet qui vous charme sans cesse.
Dans votre commerce amoureux,
La défiante jalousie
Ne répandit jamais le poison dangereux
Qui parmi nous brise les nœuds
De l'amitié la plus unie.
Si vous paraissez quelquefois
Disputer et hausser la voix,
Je n'y découvre rien que la louable envie
De deux amans ambitieux
Du prix de s'entr'aimer le mieux ;
Et de pareils débats toute aigreur est bannie.
Vous fréquentez les mêmes lieux,
Vous ne cherchez jamais une autre compagnie ;
Vous buvez au même ruisseau,
Vous vous perchez toujours sur le même rameau.

Quand vos paupières sont forcées
 De céder aux pavots que le sommeil répand ,
 Vous craignez de vous perdre ; et vos plumes pressées
 Paraissent être entrelacées.

Que votre langage est charmant !
 Qu'il a je ne sais quoi d'aimable et de galant !
 Que vos accens plaintifs sont poussés d'un air tendre !
 Ce n'est qu'aux cœurs comme le mien
 Que Vénus a permis d'entendre
 Et de goûter votre entretien.

Après avoir cueilli des douceurs infinies ,
 Dans vos embrassemens savourés à longs traits ,
 Si vos forces sont affaiblies ,
 Votre amitié ne l'est jamais.

Ah ! quand vous vous plaignez, c'est un regret extrême
 Qui vous fait l'une à l'autre adresser ce discours :
 Faut-il, mon petit cœur, toujours aimer de même,
 Sans pouvoir cependant se caresser toujours !

Depuis le lever de l'aurore
 Vous savez vous donner, jusques à son retour,
 Différentes marques d'amour.

Recommencez vos jeux, recommencez encore,
 Hôtes légers des bois ; il n'est rien sous les cieux
 Qui puisse tant flatter et mon cœur et mes yeux.

Mais si le berger que j'adore
 N'avait plus aujourd'hui pour moi le même cœur ;
 Si l'Amour avait fait éclore
 Dans son âme changée une nouvelle ardeur !

Tourmens affreux ! douleurs cruelles !
 Soupçons persuasifs ! doutes impérieux !
 Cessez, hélas ! cessez, constantes tourterelles ;
 N'offrez pas désormais ces plaisirs à mes yeux,
 S'ils leur doivent coûter des larmes éternelles.

Du beau sexe français, ô la gloire et l'honneur !

DESHOULIÈRES, dont le génie

Sut chanter des amans la douce maladie,

Et des héros guerriers célébrer la valeur,

Du Pinde où tu jouis d'une meilleure vie,

Regarde ici bas, et reçois

L'idylle que je te dédie ;

C'est à ton goût que je la doi.

Si je puis aujourd'hui mériter ton suffrage,

Phébus et les neuf Sœurs s'unissant avec toi,

Avoûront ce galant ouvrage.

M. LLE MALGRAIS DE LA VIGNE.

LA FONTAINE DE VAUCLUSE.

Ce n'est pas seulement sur des rives fertiles

Que la nature plait à notre œil enchanté ;

Dans les climats les plus stériles

Elle nous force encor d'admirer sa beauté :

Tempé nous attendrit ; Vaucluse nous étonne ;

Vaucluse, horrible asile où Flore ni Pomone

N'ont jamais prodigué leurs touchantes faveurs,
Où jamais de ses dons la terre ne couronne

L'espérance des laboureurs.

Ici de toutes parts elle n'offre à la vue

Que les monts escarpés qui bordent ces déserts,

Et qui, se cachant dans la nue,

Les séparent de l'univers.

Sous la voûte d'un roc, dont la masse tranquille

Oppose à l'aiglon un rempart immobile

Dans un majestueux repos,

Habite de ces bords la naïade sauvage :

Son front n'est point orné de flexibles roseaux,

Et la pureté de ses eaux

Est le seul ornement qui pare son rivage.

J'ai vu ses flots tumultueux

S'échapper de son urne en torrens écumeux ;

J'ai vu ses ondes jaillissantes,

Se brisant à grand bruit sur des rochers affreux

Précipiter leur cours vers des plaines riantes,

Qu'un ciel plus favorable éclaire de ses feux.

L'écho gémit au loin : Philomèle craintive

Fuit, et n'ose sur cette rive

Faire entendre ses doux accens.

L'oiseau seul de Pallas, dans les cavernes sombres

Confond pendant la nuit, avec l'horreur des ombres

L'horreur de ses lugubres chants.

Déesse de ces bords, ma timide ignorance

N'ose lever sur vous des regards indiscrets ;

Je ne veux point sonder les abîmes secrets
 Où de l'astre du jour vous bravez la puissance (1)
 Lorsque sa brûlante influence
 Dessèche votre lit, ainsi que nos guérets.
 Je ne demande point par quel heureux mystère
 Chaque printemps vous voit plus belle que jamais,
 Tandis qu'au départ de Cérès
 Vous nous offrez à peine une onde salubre (2) :
 Expliquez-moi plutôt les nouveaux sentimens
 Qui calment l'horreur de mes sens.
 Quoi ! ces tristes déserts, ces arides montagnes,
 L'aspect affreux de ces campagnes,
 Devraient-ils inspirer de si doux mouvemens ?
 Ah ! sans doute l'aurore y fait briller encore
 Un rayon de ce feu que ressentit pour Laure
 Le plus fidèle des amans.
 Pétrarque auprès de vous soupira son martyre ;
 Pétrarque y chantait sur sa lyre
 Sa flamme et ses tendres souhaits ;
 Et tandis que les cris d'une amante trahie,
 Ou la voix de la perfidie
 Fatiguent nos coteaux, remplissent nos forêts,
 Du sein de vos grottes profondes
 L'écho ne répondit jamais

(1) Au milieu du bassin de la fontaine il y a un gouffre dont on n'a jamais pu trouver le fond.

(2) La fontaine est très-abondante en avril, et presque à sec en septembre.

Qu'aux accens d'un amour aussi pur que vos ondes,
 Trop heureux les amans, l'un de l'autre enchantés
 Qui sur ces rochers écartés
 Feraient revivre encor cette tendresse extrême,
 Et, dans une douce langueur,
 Oubliés des humains, qu'ils oublieraient de même,
 Suffiraient seuls à leur bonheur!
 Mais, hélas! il n'est plus de chaînes aussi belles;
 Pétrarque dans sa tombe enferma les Amours.
 Nymphes, qui répétiez ses chansons immortelles,
 Vous voyez tous les ans la saison des beaux jours
 Vous porter des ondes nouvelles :
 Les siècles ont fini leur cours,
 Et n'ont point ramené des cœurs aussi fidèles.
 Ah! conservez du moins les sacrés monumens
 Qu'il a laissés sur vos rivages,
 Ces chiffres de ses feux respectables garans,
 Ces murs qu'il habitait, ces murs sur qui le Temps
 N'osa consommer ses outrages;
 Surtout que vos déserts, témoins de ses transports,
 Ne recèlent jamais l'audace ou l'imposture;
 Et si quelque infidèle ose souiller vos bords,
 Que votre seul aspect confonde le parjure,
 Et fasse naître ses remords!

M^{me} VERDIER.

AMYNTAS,

IDYLLE IMITÉE DE GESSNER.

LA terre sort de son silence,
Et sourit avec joie aux premiers feux du jour;
La musique des airs annonce leur retour;
Par-tout j'entends la voix de la Reconnaissance.

Je vais sur ce bâton, l'appui de mes vieux ans,
Me traîner hors de ma chaumière,
Et parcourir des yeux les charmes renaissans
Qu'étale, à son réveil, la tranquille lumière.

Que la nature est belle ! et que cet air est pur !
Un jour doux se répand sur l'horizon obscur ;
Les légères vapeurs que son reflet colore
Couvrent le sommet des coteaux,
Et l'eau bleuâtre des ruisseaux
Qui semble au loin fumer dans l'aube faiblè encore.

Qu'avec plaisir là-bas je porte mes regards !
Nos pasteurs matineux ouvrent la bergerie,
Et déjà dans la plaine épars
Leurs troupeaux, en bêlant, paissent l'herbe fleurie.

Qu'autour de mon foyer tout est grand, ton
 Quel éclat jette la rosée
 Qu'au front des arbrisseaux la nuit a déposé
 Que les prés sont couverts d'un lumineux
 De mes premiers désirs je sens naître l'ivre
 O matin ! ton aspect fait palpiter mon cœur
 Je m'échauffe aux rayons de ce feu créateur
 Et ma défaillante vieillesse
 Respire, avec ce frais, le souffle du bonhe

Grâce te soit rendue, ô Dieu conservateur
 Toi dont j'ai si long-temps éprouvé la clém
 Deux fois quarante hivers ont suivi ma nai
 Ce long âge a passé comme un jour de prin
 Quand je parcours l'espace immense
 Qui m'offre dans un point l'aurore de mes
 Que ce tableau m'émeut ! dans quels raviss
 Je me rappelle encor leur douce jouissance

D'un air contagieux mes troupeaux ni mes
 N'éprouvèrent jamais la funeste influence ;
 Jamais de mon réduit n'approcha l'indigen
 Si le malheur m'a visité,
 Si quelquefois mes yeux ont répandu des l
 Aux jours de la félicité,
 Ces orages légers prêtaient de nouveaux cha
 Hélas ! sous un ciel pur, au bord de mes rui
 J'ai vu couler ces jours comme coulent leu

Je les ai vus suivis de paisibles ténèbres ;
 Un sommeil bienfaisant suspendait mes travaux ,
 Et jamais le Souci, pour troubler mon repos ,
 N'agita ses ailes funèbres.

Mon cœur, dans ces lustres nombreux ,
 Ne compte aucun instant perdu pour la nature ;
 J'eus des amis ; je fis quelquefois des heureux ;
 J'aimais , et je conçus cette volupté pure
 Qui naît du doux accord d'un peuple vertueux.
 O temps, dont tout encor me retrace l'image ;
 Riant matin de mon printemps,
 Qu'avec plaisir je t'envisage !

Lorsque sur mes genoux je portais mes enfans ,
 Qu'en me livrant comme eux aux jeux de leur jeune âge,
 Je me sentais serré de leurs bras innocens ,
 Que je goûtais alors un plaisir sans nuage !
 En voyant s'élever ces tendres arbrisseaux ,
 Mes yeux de l'avenir pénétraient la nuit sombre :
 Je disais : Ils croîtront ; leurs utiles rameaux
 Me prêteront un jour l'asile de leur ombre.
 J'ai joui, grâce au ciel, du fruit de mes travaux ,
 Et j'ai vu le succès passer mon espérance.
 En rappelant les soins que j'eus de votre enfance ,
 O mes fils ! bénissez la cendre de mes os.
 Si je ne puis , du moins, vous laisser l'abondance ,
 Je vous ai fait des cœurs à l'épreuve des maux.
 Que! homme est ici bas exempt de leurs assauts ?

Pour la première fois quand je connus la peine
Ce fut, ô ma Zétis ! ce jour où sur mon sein
Ton âme s'échappa comme une douce haleine
Où le froid du trépas glaça ta faible main,
Que tu tentais encor d'attacher sur la mieune.
O ma tendre moitié ! combien de tristes nuits
Ce souvenir amer m'a fait passer depuis !
Mais le temps des regrets târit enfin la source
 Douze fois la saison des fleurs
Au gazon de ta tombe a mêlé ses couleurs,
Et l'instant n'est pas loin où doit finir ma cour
J'ai de ce terme heureux de sûrs pressentimens
Je veux, sur la colline où repose ta cendre,
 Ce soir assembler mes enfans.
Toi qui me fis l'objet de tes bienfaits constans
Pour la dernière fois daigne encor les répandre
O Dieu ! fais-moi mourir dans leurs embrassemens

LÉONA

GLYCÈRE,

OU

LE POUVOIR DE LA VERTU;

IMITATION DE GESSNER.

GLYCÈRE avait seize ans, et Glycère était belle.
Sa mère, depuis peu, dormait dans le tombeau ;
Et Glycère, en perdant l'appui qu'elle eut en elle,
Était réduite à conduire un troupeau.

A cette tombe solitaire

Un jour, les yeux baignés de pleurs,
Elle revient offrir son tribut ordinaire,
Une coupe d'eau pure et de champêtres fleurs.
Quand la jeune orpheline, en sa tristesse amère,
De la tombe en silence eut fait trois fois le tour,
A l'ombre des cyprès qui croissent à l'entour
Elle s'assied, et dit : « O la plus tendre mère !
» Qu'à jamais sous mes yeux ton exemple vainqueur
» Me fasse des vertus adorer la puissance !
» Oui, c'est ton souvenir, toujours cher à mon cœur,

- » Qui, des pièges d'un séducteur,
 » Vient de sauver mon innocence.
- » Sur tes traces toujours, ah ! puisse-je mar
 » Mais apprends les dangers d'où naissent mei
 » Eh ! dans quel autre sein répandrais-je mes
 » Non, ma douleur ne te veut rien cacher ;
 » Tu sauras tout. — Las du vain bruit d'Al
 » Le seigneur de ces lieux, Mysis, venait ch
 » Le calme qu'on respire aux bords de ces fo
 » L'autre jour il m'aborde, et d'un air gracie
 » Il vante les troupeaux confiés à ma garde
 » Il me flatte, et je vois, alors qu'il me rega
 » Je ne sais quelle joie éclater dans ses yeux
 » Je me disais : Qu'il est bon, notre maitt
 » Les riches sont heureux, et chers aux imm
 » Ah ! quand on lui ressemble, on mérite c
- » Je ne puis rien ; mais au pied des autels
 » Pour lui, dans ce temple champêtre,
 » J'offrirai des vœux éternels.
- » Je voulais... mais, hélas ! qu'on est simple a
 » Le lendemain, non loin de ce bocage,
 » Devant moi, par hasard, je le retrouve e
 » Tiens, me dit-il, reçois ce gage.
 » A mon doigt aussitôt il passe un anneau d'
 » Je baisse en rougissant ma timide paupière
 » — Vois-tu gravé sur cette pierre
 » Ce bel enfant ailé qui sourit comme toi ?

- » C'est lui qui peut te rendre heureuse.
- » Sa main pressait la mienne, et sa voix dangereuse
 » Dans le fond de mon cœur se glissait malgré moi.
 » Il t'aime; il a pour toi la tendresse d'un père.
 » Mais par où, me disais-je, aurais-tu pu, Glycère,
 » Mériter les bontés d'un seigneur si puissant?
 » C'était alors, oui, c'était tout, ma mère,
 » Ce que pensait ta pauvre enfant.
- » Quelle était mon erreur! Dieux justes que j'atteste,
 » J'étais loin de prévoir un danger si prochain!
 » C'est ce matin qu'en ce verger funeste
 » Il m'appelle: j'y vole; et, me serrant la main:
 » Viens, me dit-il, beauté touchante;
 » Abandonne un moment le soin de ton troupeau:
 » J'aime les fleurs, et leur parfum m'enchanté;
 » Apporte-m'en sous ce berceau.
- » Crédule, je m'empresse à choisir les plus belles,
 » Et joyeuse, j'accours sous ces ombrages frais.
 » Que de grâces! dit-il. Oui, ces roses nouvelles
 » Offertes par Glycère ont pour moi plus d'attraits.
 » Alors, s'abandonnant au feu qui le dévore,
 » Dieux immortels! ah! j'en frémis encore,
 » Il me saisit, il m'entraîne, et soudain
 » Ses bras avec fureur me pressent sur son sein.
 » Tout ce qu'Amour peut dire de plus tendre,
 » De plus doux et de plus flatteur,
 » Sa bouche me le fait entendre.
- » Je pleurais, je tremblais, et, contre un séducteur

- » Trop faible, j'implorais sa pitié généreuse.
 » Vaine prière ! inutile recours !
 » Te le dirai-je enfin ? sans toi, sans ton secours,
 » Oui, ta fille à jamais eût été malheureuse.
 » Mais tout-à-coup des portes du trépas
 » J'ai cru voir s'élançer ton ombre vengeresse :
 » Aussitôt repoussant une indigne caresse,
 » Plus forte que Mysis, j'échappe de ses bras ;
 » Et je viens t'en offrir des larmes d'allégresse.
 » O ma mère ! reçois pour un bien si flatteur
 » La vive expression de ma reconnaissance.
 » Oui, c'est ton souvenir, toujours cher à mon cœur,
 » Qui des pièges d'un séducteur
 » Vient de sauver mon innocence !
 » Ah ! si jamais ces avis précieux
 » Qu'à ton dernier soupir me donna ta tendresse,
 » Si le flambeau de ta sagesse
 » Cesse de me conduire et d'éclairer mes yeux,
 » Oui, qu'à l'instant ton ombre fortunée
 » Dans ce monde orageux me laisse sans appui,
 » Et que des dieux que j'implore aujourd'hui
 » Ta fille soit abandonnée !
 » Si jeune, hélas ! par quel malheur
 » A mon amour es-tu donc arrachée ?
 » Serai-je, dieux puissans, comme la tendre fleur
 » Qui, sans soutien, tombe et languit penchée ?
 » Mais ton ombre du haut des cieus
 » Loin de mes faibles ans écartera l'orage ;

» Ouf, de tous vents contagieux
» Tu garantiras ton ouvrage.
» Crainte des dieux, sainte pudeur,
» Aimables lois de la sagesse,
» Que vos charmes règnent sans cesse
» Et sur mon front et dans mon cœur ! »

Elle dit ; et de pleurs son œil encore humide,
Donnait à ses regards cette grâce timide

Que l'innocence ajoute à la beauté ;

Une douce chaleur animait son visage :

C'était le ciel qui, vainqueur de l'orage,

Reprenait sa sérénité.

Plus satisfaite, et non moins séduisante,

Glycère enfin quittait ces tristes lieux.

Mysis à ses regards tout-à-coup se présente :

Des pleurs s'échappent de ses yeux.

Ah ! pardonne, jeune Glycère ;

Ne redoute plus rien de moi ;

C'est le remords le plus sincère

Qui me ramène auprès de toi.

Lorsque tu parlais à ta mère

Ce buisson me cachait, et j'ai tout entendu :

Daigne oublier ma faute extrême ;

Ta sagesse m'a confondu :

Je t'admire autant que je t'aime ;

Oui, je triomphe de moi-même,

Et c'est à toi que le prix en est dû !

Sois toujours belle et toujours vertueuse ;

Mais aussi deviens plus heureuse.

La moitié des troupeaux confiés à tes soins,
La cabane, et les champs que cette onde environne

S'ils suffisent à tes besoins,

Ils sont à toi ; je te les donne :

Ne les refuse point ; je ne veux que l'honneur

De récompenser ta sagesse.

Puisse un époux digne de ta tendresse

Mettre le comble à ton bonheur !

Que par moi chaque jour à ta vertu suprême

Pareil hommage soit rendu !

Oui, je triomphe de moi-même,

Et c'est à toi que le prix en est dû.

BLIN DE SAINMORE.

LA PROMESSE TROP BIEN GARDÉE.

DAPHNIS ET PHILIS.

Au sein d'un doux sommeil, Daphnis, sous un feuillage

Du midi bravait les fureurs,

Lorsqu'il sentit un nuage de fleurs

Qui par flocons légers volait sur son visage.

Il ouvre un peu les yeux, et sur l'herbe, à deux pas,

Il aperçoit Philis qui lui tendait les bras.

S'il voulut s'y jeter, c'est chose vaine à dire ;
Mais des fleurs l'enchaînaient : il le voulut en vain ;
Et voilà que Philis se mit si fort à rire ,
Que son bouquet s'échappa de son sein.
Ah ! méchante , dit-il , tu ris ; mais de ma chaîne
Dans un moment je vais me dégager ,
Et tu verras si je sais me venger .
Il eut beau se débattre , il y perdit sa peine .
Te venger ! dit Philis ; oui , si je romps tes nœuds :
Mais si je le faisais , ça , voyons , et pour cause ,
Dis , comment prétends-tu te venger ? — Oh ! je veux
Te donner tant de baisers amoureux ,
Que ta joue en sera rouge comme une rose .
— Oui dà ! si c'est ainsi , tenez , mon cher Daphnis ,
Riez , pleurez , mettez-vous en colère ;
Point ne vous délirai que ne m'ayez promis
De ne point m'embrasser pendant une heure entière .
— Philis , comment veux-tu ? ... Philis s'obstine . — Eh bien
Soit , pas un seul baiser . Philis alors s'empresse
De rompre ses nœuds . Le moyen ,
Disait-elle tout bas , qu'il tienne sa promesse !
Mais lui , pour se venger , contraignit son désir ;
Sans l'embrasser il reste assis près d'elle .
Un moment passe , et deux ; on hasarde un soupir ,
Puis un coup d'œil , puis un mot . Le rebelle
Voit , entend tout cela sans se laisser fléchir .
— Daphnis , dit-elle enfin , l'heure est , je crois , passée .
— A peine est-elle commencée ,

Répondit-il. Philis sourit ;
 Non toutefois sans un secret dépit.
 Elle attend ; mais bientôt d'un air d'impatience :
 Oh ! sûrement l'heure vient de passer.
 —Y penses-tu ? Qu'importe ! allons , plus de vengeance.
 Comment as-tu donc fait pour ne pas m'embrasser ?
 Dans ses mains aussitôt la belle , avec adresse ,
 Cache à demi son front. Le berger triomphant
 Par cent baisers alors satisfait sa tendresse.
 Il gagnait de bien peu ; las ! encore un moment ,
 L'Amour emportait sa promesse.

BERQUIN.

L'INNOCENCE DE L'AMOUR.

LUCINDE ET ZERBIN.

ZERBIN.

O ma chère Lucinde ! écoute :
 Je crains de m'abuser : est-ce toi que je voi ?

LUCINDE.

Tu ne t'abuses pas ; oui , Zerbin , oui , c'est moi.

ZERBIN.

J'ai beau te regarder , j'en doute ;

Mes yeux peuvent m'en imposer :
 Pour en être plus sûr, laisse-moi t'embrasser.

LUCINDE.

Zerbin, nous sommes au village ;
 Ce n'est pas ici comme aux champs :
 ais-tu bien que ces lieux sont pleins d'esprits méchans
 Qui font passer pour crime un simple badinage ?

ZERBIN.

Peut-on être fâché que nous soyons heureux ?

LUCINDE.

On dit que c'est l'honneur qui nous défend ces jeux.

ZERBIN.

L'honneur a tort de les défendre.
 Va, ma chère Lucinde, il n'y faut plus penser ;
 Laisse là cet honneur, et permets-moi de prendre
 En baisant ta main, seulement un baiser.

LUCINDE.

Volontiers... Mais, ô ciel ! qu'est-ce donc qui t'agite ?

ZERBIN.

C'est un mal inconnu qui fait que je palpite.

LUCINDE.

Malélas ! Zerbin, ce mal est-il bien douloureux ?

Id. et Egl.

Z E R B I N.

Je suis comme un enfant à qui tout fait envie ;
 Quand j'ai pris un baiser, j'en voudrais prendre deux :
 Ai-je baisé ta main, je veux baiser tes yeux.
 Cette envie est encor de mille autres suivie...
 D'où cela vient-il donc ? Lucinde, apprends-le-moi.

L U C I N D E.

Je te le demande à toi-même.

Z E R B I N.

Tu dois mieux le savoir ; j'ai moins d'esprit que toi.

L U C I N D E.

Pourtant je n'en sais rien.

Z E R B I N.

Ma surprise est extrême !

Je suis ravi quand je te voi ;
 Cependant je frissonne en t'abordant... Pourquoi ?

L U C I N D E.

Et d'où vient suis-je triste, inquiète, abattue,
 Quand je dois être un jour, un seul jour sans te voir ?
 Je voudrais, au matin, que la nuit fût venue ;
 Je soupire en voyant le soir :
 Parais-tu, je rougis, et je baisse la vue...
 Pourquoi ce tourment-là ? je voudrais le savoir.

ZERBIN.

Je ne le conçois pas.

LUCINDE.

C'est pourtant ton ouvrage ;
Car pour d'autres que toi mon cœur n'éprouve rien.

ZERBIN.

Je crois que c'est plutôt le tien ;
Car sitôt que je touche à ton joli corsage,
Voilà qu'un feu subit se répand dans mon sein...

LUCINDE.

Tu sais quand nous jouons combien je suis joyeuse !
Cependant...

ZERBIN.

Cependant ?

LUCINDE.

J'ai parfois du chagrin ;
Tout-à-coup je deviens taciturne, rêveuse ;
Et je ne sais pas, à la fin,
Quels jeux il me faudrait pour que je fusse heureuse.

ZERBIN.

Quand les jeux t'ennuieront, tu n'as qu'à les quitter.
Je t'apprendrai des chansonnettes :
Quand tu ne voudras plus chanter,
Je sais beaucoup d'historiettes,
Je pourrai te les raconter.

Puis d'autres passe-temps rempliront notre vie.
 En variant ainsi nos jeux et nos discours,
 Nous verrons s'écouler nos jours
 Comme le ruisseau pur qui fuit dans la prairie.

LUCINDE.

Hélas ! contre ma peine inutile secours !
 Souvent tu m'entretiens dès la naissante aurore
 Jusqu'au temps où la nuit recommence son cours ;
 Quand nous nous séparons, il me semble toujours
 Que tu n'as point tout dit encore.

ZERBIN.

Je dis ce que je sais ; mais il est , je le voi ,
 Bien d'autres choses que j'ignore.

LUCINDE.

C'est ce que j'imagine ; et toi , Zerbin , et toi ,
 Es-tu toujours content , toujours gai près de moi ?

ZERBIN.

Toujours, Lucinde, hormis quand ce mal me tourmente
 Je sens alors en moi je ne sais quelle ardeur ;
 Je voudrais t'embrasser, te serrer sur mon cœur :
 Je t'embrasse, te serre... et rien ne me contente,

LUCINDE.

Ah ! je me doutais bien que tu souffrais aussi,
 Mais par quelle étrange disgrâce

Notre bonne amitié nous gêne-t-elle ainsi ?
Plus j'y rêve, Zerbin, plus cela m'embarrasse.

ZERBIN.

Serait-ce quelque sort qu'on nous aurait jeté ?

LUCINDE.

O ciel ! que dis-tu là ? nous serions bien à plaindre !

ZERBIN.

C'est qu'il est des bergers dont on a tout à craindre :
On dit que d'un seul mot ils ôtent la santé.

LUCINDE.

Les méchans ! pourquoi nuire à ma félicité ?
Jamais à leurs troupeaux je n'ai fait de dommage.
FROSINE, *qui les avait écoutés sans être aperçue.*

Est-il possible qu'à leur âge
On ait tant de simplicité !

LUCINDE, *à Frosine.*

Ah ! vous m'avez fait peur !

ZERBIN.

Pourquoi donc nous surprendre ?

FROSINE.

Calmez-vous, mes enfans ; je viens de vous entendre ;
Je sais quel est le mal que vous souffrez tous deux,
Et j'ai pour le guérir des secrets merveilleux.

LUCINDE, à *Zerbin*.

N'est-ce pas de ces gens qui font des sortilèges ?

ZERBIN, à *Frosine*.

Mais vous ne venez pas pour nous tendre des pièges
 Vous auriez tort ; Lucinde et moi
 Nous sommes de si bonne foi !

FROSINE.

Non : soyez rassurés ; je viens pour vous instruire.

LUCINDE.

Et ce mal , s'il vous plaît , comment l'appelle-t-on

FROSINE.

Écoutez , je vais vous le dire ;
 Mais ne vous vantez pas de connaître son nom :
 C'est l'amour.

LUCINDE ET ZERBIN.

C'est l'amour !

FROSINE.

Oui : ce mot vous fait ri

ZERBIN.

Nous l'ignorions jusqu'à ce jour.

LUCINDE.

Je voudrais bien savoir ce que c'est que l'amour.

FROSINE.

L'amour est de nos cœurs le tourment et la joie ;
Il anime nos yeux , il embellit nos traits ;
Par lui le teint fleurit , la grâce se déploie ;
La beauté , quand elle aime , a cent fois plus d'attraits.

ZERBIN.

Ah ! je n'en puis douter , car Lucinde est charmante.

FROSINE.

Un amant ne croit voir que l'objet qui l'échante.

LUCINDE.

Assurément j'ai de l'amour ;
Car je crois voir Zerbin et la nuit et le jour....

FROSINE.

Mais l'heure m'appelle à l'ouvrage ;
Adieu. Si vous voulez en savoir davantage,
Retrouvez-vous ici , je m'y rendrai ce soir.

LUCINDE.

Je brûle déjà de vous voir ;
Car d'en parler cela soulage.

FROSINE.

Belle enfant , sois tranquille , et compte sur mes soins ;
Je guérirai ta maladie.

LUCINDE.

Ma bonne, écoutez donc ; je veux être guérie ;
 Mais non pas tout-à-fait, au moins.

LÉONARD.

MISIS ET DAPHNÉ,

TRADUCTION LIBRE DE LA HUITIÈME
 IDYLLE DE GESSNER.

MISIS.

IL est passé, ce noir orage
 Qui dans nos champs répandait la terreur.
 Le tonnerre qui gronde et les vents en fureur
 Ne font plus de leur bruit retentir ce bocage :
 On ne voit plus de rapides éclairs,
 Percant la profondeur d'un funèbre nuage,
 En longs sillons de feu serpenter dans les airs.
 Viens, Daphné, ne crains rien : déjà dans la prairie
 Le jeune Alcimédon ramène ses troupeaux ;
 Déjà sa voix fait redire aux échos
 Le nom cher à son cœur, le doux nom d'Egérie.
 Suis-moi ; viens contempler l'astre dont le retour
 Sur nos champs obscurcis répand l'éclat du jour.

DAPHNÉ.

O mon ami ! que la campagne est belle !
 De cette onde qui fuit, que le cristal est pur !
 Dans les plaines du ciel vois-tu ce bel azur ?
 Sens-tu dans l'air cette fraîcheur nouvelle ?
 Les rayons du soleil percent de tous côtés ;
 Comme il darde sur nous sa flamme étincelante,
 Entre l'obscurité tremblante
 De ces nuages écartés !
 Comme l'air qui les chasse offre à nos yeux sans cesse
 Un spectacle mouvant d'ombres et de clartés !
 Comme un rideau léger, vois-tu fuir l'ombre épaisse,
 Et courir à travers ces vallons humectés ?
 Vois la lumière ensuite éclairer la richesse
 De nos sillons ressuscités.

MISIS.

Qu'à mes yeux comme aux tiens la nature est riante !
 Oui, ma chère Daphné, tout charme ici les yeux ;
 Regarde au loin cette écharpe brillante
 Dont le cercle éclatant ceint la voûte des cieux !
 Vois sur nos plaines arrosées
 Cet arc resplendissant s'étendre et se courber !
 Vois ses extrémités tomber
 Sur les collines opposées !
 De ce vaste tableau que mon oeil est flatté !
 Et que de ces couleurs l'étonnant assemblage
 Du voile épais de ce nuage

Embellit bien l'obscurité !
 Ah ! sans doute le ciel , par cet heureux présage ,
 Annonce à nos cantons épargnés par l'orage ,
 L'abondance , le calme et la sérénité.

DAPHNÉ.

Quel doux parfum la terre exhale !
 Que l'air est frais , et que le ciel étale
 De diverses beautés un riche assortiment !
 Vois ces gouttes de pluie , en perles transformées ,
 Mêler l'éclat du diamant
 Au verdoyant éclat des plantes ranimées.
 Remarques-tu ces insectes divers ,
 Ces papillons brillans , ces abeilles dorées ,
 Qui , se jouant dans le vague des airs ,
 Étendent au soleil leurs ailes colorées ?
 Entends-tu le zéphir soupirer dans ces fleurs ?
 Comme tout reverdit dans ces vastes contrées !
 Nos campagnes désaltérées
 Recouvrent du printemps les flatteuses couleurs.
 Vois ces saules mouillés étaler leur feuillage
 Sur les bords du canal qui baigne ce séjour ;
 Comme ses eaux réfléchissent l'image
 De ce ciel embelli par l'éclat d'un beau jour !

M 1818.

Embrasse-moi , Daphné. Quelle vive allégresse
 J'éprouve en contemplant les charmes de ces lieux !
 Qu'autour de moi tout m'intéresse !

Depuis l'astre fécond qui règne dans les cieux ,
 Jusqu'au moindre arbrisseau , tout étonne mes yeux.
 Quel délire enchanteur me saisit et m'entraîne ,
 Quand du haut de ce mont élevé dans les airs ;
 Je plonge mes regards sur cette immense plaine ;
 Quand mollement assis sur ces prés toujours verts ,
 A de moins grands objets fixant ma rêverie ,
 Des arbres et des fruits , des plantes et des fleurs ,
 J'observe le parfum , le goût et les couleurs ,
 Et ces êtres nombreux dont la forme varie ;
 Enfin lorsque d'un Dieu , timide adorateur ,
 J'admire des saisons la marche toujours sûre
 De ce dôme azuré l'éternelle structure ,

Le chef-d'œuvre du Créateur ,

Et les trésors de la nature !

Alors étonné , confondu ,

Par ces merveilles entassées ,

Entre une foule de pensées ,

Mon esprit reste suspendu :

Je m'arrête en silence , et des larmes pressées
 Te rendent , Dieu puissant , l'hommage qui t'est dû !
 Oui , les transports que ce tableau fait naître ,
 D'un torrent de plaisirs m'enivrent malgré moi :

Mais Daphné , tu m'as fait connaître

Un charme encor plus doux , c'est d'être aimé de toi.

DAPHNÉ.

Misis , mon cher Misis , l'ivresse qui t'enflamme
 Me pénètre de joie en passant dans mon âme.

Tous deux unis par un nœud si touchant,
 Admirons de la nuit l'astre clair et paisible,
 Et l'aurore naissante, et le soleil couchant ;
 Par-tout d'un être immortel et puissant
 Reconnaissons la main visible ;
 Qu'avec ma voix ta voix d'accord,
 Pour rendre grâce au ciel, toujours se fasse entend
 Ah ! quel ravissement, quand un pareil transport
 Se mêle aux doux accens de l'amour le plus tendre !

BLIN DE SAINMORE

LES BERGÈRES AU BAIN

IDYLLE IMITÉE DE GESSNER.

IRIS et ÉGLÉ.

ÉGLÉ.

QUOIQUE penché vers l'horizon ,
 Le soleil de ses feux brûle encor le bocage.
 Veux-tu m'en croire , Iris ? descendons au rivage :
 Sous ces berceaux de myrte un verdoyant gazon
 Nous promet un riant ombrage.

IRIS.

Allons, allons, Eglé ; je suis tes pas ;

Avance encore un peu : ces touffes de lilas
Me retombent sur le visage.

ÉGLÉ.

Nous sommes bien ici. Dieux ! quel ruisseau charmant !
On voit jusqu'au fond de son onde.
Ecoute, Iris : l'air est brûlant ,
La source n'est pas bien profonde ;
Plongeons-nous dans ses flots jusqu'au sein seulement.

IRIS.

Et si l'on vient ? tu sais que je suis si craintive !

ÉGLÉ.

Aucun berger ne sait notre dessein ;
Aucun sentier ne mène à cette rive ;
Ce feuillage entr'ouvert par un zéphir badin ,
Ne laisse entrer qu'une lueur furtive ,
Et puis se referme soudain.

IRIS.

Ta confiance me rassure ;
Si tu l'oses, Eglé, je l'ose aussi vraiment.
Elles ont dit : leur dernier vêtement
Déjà tombe sur la verdure ;
Les flots, déjà d'une fraîche ceinture,
Embrassent leurs corps frémissant.
Long-temps ces flots caressent chaque belle.
Eglé parmi des joucs allant enfin s'asseoir :

Id. et Egl.

Qu'allons-nous faire , Iris ? ça ; lui dit-elle !
 Pour passer le temps jusqu'au soir,
 Répétons , si tu veux , quelque chanson nouvelle.

I R I S.

Y penses-tu ? chanter ! le beau projet !
 Dans le bosquet voisin , veux-tu te faire entendre ?

É G L É.

Ah ! je n'y songeais plus. . . .

I R I S.

Pour nous faire surprendre
 Par quelque berger indiscret ?

É G L É.

Eh bien, parlons tout bas. Sais-tu ce qu'il faut faire ?..
 Conte-moi quelque histoire , une histoire d'amour :
 Tu raconteras la première ;
 J'en dirai quelqu'autre à mon tour.

I R I S.

J'en sais une assez jolie ,
 Mais. . .

É G L É.

Crois que ce feuillage est moins discret que moi.

I R I S.

Oh ! pour celle-ci, non. C'en est une autre.

É G L É.

Eh quoi !

Te cacher de ta bonne amie !
 Ai-je un penser qui ne soit pas à toi ?

I R I S.

Viens donc !... Ecarte un peu les branches de ce saule :
 le ce coteau lointain , vois-tu bien le sommet ?
 Et ce vieux cerisier ? . . . Mais ne suis-je pas folle ?
 Te dire mon plus grand secret !

É G L É.

Que crains-tu ?

I R I S.

Je ne sais ; et cependant je n'ose.

É G L É.

Les jeunes filles, dans le bain,
 Se cachent-elles quelque chose ?

I R I S.

Il est vrai, mais . . .

É G L É.

L'histoire était en si bon train !

I R I S.

Une autre fois peut-être . . .

É G L É.

Eh , bon dieu ! quel mystère !
 Veux-tu la dire ou non ?... Tu ne veux pas ?... Eh bien !
 Va , garde ton secret, je garderai le mien ;
 J'avais aussi des aveux à te faire ;
 Mais tu n'en sauras jamais rien.

I R I S.

Tu me diras donc tout ? Que tu deviens pressant
 Allons , embrassons-nous. Du coteau que tu vois
 Hier au soir , Églé , je gravissais la pente :
 J'entends mon nom chanté par une douce voix ,
 Et la chanson était charmante.

Confuse , je m'arrête , et , non pas sans rougir ,
 Je parcours d'un regard tout ce qui m'environne :
 Mais j'ai beau regarder , je n'aperçois personne.
 J'avance... vers mes pas la voix semble venir ;
 J'avance encor ; la voix vient du côté contraire.
 C'était du cerisier , Églé , qu'elle partait ,
 Et je l'avais passé. La chanson me nommait :
 Mais Iris est le nom de mainte autre bergère ;
 Si ce n'était pas moi !... Dis , que devais-je faire ?

Les yeux baissés , et l'esprit inquiet ,
 Je gagne à pas lents ma chaumière.

Sur l'arbre , cependant , tu crois bien que parfois ,
 Je portai l'œil à la volée ;
 Mais c'était de si loin , et j'étais si troublée ,
 Que je ne pus y voir personne. Enfin la voix
 Se tut ; et , l'avoûrai-je ?... ah ! j'en fus désolée.

É G L É.

Oui ; mais le lendemain.....

I R I S.

Dis la nuit même.

É G L É.

Bon !

I R I S. ,

Ecoute. Dans ma couche, à peine suis-je entrée,
J'entends la même voix et la même chanson,

Les mêmes que dans la soirée.

Tu ris ! Ce n'est pas tout. Le flambeau de la nuit
Versait sur notre toit sa paisible lumière :

Je vois (l'ombre en venait jusqu'au près de mon lit),

Je vois à ma fenêtre un berger, qui, sans bruit,

Se suspend en festons sa guirlande légère.

Je crus que mon esprit, par un rêve égaré,

Se formait à plaisir ce gracieux mensonge.

Mais aussi, quand le berger dut s'être retiré,

Je fallait-il pas voir si ce n'était qu'un songe ?

Je me lève, je vais, j'ouvre... Dieux ! sous ma main

Je rencontre... Peins-toi la plus gentille corbeille ;

Des cerises, Églé, d'un goût, d'un goût si fin !

Puis une rose si vermeille !

É G L É.

Et sais-tu quel berger ?...

I R I S.

Oh ! oui ; car, cette fois,
Je ne me trompe point, j'ai reconnu sa voix :

Mais son nom, n'attends pas que j'aie te le dire.

É G L É.

Non, non, ne me dis point que c'était Sylvanire.

I R I S.

Qui ? ton frère ?

É G L É.

Oui, lui-même. Ah ! je vois maintenant
 Pourquoi de sa corbeille il soignait tant l'ouvrage !
 Moi qui me promettais un si joli présent !
 Il en a fait sans doute un bien meilleur usage.

I R I S.

Qui te dit que c'est lui ?

É G L É.

Qui ? ta vive rougeur,
 Et tes regards baissés : tout trahit le mystère.
 Tu te caches, Iris ? Est-ce un si grand malheur ?
 Mon frère t'aime... eh bien ! aime mon frère ;
 Je te chéris déjà comme ma sœur !

I R I S.

Oui ; mais il ne faut point lui dire que je l'aime ;
 Un berger, à notre air, assez tôt le connaît.

É G L É.

J'ai peur de garder ton secret
 Bien mieux encore que toi-même.
 Mais puisque c'est à moi de parler à mon tour,
 Tu sais qu'à la moisson, Lycas, de sa naissance,
 Par un festin joyeux, solennisa le jour ;
 Myrtil y vint, Myrtil tel qu'on nous peint l'Amour

Tous les deux, par hasard, nous ouvrimes la danse.
 Dieu! de quel pied léger... Mais écoutons... J'entends...
 Un grand bruit....

IRIS.

Que serait-ce ?

ÉGLÉ.

Il redouble, il approche.

IRIS.

O Nymphes ! sauvez-nous !

ÉGLÉ.

Prenons nos vêtemens ;

Enfuyons-nous vers cette roche.

L'une et l'autre soudain fait comme un passereau
 Qu'un vorace épervier poursuit à tire d'ailes :
 Et ce n'était qu'un faon, aussi timide qu'elles,
 Qui venait se baigner dans le même ruisseau.

BERQUIN.

LE RUBAN.

LUCETTE, MYRTIL.

LUCETTE *à part.*

LE voilà, le perfide !... ah ! que je suis émue !

MYRTIL *à part.*

L'infidèle soupire... et je soupire aussi !

LUCETTE.

J'ai bien regret d'être venue ;
 Je ne m'attendais pas à te trouver ici :
 Mais je vais m'en aller, pour éviter ta vue ;
 Une autre fois je chercherai
 Mon ruban qui s'est égaré.

MYRTIL.

Ah, cruelle ! es-tu donc fâchée
 D'être encore une fois condamnée à me voir ?

LUCETTE *cherchant son ruban.*

Ce n'est pas qu'au ruban je sois bien attachée :
 Pour te le rendre, ingrat, j'aurais voulu l'avoir ;
 C'est un don qu'autrefois m'avait fait ta tendresse

J'en ornaï mes cheveux ; je le portais pour toi...
 Quand tu le trouveras , pour gage de ta foi ,
 Tu peux l'offrir à ta maîtresse.

*MIRTEL suivant Lucette, qui va çà et là le corps
 penché.*

Mon ruban ne te plaisait pas :
 Tu n'en veux recevoir que d'une main plus chère :
 Ceux de Lamon, sans doute, ont pour vous plus d'appas :
 Je suis pauvre ; il est riche... il a droit de vous plaire...

S'arrêtant devant elle, et croisant les bras.

Hélas ! si tu m'aimais, quel serait mon destin !
 Nul mortel ne m'eût fait envie ;
 Et voilà que dans le chagrin
 Je vais finir ma triste vie !
 L'éclat d'un jour pur et serein
 Pour mes yeux n'aura plus de charmes ;
 Je gémirai dès le matin ;
 Et le soleil à son déclin
 Me retrouvera dans les larmes !

Se promenant d'un air accablé.

Tout ce qui m'entourne irrite ma douleur :
 Ici, sur mes genoux, reposait la cruelle :
 Ici, mes plus beaux jours s'écoulaient auprès d'elle ;
 Ici, par cent baisers (ô comble de l'horreur !)
 L'ingrate m'assurait d'une amour éternelle...

S'approchant de Lucette et la regardant :

Je t'entends soupirer! tu pleures, infidèle!...
Et tu ne pleures pas de me percer le cœur!

LUCETTE.

Va! c'est toi qui n'es qu'un trompeur;
Laisse-moi... va trouver cette amante nouvelle
Que peut séduire aussi ton langage imposteur...
Hélas! à me tromper tu n'avais point de gloire;
J'avais tant de plaisir à croire
Que de mes sentimens tu faisais ton bonheur!

MIRTIÉ se jetant aux pieds de Lucette.

Quoi! tu peux te livrer à d'indignes alarmes!
J'en jure par tes mains que je couvre de larmes:
C'est toi seule que j'aime.....

LUCETTE.

Oses-tu l'assurer?

Tu m'aimes!... pleure, ingrat! après m'avoir trahi
Tu m'aimes! toi qui fais le tourment de ma vie!
Que tu vas me désespérer!

En sanglotant.

Je ne pourrai survivre à cette perfidie;
Je sens que j'en mourrai... Quand je ne serai plu
Tu pleureras alors ta malheureuse amie,
Et tes pleurs seront superflus.

MIRTIŁ *se levant avec vivacité.*

Qui, moi?... moi, je suis infidèle?
Non, je ne le suis pas.... C'est Lucette, c'est elle;
Lamon a su lui plaire; oui, parjure, c'est toi:
Ne l'épouses-tu pas, au mépris de ta foi?

LUCETTE.

Moi, j'épouse Lamon! qui te l'a dit?

MIRTIŁ.

Lui-même.

LUCETTE *se précipitant au cou de Mirtil.*

Ah! je respire! il nous trompait:
Ce méchant que je hais, et qui veut que je l'aime,
De nous brouiller sans doute avait fait le projet.

Si tu savais ce qu'il disait!

Hier, j'étais assise auprès de ma chaumière:
Je t'attendais, Mirtil, et tu n'arrivais pas;
Quelques larmes déjà coulaient de ma paupière;
Le cruel vint à moi... Pauvre Lucette, hélas!
Sais-tu que ton Mirtil aime une autre bergère?...

MIRTIŁ.

Ah, Lucette!...

LUCETTE.

A ces mots, je tombai dans ses bras,
Et des ruisseaux de pleurs inondaient mon visage.
Le trompeur ajouta: « Venge-toi d'un volage,
» Lucette; épouse-moi; tes jours seront heureux:

» J'ai de l'or, des troupeaux, et de vastes campagnes
 » Tu jouiras d'un sort au-dessus de tes vœux,
 » Et tu feras envie à toutes tes compagnes ».
 Je répondis : « Lamon, tu peux garder ton or ;
 » Mirtil m'aimait, et sa tendresse
 » Etait pour Lucette un trésor :
 » Mirtil ne m'aime plus... j'ai perdu ma richesse ;
 » Mais quoique le perfide ait trahi sa promesse,
 Je sens bien que je l'aime encor ! »

O Dieu ! que j'ai souffert dans cette nuit cruelle !
 Je disais en pleurant : Je veux aller revoir
 Les lieux où tant de fois j'ai trouvé l'infidèle,
 Et j'y mourrai de désespoir.

Je suis venue ici, livrée à mes alarmes ;
 J'ai senti mon cœur battre, alors que je t'ai vu ;
 Je cherchais un ruban qui n'était point perdu ;
 Mais je voulais cacher le sujet de mes larmes.

LÉONARD

LES OISEAUX.

L'AIR n'est plus obscurci par des brouillards é
 Les prés font éclater les couleurs les plus vives ;
 Et dans leurs humides palais

L'hiver ne retient plus les naïades captives ;
 Les bergers , accordant leur musette a leur voix ,
 D'un pied léger foulent l'herbe naissante ;
 Les troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques toits ;
 Mille et mille oiseaux à la fois ,
 Ranimant leur voix languissante ,
 Réveillent les échos endormis dans ces bois :
 Où brillaient les glaçons on voit naître les roses.
 Quel dieu chasse l'horreur qui régnait dans ces lieux ?
 Quel dieu les embellit ? Le plus petit des dieux
 Fait seul tant de métamorphoses :
 Il fournit au printemps tout ce qu'il a d'appas.
 Si l'Amour ne s'en mêlait pas ,
 On verrait périr toutes choses ;
 Il est l'âme de l'univers :
 Comme il triomphe des hivers
 Qui désolent nos champs par une rude guerre ,
 D'un cœur indifférent il bannit les froideurs. -
 L'indifférence est pour les cœurs
 Ce que l'hiver est pour la terre.
 Que nous servent , hélas ! de si douces leçons ?
 Tous les ans la nature en vain les renouvelle ;
 Loin de la croire , à peine nous naissons ,
 Qu'on nous apprend à combattre contre elle.
 Nous aimons mieux , par un bizarre choix ,
 Ingrats , esclaves que nous sommes !
 Suivre ce qu'inventa le caprice des hommes ,
 Que d'obéir à ses premières lois.

Id. et Eg.

Que votre sort est différent du nôtre ,
Petits oiseaux qui me charmez !
Voulez-vous aimer, vous aimez ;
Un lieu vous déplaît-il , vous passez dans un autre.
On ne connaît chez vous ni vertus ni défauts ;
Vous paraissez toujours sous le même plumage ;
Et jamais dans les bois on n'a vu les corbeaux
Des rossignols emprunter le ramage.
Il n'est de sincère langage ,
Il n'est de liberté que chez les animaux !
L'usage , le devoir, l'austère bienséance,
Tout exige de nous des droits dont je me plains ,
Et tout enfin du cœur des perfides humains
Ne laisse voir que l'apparence.
Contre nos trahisons la nature en courroux
Ne nous donne plus rien sans peine :
Nous cultivons les vergers et la plaine ,
Tandis , petits oiseaux , qu'elle fait tout pour vous.
Les filets qu'on vous tend sont la seule infortune
Que vous avez à redouter.
Cette crainte nous est commune :
Sur notre liberté chacun veut attenter ;
Par des dehors trompeurs on tâche à nous surprendre.
Hélas ! pauvres petits oiseaux ,
Des ruses du chasseur songez à vous défendre :
Vivre dans la contrainte est le plus grand des maux !

M.^{me} DESHOULIÈRES.

MES OISEAUX.

Mes chers petits oiseaux , ne me quittez jamais ;
Ah ! combien de baisers , quels soins je vous promets !
Cessez de vous former une image flatteuse
De cette liberté , pour vous si précieuse !
 En butte à d'effrayans revers ,
 Elle vous est souvent bien dangereuse .
 D'un vol léger parcourez-vous les airs ;
 Rien ne saurait vous y défendre
Des serres de l'autour qui cherche à vous surprendre .
Gardez-vous de tenter des efforts indiscrets :
Mes chers petits oiseaux , ne me quittez jamais !

Dans ce temps des métamorphoses ,
 Où tout renaît , où , le front ceint de roses ,
L'amante des zéphirs ramène les beaux jours ;
Quand nos sombres forêts nous offrent des séjours
Qu'aux plus riches lambris la volupté préfère ;
Si ce dieu , qui se glisse au sein d'une bergère ,
Sait vous blesser aussi des mêmes traits que nous ;
 Si l'amour , sous d'épais feuillages ,
Vous inspire ces chants si variés , si doux ,
 Dont retentissent nos bocages ,
Jouissez-vous en paix de ce riant destin ?

C'est peu de redouter les vents et les orages ;
 D'un enfant la barbare main
 Vous enlève ces nids , industriels ouvrages ,
 Où de vos tendres feux vous renfermiez les gages :
 Par des accens plaintifs exprimant vos regrets
 Et la douleur qui vous déchire ,
 Vous éprouvez alors que les malheurs sont faits
 Pour vous , pour tout ce qui respire....
 Mes chers petits oiseaux , ne me quittez jamais !

Quand la neige a couvert la cime des montagnes ,
 Quand l'aquilon fougueux désole nos campagnes ,
 Comment passeriez-vous cette rude saison ?
 A peine , pour asile , auriez-vous un buisson ;
 Vous ne trouveriez plus de grain ni de verdure ;
 Vous péririez bientôt de faim et de froidure ;
 Mais je me chargerai de veiller sur vos jours.
 Dans un réduit bien clos nous resterons ensemble :
 Un air calme , un air doux y régnera toujours.
 Oh ! que vous bénirez la main qui vous rassemble ,
 Qui prévient , satisfait vos goûts et vos besoins !
 De ce plaisir si pur j'aurai peu de témoins ;
 Un triste isolement suit de près l'infortune.
 On me croit des amis ; mais en ai-je de vrais ,
 Un seul que mon aspect ne glace et n'importune ?
 Mes chers petits oiseaux , ne me quittez jamais !
 Où , je veux entre vous partager ma tendresse.
 Capturez à la fois mon oreille et mes yeux :

Tenez-moi lieu surtout d'amis et de maîtresse ;
 Vous me tromperez moins ; je vous aimerai mieux.

Puisse de vos accents la douce mélodie

Détruire en mon cœur agité

Cette morne mélancolie

Où je ne suis que trop porté !

Mais je crains bien aussi que l'ennui ne vous gagne ;

Souvent je crois vous voir un peu moins de gaieté :

Que vous manquerait-il ? Serait-ce une compagne ?...

Écoutez-moi , je parle avec sincérité :

Cette fausse félicité

Dont le pinceau de la nature

Trace , à nos sens séduits , la magique peinture ,

Ne vaut pas la tranquillité

D'un cœur libre de toutes chaînes.

Mais , je le sais , dans l'âge des désirs

Nous ouvrons nos yeux aux plaisirs ,

Et nous les fermons sur les peines.

Connaissez tout le prix d'une solide paix.

Mes chers petits oiseaux ; ne me quittez jamais !

Ah ! qu'à vous posséder je goûterais de charmes ,

Si je me livrais moins à des soucis cuisans !

Il est encor des soupirs et des larmes

Que m'arrachent pour vous d'affligeantes alarmes.

On doit compter si peu sur des jours languissans !

Je n'ai plus la santé , ce bien si désirable

Qu'aux trésors du Pérou je trouvais préférable.

A chaque instant, hélas! tout peut finir pour moi.
Dans la nuit du trépas il me faudra descendre ;
Et quelques pleurs, sans doute, arroseront ma cendre.
Mais quand du sort commun j'aurai subi la loi,
Qui daignera pourvoir à votre nourriture ?

Quelle main vous présentera

Ces vases de cristal, que j'emplis d'une eau pure ?
Dès l'aube du matin, qui vous caressera ?

Peut-être vous irez errer à l'aventure ;

Ou, suivant de vos cœurs la tendre impulsion,

Et toujours remplis de ma perte,

Peut-être viendrez-vous becqueter le gazon

Dont ma tombe sera couverte :

L'instinct souvent fait plus que la raison...

Mais éloignons toute fâcheuse idée ;

C'est trop de noirs chagrins avoir l'âme obsédée.

Mes chers petits oiseaux, ne me quittez jamais !

Ah! combien de baisers, quels soins je vous promets !

GAUDER.

LE NID DE FAUVETTES.

Je le tiens, ce nid de fauvette !
Ils sont deux , trois , quatre petits !
Depuis si long-temps je vous guette !
Pauvres oiseaux ! vous voilà pris.
Criez , sifflez , petits rebelles ,
Débattez-vous ; oh ! c'est en vain :
Vous n'avez pas encor vos ailes ;
Comment vous sauver de ma main ?

Mais quoi ! n'entends-je point leur mère
Qui pousse des cris douloureux ?
Oui, je le vois , oui, c'est leur père
Qui vient voltiger autour d'eux.
Ah ! pourrais-je causer leur peine ,
Moi qui l'étais dans les vallons
Venais m'endormir sous un chêne
Au bruit de leurs douces chansons ?

Hélas ! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien , dans sa misère
Elle n'aurait plus qu'à mourir....

Et je serais assez barbare
 Pour vous arracher vos enfans !
 Non, non, que rien ne vous sépare ;
 Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage
 A voltiger auprès de vous ;
 Qu'ils écoutent votre ramage
 Pour former des sons aussi doux.
 Et moi, dans la saison prochaine,
 Je reviendrai dans ces vallons
 Dormir quelquefois sous un chêne
 Au bruit de leurs jeunes chansons.

BERQUIN.

LA COLOMBE;

IMITATION DE CAVALCANTI.

Sous l'ombrage écarté d'un bosquet solitaire
 J'aperçus l'autre jour une jeune bergère :
 Elle avait de Vénus la fraîcheur et l'éclat ;
 Son teint s'embellissait d'un modeste incarnat ;
 Elle foulait aux pieds l'herbe tendre et fleurie,
 Où l'humide rosée, en perles arrondie,

Brillait pour rafraîchir la trace de ses pas.
 Un jonc souple , ornement de ses doigts délicats ,
 Rassemblait ses troupeaux errans à l'aventure ;
 L'or de ses blonds cheveux lui servait de parure.
 Elle chantait l'amour , la tendre volupté ,
 Et l'attrait du plaisir animait sa beauté.
 « Bergère , êtes-vous seule ? Hélas ! répondit-elle ,
 J'erre seule en ce bois.-Quoi ! seule ?-Oui ; tous les jours
 J'y viens lorsque l'aurore aux travaux nous rappelle ;
 J'en sors lorsque la nuit recommence son cours.

L'AMANT.

Hélas ! le sombre ennui doit vous suivre sans cesse :
 Sont-ce là les plaisirs de l'aimable jeunesse ?

LA BERGÈRE.

Je voudrais ignorer qu'il en est de plus doux.

L'AMANT.

L'ignorer ! et pourquoi ? Parlez , expliquez-vous.

LA BERGÈRE.

Tous les jours la colombe , en ce bois gémissante ,
 Prolonge en sons plaintifs sa voix attendrissante :
 Elle appelle un oiseau qui soudain lui répond ,
 Et leur joie innocente aussitôt se confond.
 Ce spectacle touchant , que chaque jour répète ,
 Jette un trouble confus dans mon âme inquiète ;
 Quand la colombe chante une douce langueur ,
 M'avertit en secret des besoins de mon cœur.

L'AMANT.

A cette voix , bergère , il est temps de te rendre :
Tes besoins sont remplis si ton cœur veut m'entend
Dis un mot , à tes jours j'associerai les miens :
Le bien seul qui te manque est le plus grand des biens
Et mon âme , éprouvant tout ce qu'amour inspire
N'envira plus le sort de l'oiseau qui soupire...
Tu crains de t'expliquer ; parle , timide enfant ;
Ouvre-moi les replis de ton cœur innocent ;
Souffre qu'à tes secrets je fasse violence.
Je la pressais en vain , et son jaloux silence
Retardait un bonheur où j'étais destiné ;
Mais du haut d'un feuillage , en cintre couronné ,
La colombe éleva sa voix plaintive et tendre.
La bergère en rougit , et son cœur fut troublé :
« Hélas ! je n'ai plus rien , me dit-elle , à t'apprend
» Je n'avais qu'un secret ; l'oiseau l'a révélé. »

CHABANON.

IRIS**PIQUÉE PAR DEUX ABEILLES.**

Deux abeilles vigilantes
Se promenaient un matin ,
Pour piller les fleurs naissantes ,
Et se charger de butin.

Les friponnes rencontrèrent
Iris, et tout doucement
L'une et l'autre se glissèrent
Dans le sein le plus charmant.

La belle en sentit l'atteinte,
Et crut qu'elle allait mourir ;
L'Amour, au bruit de sa plainte ,
Vola pour la secourir.

Deux abeilles m'out blessée ,
Dit-elle en fondant en pleurs ;
Voyez ma gorge offensée :
Amour, vengez mes malheurs !

Frappé de cette aventure ,
L'Amour ôta son bandeau ,
Et vit ce que la nature
Fit au monde de plus beau.

Il touche , il baise , il s'enflamme ,
Il pousse un tendre soupir ,
Et sur Iris il se pâme
De douleur et de plaisir .

Ensuite essuyant ses larmes
Avec son bandeau léger :
Cesse , dit-il , tes alarmes ,
Je vais bientôt te venger.

Ouvrant ses ailes brillantes ,
Le dieu la laisse un moment ,
Pour attraper les méchantes ,
Qu'il ramène promptement .

Nymphe aimable , dirent-elles ,
Disposez de notre sort :
Nos erreurs vous sont cruelles ,
Et nous méritons la mort.

Sachez-en l'unique cause :
J'ai cru , lui dit l'une , Iris ,
Sucer un bouton de rose ;
Moi , reprit l'autre , des lis.

M.^{LES} MALCRAIS DE LA VIGNE

LES FLEURS.

QUE votre éclat est peu durable,
Charmantes fleurs, l'honneur de nos jardins!
Souvent un jour commence et finit vos destins ;
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins !
Ah ! consolez-vous-en , jonquilles , tubéreuses ;
Vous vivez peu de jours , mais vous vivez heureuses.
Les médisans ni les jaloux
Ne gênent point l'innocente tendresse
Que le printemps fait naître entre Zéphire et vous.
Jamais trop de délicatesse
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.
Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs ,
Que loin de vous il folâtre sans cesse ;
Vous ne ressentez point la mortelle tristesse
Qui dévore les tendres cœurs ,
Lorsque , plein d'une ardeur extrême ,
On voit l'ingrat objet qu'on aime
Manquer d'empressement , ou s'engager ailleurs.
Pour plaire , vous n'avez seulement qu'à paraître ;
Plus heureuses que nous , vous mourez pour renaître.

Tristes réflexions ! inutiles souhaits !
 Quand une fois nous cessons d'être ,
 Aimables fleurs , c'est pour jamais .
 Un redoutable instant nous détruit sans réserve ,
 Ou ne voit au-delà qu'un obscur avenir ;
 A peine de nos noms un léger souvenir
 Parmi les hommes se conserve .
 Nous entrons pour toujours dans un profond repos
 D'où nous a tiré la nature ;
 Dans cette⁴ freuse nuit , qui confond les héros
 Avec le lâche et le parjure ,
 Et dont les fiers destins , par de cruelles lois ,
 Ne laissent sortir qu'une fois .
 Mais , hélas , pour vouloir revivre ,
 La vie est-elle un bien si doux ?
 Quand nous l'aimons tant , songeons-nous
 De combien de chagrins sa perte nous délivre ?
 Elle n'est qu'un amas de craintes , de douleurs ,
 De travaux , de soucis , de peines .
 Pour qui connaît les misères humaines ,
 Mourir n'est pas le plus grand des malheurs ,
 Cependant , agréables fleurs ,
 Par des liens honteux attachés à la vie ,
 Elle fait seule tous nos soins ,
 Et nous ne vous portons envie
 Que par où nous devons vous envier le moins .

M.^{me} DESHOULIÈRE,

LES FLEURS.

ENFIN , je vous retrouve , aimable solitude ,
Bosquets mystérieux , grottes , réduits charmans ;
Je fuis , j'échappe au monde , à son inquiétude ;
Je viens vous consacrer de rapides momens.
Soyez mes seuls abris et mes seuls confidens ;
Embellissez pour moi les heures de l'étude.
A qui voudrais-je offrir mes vœux et mon encens ?
Serait-ce à l'Amitié ? mais , hélas ! on publie
 Que l'amitié n'est qu'un vain nom.
Serait-ce à cet enfant qui , d'une main hardie ,
Menace la sagesse et bannit la raison ?
Non ; dût-il se venger , dût-il troubler ma vie ,
L'Amour n'aura de moi ni soupir ni chanson.
Hâtons-nous ; il est temps de gagner la prairie.

La diligente Aurore , au teint frais et vermeil ,
A versé dans nos champs ses larmes amoureuses ,
Et sur un char de feu j'aperçois le Soleil
Qui dore des rochers les cimes orgueilleuses.
La Nature s'éveille et reprend ses couleurs.
Sur son sein rafraîchi vous naissez , tendres fleurs ;

Dans les plis d'un bouton, vos grâces resserrées ;
 Croissent avec le jour.... quels parfums ! quel éclat !
 D'un vert, ami des yeux, vos tiges sont parées ;
 De l'écharpe d'Iris, vos feuilles diaprées
 Ont le fragile émail, le tissu délicat ;
 Comme elle, au dieu du jour vous devez la naissance ;
 Comme elle, vous brillez d'un rayon emprunté ;
 Comme elle, vous n'avez qu'un moment d'existence...
 Et tel est, parmi nous, le sort de la beauté !

Jaloux de se montrer à mon œil enchanté,
 Le muguet, le pavot, la superbe amaranthe,
 La renoncule éblouissante,
 Me charment tour à tour par leur variété.
 Cessez de vous cacher, timides violettes,
 Sous cet humble gazon, qui vous dérobe aux yeux !
 Ah ! malgré vous un parfum précieux,
 A l'odorat charmé, décèle vos retraites.
 Pourquoi, modestes fleurs, voiler vos agréments ?
 Avez-vous craint pour vos charmes naissans,
 Et le souffle impur de l'Envie,
 Et le venin de ses serpens ?
 L'homme seul ressent leur furie.
 Violettes, sortez de votre obscurité ;
 Ah ! venez effacer la tulipe brillante ;
 Qu'importe son éclat ? vous êtes plus touchante ;
 Elle peint la richesse, et vous la volupté.
 Que j'aime de ces lieux le calme, le silence !

Des humains je fuis la présence....
 Ils n'ont pas, belles fleurs, votre simplicité.
 N'ayant point leurs défauts, vous ignorez leur peine :
 Le crime et la douleur n'approchent point de vous ;
 Vous ne ressentez point les douleurs de la haine....

Ah ! combien votre sort est doux !

A vivre deux matins, par le sort condamnées,
 N'accusez point le ciel, roses trop fortunées ;

N'enviez rien aux mortels insensés ;

Las ! bien souvent de nos longues années
 Nous calculons les jours, et vous en jouissez !
 Vous, myrtes dangereux, l'honneur de ce parterre,
 Qu'ombragent à l'envi vos festons immortels,
 Vous, qu'Amour de sa main cultive dans Cythère,
 Vous, dont la tige meurtrière

A fourni son carquois des traits les plus cruels ;
 Vous enfin, de tous temps consacrés à sa mère,
 Qui décidez son dais, parfumez ses autels,

Et couronnez, dans les bras du mystère,

Le front efféminé des aveugles mortels ;

Coupables arbrisseaux, craignez seuls ma colère....

Disparaissez !... mille autres, en ce jour,

Partageront mes soins et mon amour.

Leur innocence doit me plaire.

Le frais jasmin, dont la blancheur

Par le lis à peine effacée,

Est l'image de la candeur,

Reviendra peindre à ma pensée

Une vertu chère à mon cœur.
 Mais quoi ! je le sens qui soupire...
 Vœu téméraire ! vains sermens !
 Non , non , beaux myrtes que j'admire ;
 Vous êtes l'arbre des amans ;
 Ma main ne saurait vous détruire.
 Pourquoi , de votre aspect craindrais-je les douceurs ?
 Dans ces solitaires asiles
 J'ai le cœur et l'esprit également tranquilles ;
 Je dors paisiblement à l'ombre de vos fleurs.
 Demeurez , et croissez à l'abri des orages ,
 Toujours fleuris et toujours verts ;
 Unis à ces jasmins soutenez leurs feuillages ;
 Et moi , fuyant l'Amour , craignant ses faux hommages ,
 Je viendrai , sous vos doux ombrages ,
 Cacher ma rêverie et soupirer mes vers.

M. l^{le} M.***

LE SORT DES FLEURS.

LA fleur printanière
 Qui naît la première ,
 Au premier beau jour ,
 Tant qu'elle est nouvelle ,

Voit Zéphir près d'elle
 Soupirer l'amour.
 Mais par la rosée
 Qu'une autre arrosée
 Vienne à s'entr'ouvrir,
 Dès que sur sa tige
 Ce dieu qui voltige
 L'aperçoit fleurir,
 La fleur printanière
 Qui fut la première
 Éclore en ce jour,
 A la plus nouvelle
 Voit Zéphir loin d'elle
 Porter son amour.

PEZAI.

LE PAPILLON.

O LAGE amant des fleurs , papillon fortuné ,
 te ton sort a d'attraits , et qu'il me fait envie !
 Nulle chaîne , hélas ! ne te lie.
 Par ton penchant seul entraîné ,
 : plaisirs en plaisirs tu promènes ta vie ;
 : cours de fleurs en fleurs recueillir l'ambrosie ;

Tantôt du lis naissant tu dérobes l'émail ;
 Tantôt , malgré son épine cruelle ,
 Vainqueur de la rose nouvelle ,
 Tu ravis son brillant corail ;
 Toutes les fleurs reçoivent tes caresses ;
 Toutes les fleurs te cèdent leurs richesses ,
 Bien différent des mortels malheureux ,
 Qui souvent ferment le paupière
 Sans avoir pu goûter dans leur longue carrière
 Le moindre des plaisirs , objet de tous leurs vœux .
 Il est vrai qu'abusé par la flamme infidèle ,
 Tu vas lui confier ton aile ,
 Et te livrer toi-même à son éclat trompeur :
 Mais si la mort interrompt ton bonheur ,
 Ton dernier vol au moins t'emporte au-devant d'elle ;
 Tu meurs l'heureux jouet d'une agréable erreur ;
 Et l'être infortuné que la raison éclaire ,
 Qui de cet avantage ose tant se flatter ,
 Ne tire d'autre fruit de sa triste lumière
 Que de prévoir sa fin , qu'il ne peut éviter .

D'ARNAUD.

LA VIOLETTE.

AIMABLE fille du Printemps,
Timide amante des bocages,
Ton doux parfum flatte mes sens,
Et tu sembles fuir nos hommages.

Semblable au bienfaiteur discret
Dont la main secourt l'indigence,
Tu me présentes le bienfait,
Et tu crains la reconnaissance.

Sans faste, sans admirateur
Tu vis à l'oubli condamnée,
Et l'œil cherche encore ta fleur
Quand l'odorat l'a devinée.

Pourquoi tes modestes couleurs
Au jour n'osent-elles paraître ?
Auprès de la reine des fleurs
Tu crains de t'éclipser peut-être ?

Rassure-toi; près de Vénus
Les Grâces nous plaisent encore :
On aime l'éclat de Phébus
Et les doux rayons de l'Aurore.

N'attends pas les succès brillans
Qu'obtient la rose purpurine ;
Tu n'es pas la fleur des amans ;
Mais aussi tu n'as pas d'épine.

Partage au moins avec ta sœur
Son triomphe et notre suffrage :
L'Amour l'adopte pour sa fleur ;
De l'Amitié sois l'apanage.

Viens prendre place en nos jardins ;
Quitte ce séjour solitaire ;
Je te promets tous les matins
Une onde pure et salulaire.

Que dis-je ? non , dans ces bosquets
Reste , violette chérie :
Heureux qui répand des bienfaits ,
Et, comme toi , cache sa vie !

CONSTANT DUBOS.

LA VIOLETTE.

O fille du Printemps, douce et touchante image
D'un cœur modeste et vertueux,
Du sein de ces gazons tu remplis ce bocage
De tes parfums délicieux.
Que j'aime à te chercher sous l'épaisse verdure
Où tu crois fuir mes regards et le jour!
Au pied d'un chêne vert, qu'arrose une onde pure,
L'air embaumé m'annonce ton séjour.
Mais ne redoute pas cette main généreuse :
Sans te cueillir j'admire ta fraîcheur ;
Je ne voudrais pas être heureuse
Aux dépens même d'une fleur.
Reste sur ta tige flexible,
Jouis des beaux jours du printemps ;
Que les Zéphirs rafraîchissans,
Que ces rameaux et ce lierre sensible
Te défendent, l'été, des rayons dévorans !
Que l'automne aussi fasse éclore
Autour de toi des rejetons nombreux !
Que de l'hiver le souffle rigoureux
S'adoucisse et t'épargne encore !

Ah ! comme ton parfum , dont la suave odeur
 S'exhale dans les airs sans dévoiler tes charmes ,
 Que ne puis-je du pauvre , en essuyant les larmes ,
 Lui dérober l'aspect du bienfaiteur !

Timide comme toi , je veux dans ma retraite
 Et dans l'oubli passer mes jours ;

Un peu d'encens vaut-il ce trouble qui toujours
 Poursuit notre gloire inquiète ?

Simple en mes goûts , de paisibles loisirs
 Rendent mon âme satisfaite ;

Mon nom contente mes désirs ,

Puisque l'Amitié le répète.

L'avenir m'oublira ; mais , chère à mon époux ,
 Dans mon enfant trouvant mon bien suprême ,
 Bornaut ce monde à ce que j'aime ,

Je n'étonnerai point le vulgaire jaloux.

Oui , comme toi , cherchant la solitude ,
 Ne me plaisant qu'en ces vallons déserts ,

J'y viens rêver , et soupirer ces vers

Qui ne doivent rien à l'étude.

M.^{me} BEAUFORT-D'HAUTPOUL.



SALIX ET PHOLOË,

OU

L'ORIGINE DU SAULE (1);
MÉTAMORPHOSE.

AMANT de Pholoë, le beau Salix un jour
 Sous l'ombrage des bois soupirait son amour.
 Pholoë, tendre et sage, en cette solitude
 Souvent laissait errer sa molle inquiétude ;
 Tantôt joignant sa voix à la voix des oiseaux ,
 Tantôt rêvant assise au bord des clairs ruisseaux ,
 Parfois cueillant des fleurs, et de ces fleurs moins belles
 Relevant sans apprêts ses grâces naturelles.
 Son berger, s'il paraît, lui cause un doux plaisir ;
 Mais elle aime sans crime, et sourit sans rougir.
 Lui, mêlant jusqu'alors, fidèle à l'innocence ,
 Le respect au désir, la crainte à l'espérance ,
 Il attendait qu'Hymen, de roses couronné,
 Vint proclamer l'époux dans l'amant fortuné.

(1) Cette pièce n'est pas précisément une *idylle* ; mais elle devait précéder les *idylles* sur le Saule, qu'on trouvera ci-après, puisqu'elle contient l'origine de cet arbre.

Qui peut compter, hélas ! sur ta vaine promesse,
 Faible Raison ? L'Amour se rit de ta sagesse.
 Pholoë, ce jour-là, sous un berceau lointain,
 Se confiait, paisible, à la fraîcheur du bain :
 Là, d'épais aliziers, penchés sur l'onde puré,
 Protégeaient sa pudeur d'un rideau de verdure.
 Le calme de ces lieux, leur silence écarté,
 Ce demi-jour des bois, plus doux que la clarté,
 Tout lui dit : « Ne crains pas un regard téméraire,
 » Belle Nymphe : pour toi veille ici le mystère ».

Cependant, vers cette onde ouverte à tant d'appas,
 Le hasard, non le crime, avait conduit tes pas,
 Salix ; et seul coupable, à travers le feuillage
 Zéphir t'a révélé les secrets du rivage.
 Dieux ! que d'attraits offerts à ton œil enflammé !
 Pâris fut moins ému, quand sur l'Ida charmé
 Il vit, galant arbitre, et Junon sans parure,
 Et Minerve sans voile, et Vénus sans ceinture.
 Ici, des flots mouvans le limpide cristal
 Trahit d'un sein de lis le contour virginal ;
 Là, sur l'azur des eaux, levant ses tresses blondes,
 Elle semble Vénus sortant du sein des ondes.
 Salix rougit, se trouble ; un feu séditieux
 Dans ses veines s'allume, étincelle en ses yeux ;
 Il veut parler : sa voix expire, et vers la rive,
 Demi-courbé, l'œil fixe, et l'oreille attentive,
 Il tremble que son souffle, agitant les rameaux,
 De son bruit délateur n'épouvante les eaux.

Mais sur ces bords peu sûrs, Pholoë sans alarmes
 Va reprendre le lin qui doit cacher ses charmes.
 Légère, elle s'avance, et chaque mouvement
 Livre un nouveau trésor aux regards d'un amant.
 Insensé ! que fait-il ? quel délire l'égare ?
 Il s'élançe, il s'écrie : « Arrête au moins, barbare !
 « La gaze défend mal des assauts du désir ;
 » Tombe en mes bras sans voile, ou tu me vois mourir »
 — « Ciel !... ». Ce fut le seul cri de la vierge éperdue ;
 Mais à ce cri d'effroi, l'onde au loin s'est émue ;
 Au fond de ses roseaux la naïade a frémi :
 D'un murmure plaintif le bois sombre a gémi ;
 Et Diané, accourue à ce bruit qui l'attire,
 L'arc en main, va venger l'honneur de son empire.
 Ta présence, ô déesse ! a sauvé ta pudeur :
 Mais l'outrage imparfait arme encor ta fureur.
 Salix fuyait ; soudain, frappé dans ta colère,
 O prodige ! ses pieds s'attachent à la terre :
 Tronc noueux, pour courir il fait de vains efforts ;
 Une prison d'écorce enveloppe son corps ;
 De son teint qui verdit les roses se ternissent ;
 Ses cheveux dans les airs en longs rameaux jaillissent ;
 Ses bras, que vers les cieux il tendait supplians,
 Symboles de douleur, retombent languissans.
 Saule, il chérit les eaux, et son pâle feuillage
 De sa maîtresse absente y cherche encor l'image :

LE SAULE DE L'AMANT.

HUMBLE Saule, ami du mystère,
Que je me plais sous tes rameaux !
Je chéris, amant solitaire,
Comme toi, le bord des ruisseaux.

Ta feuille pâle, enchanteresse,
Qu'agitent les moindres zéphirs,
Inspire au cœur une tristesse
Qui vaut mieux que tous les plaisirs.

La prairie aime le murmure
Du ruisseau qui la suit toujours ;
Tu penches sur eux ta verdure
Pour mieux entendre leurs amours.

Ta feuille est mobile et tremblante ;
Tu me peins l'Amour qui frémit ;
Elle est douce, elle est languissante,
Tu me peins l'Amour qui gémit.

Que le myrte croisse à Cythère,
Qu'il pare les Ris et les Jeux ;
Ta feuille m'est cent fois plus chère ;
Je suis un amant malheureux.

L'espoir n'adoucit point mes chaînes ;
 Pour jamais mon cœur doit souffrir ;
 Mais plus je me plains de mes peines ,
 Et plus je craindrais d'en guérir.

Doux Saule, accrois mon esclavage,
 Fais-moi jouir de mon tourment !
 J'aime : ô bonheur ! sous ton ombrage ;

Que j'aime encor plus tendrement !
 A tes pieds dormait ma Bergère
 Quand elle eut mon premier soupir :
 Ah ! c'est là que je vis Glycère ;
 Ah ! c'est là que je veux mourir !

DUCIS.

LE SAULE DU SAGE.

SAULE, que j'aime ton ombrage !
 Qu'il plait à mon cœur attendri !
 La vie, hélas ! n'est qu'un orage :
 Voudrais-tu m'offrir un abri ?

J'ai long-temps bravé la tempête ;
 Saule, je viens mourir au port.
 Sous les vents tu courbes ta tête :
 Tu m'apprends à céder au sort.

Auprès de la cabane obscure
Tu nais, tu vieillis, et tu meurs ;
Là, sont le calme et la nature :
Chercherai-je encor les grandeurs ?

Du ruisseau, dans ma rêverie,
J'entends fuir et murmurer l'eau ;
Il ne peut quitter la prairie,
Tu ne peux quitter le ruisseau.

Confident de ce doux mystère,
Tu caches leurs jeux, leurs détours ;
Crains-tu qu'une jeune bergère
Ne remarque trop les amours ?

Ah ! que ta feuille est douce et tendre !
Combien sa pâleur m'a charmé !
Lisette alors pouvait m'entendre ;
Ce n'est plus le temps d'être aimé.

Il est un Saule pour le sage,
Il est un Saule pour l'amant ;
Le premier convient à mon âge,
Mais, hélas ! que l'autre est charmant !

Adieu, Saule de la tendresse ;
J'eusse à tes pieds voulu mourir.
Voilà celui de la sagesse,
C'est donc lui que je dois choisir !

PAR LE MÊME.

LE SAULE PLEUREUR.

QUAND les dieux prirent tous un arbre en apanage,
Alcide, nous dit-on, choisit le Peuplier;
Le Lierre pour Baccus déploya son feuillage;
Apollon sourit au Laurier.

De la céleste cour le monarque suprême
Au Chêne décerna l'empire des forêts;
Minerve à l'Olivier dit : Tu seras l'emblème
De l'abondance et de la paix.

Le Myrte, des Amours devint l'heureux symbole,
Et fleurit, cultivé par la main des Plaisirs;
Amans infortunés, il vous resta le Saule
Pour confident de vos soupirs.

Son feuillage, toujours cher à la rêverie,
Offre un réduit propice aux mortels malheureux;
Il aime à les couvrir de sa mélancolie;
On dirait qu'il pleure avec eux.

Les oiseaux, recueillis sous sa pâle verdure,
De son tranquille abri n'osent troubler la paix;
Le ruisseau qui l'arrose adoucit son murmure,
Et semble exprimer ses regrets.

Oh ! que j'aime à le voir, vers l'ombre rembrunie,
 Incliner mollement ses flexibles rameaux,
 Comme, en cheveux épars, on nous peint l'Élégie
 Soupirant auprès des tombeaux !

Saule cher et sacré, le deuil est ton partage ;
 Sois l'arbre des regrets et l'asile des pleurs ;
 Tel qu'un fidèle ami, sous ton discret ombrage,
 Accueilli et voile nos douleurs.

Des revers, des chagrins l'homme est né tributaire ;
 Victimes à leur tour de la commune loi,
 Ceux même à qui sourit le sort le plus prospère,
 Viendront pleurer auprès de toi.

Sur la mort d'une sœur, d'une épouse et d'un père,
 Qui de nous, à trente ans, n'a point encor gémi ?
 Quel est le froid mortel dont l'âme solitaire
 Ne regrette point un ami ?

Et toi, que du plaisir la voix flatteuse engage,
 Crédule amant, jouis de ton bonheur d'un jour ;
 Le Myrte, en ce moment, te prête son ombrage ;
 Demain le Saule aura son tour.

CONSTANT DUBOIS.

LES PEUPLIERS.

TRANQUILLES peupliers qui bordez ce rivage,
Où, sous les pures lois de l'amour paternel,
Les plaisirs innocens ont fondé leur autel,
Ne me verrai-je plus sous votre doux ombrage?
 Me faut-il quitter pour jamais
Ces gazons émaillés; ces riantes terrasses,
 Et ces délicieux bosquets
Qu'habitent les Vertus sous la forme des Grâces?
Oui, sans doute, il le faut, et le sort m'y réduit:
Comme un vautour cruel à la tranchante serre,
 Sous vos berceaux qu'irais-je faire?
Hélas! serait-ce à moi, plaintif oiseau de nuit,
A venir des Amours attrister la volière?
 Quand sous votre ombre solitaire
Vos jeunes déités iront goûter le frais,
De vos rameaux touffus formez un toit épais
Pour garantir l'éclat de leurs naissans attraits
Contre les feux trop vifs de l'ardente atmosphère;
Et, tandis qu'éloigné de ce rivage heureux,
 Mon âme languit désolée,
 Puisse de son souffle amoureux

Le zéphyr, agitant votre tendre feuillée,
 Leur murmurer mes derniers vœux !

Dans vos enclos chéris, que leurs jeunes années ;
 Fixant l'aile agile du Temps ,
 Soient pareilles toujours aux belles matinées
 Qu'épure sur vos bords l'haleine du printemps.
 Sur votre écorce encor légère ,
 Qu'une main sensible et sincère
 Daigne un jour graver mon malheur !

Ces Nymphes me plaindront, car je connais leur cœur :
 Je n'en veux obtenir que quelques douces larmes :
 Ces larmes me paîront un siècle de douleur ;
 Et surtout si les dieux à leurs vertus, leurs charmes ,
 Sous vos abris touffus , égalent leur bonheur.

O Peupliers ! ainsi qu'aux champs d'Ermenonville ,
 Sous votre feuillage lointain ,
 D'un mortel cher au genre humain ,
 Repose la cendre immobile !
 Quand l'indulgente Mort, qui n'est pas loin de moi ,
 Viendra frapper le seuil de ma frêle chaumière ,
 Puissé-je reposer sous votre heureuse terre !
 Ah ! que vos déités y viennent sans effroi
 De leurs pieds délicats fouler ma cendre heureuse !
 Que ma lyre silencieuse ,
 Sombrement suspendue à vos rameaux épais ,
 Frémisse doucement au soufflé d'un vent frais !

Sous votre ombre mystérieuse ,
 Si mon nom , par l'écho quelquefois répété ,
 Excite de leur cœur la sensibilité ,
 Leur tendresse religieuse
 Verra dans mon repos la fin de mes douleurs ,
 Et dira : Dégagé d'une vie orageuse ,
 Notre ami dort parmi les fleurs.

SAINT-PÉRAVI.

LES ARBRES DANS L'AUTOMNE.

VICTIMES du retour des rigoureux hivers,
 Arbres que je chéris , sous leurs cruels outrages ,
 Vous allez donc perdre ces doux ombrages ,
 Qui tant de fois m'ont inspiré des vers !
 Déjà les noirs frimas , tyrans fougneux des airs ,
 De vos troncs dépouillés ont jauni les feuillages :
 En butte aux aquilons , vos rameaux désolés
 Ne sont plus caressés par l'amoureux Zéphire ;
 Des Nymphes , loin de vous la troupe se retire ,
 Et va chercher des antres reculés ;
 Le berger ne vient plus , sur des lits de verdure ,
 A vos pieds chercher sa Daphné :
 Hélas ! vous êtes la peinture

Du malheureux de tout abandonné !
 Sur vos fronts attristés, la mort paraît empreinte ;
 Vous excitiez l'amour, la volupté,
 Les transports ingénus de la vive Gaité :
 Vous n'allez plus inspirer que la crainte.
 Mais un flatteur espoir, sous l'horreur des glaçons,
 Sous la faux de la Mort, vous rit et vous anime ;
 Le printemps reviendra couronner votre cime,
 Et rajeunir jusqu'aux simples buissons ;
 Vous reverrez encor sous votre ombre innocente,
 Les Nymphes, les Bergers, les Amours accourir,
 De vos tendres rameaux à l'envi s'embellir,
 Et célébrer leur fraîcheur renaissante.
 Tel est donc votre sort, arbres trop fortunés !
 De la vie au trépas, du trépas à la vie,
 Par d'éternelles lois, sans cesse ramenés,
 Si vous êtes six mois à languir condamnés,
 Six autres mois votre éclat fait envie.
 Et nous, déplorables humains,
 Comment ne pas gémir sur nos tristes destins ?
 L'une par l'autre à jamais entraînées,
 Se perdent sans retour nos rapides années,
 Ainsi qu'on voit les eaux de cent fleuves divers
 S'engloutir et se perdre au vaste sein des mers ;
 Chaque instant nous ravit une parcelle d'âme,
 Une étincelle d'un flambeau
 Dont ne saurait se ranimer la flamme,
 Lorsqu'il s'est exhalé dans la nuit du tombeau.

Mais loin de rapprocher une image funeste,
 S'il se peut, trompons-nous sur l'affreux avenir;
 De l'âge du bonheur employons ce qui reste,
 Et puisqu'il est si court, hâtons-nous d'en jouir.

D'ARNAUD.

L'HIVER,

A M. LUCAS DE BELLESBAT.

L'HIVER, suivi des vents, des frimas, des orages
 De ces aimables lieux trouble l'heureuse paix.
 Il a déjà ravi, par de cruels outrages,
 Ce que la terre avait d'attraits.
 Quelles douloureuses images
 Le désordre qu'il fait imprime dans l'esprit !
 Hélas! ces prés sans fleurs, ces arbres sans feuillages,
 Ces ruisseaux glacés, tout nous dit :
 Le temps fera chez vous de semblables ravages.
 Comme la terre, nous gardons
 Jusques au milieu de l'automne
 Quelques-uns des appas que le printemps nous donne.
 L'hiver vient-il ? nous les perdons.
 Pouvoir, trésors, grandeurs, n'en exemptent personne.

Id. et Égl.

10

On se déguise en vain ces tristes vérités ;
 Les terreurs, les infirmités ;

De la froide vieillesse ordinaires compagnes,
 Font sur nous ce que font les Autans irrités
 Et la neige sur les campagnes.

Encor si, comme les hivers

Dépouillent les forêts de leurs feuillages verts,
 L'âge nous dépouillait des passions cruelles,
 Plus fortes à dompter que ne le sont les flots,
 Nous goûterions un doux repos
 Qu'on ne peut trouver avec elles.

Mais nous avons beau voir détruire par le temps
 La plus forte santé, les plus vifs agrémens,
 Nous conservons toujours nos premières faiblesses.

L'ambitieux, courbé sous le fardeau des ans,
 De la fortune encore écoute les promesses ;
 L'avare, en expirant, regrette moins le jour
 Que ses inutiles richesses ;

Et qui jeune a donné tout son temps à l'Amour,
 Un pied dans le tombeau, veut encor des maîtresses.
 Il reste dans l'esprit un goût pour les plaisirs,
 Presque aussi dangereux que leur plus doux usage.

Pour être heureux, pour être sage,
 Il faut savoir donner un frein à ses desirs.

Mieux qu'un autre, sage Timandre,
 De cet illustre effort vous connaissez le prix.
 Vous en qui la Nature a joint une âme tendre
 Avec un des plus beaux esprits ;

Vous qui, dans la saison des grâces et des ris ,
Loin d'éviter l'amour , faisiez gloire d'en prendre ,
Et qui , par effort de raison ,
Fuyez de ses plaisirs la folle inquiétude ,
Avant que l'arrière-saison
Vous ait fait ressentir tout ce qu'elle a de rude.

M.^m DESHOULIÈRES.

LE BONHEUR.

HEUREUX qui, des mortels oubliant les chimères,
Possède une compagne , un livre , un ami sûr,
Et vit indépendant sous le toit de ses pères !
Pour lui le ciel se peint d'un éternel azur,
L'innocence embellit son front toujours paisible ;
La vérité l'éclaire et descend dans son cœur ;
Et, par un sentier peu pénible ,
La nature qu'il suit le conduit au bonheur.
En vain près de sa solitude
La Discorde en fureur fait retentir sa voix ;
Livré dans le silence au charme de l'étude ,
Il voit avec douleur , mais sans inquiétude ,
Les états se heurter pour la cause des rois ;
Tandis que la veuve éplorée

Aux pieds des tribunaux va porter ses clameurs ,
Dans les embrassemens d'une épouse adorée
De la volupté seule il sent couler les pleurs.
Il laisse au loin mugir les orages du monde :
Sur les bords d'une eau vive , à l'ombre des berceaux,
Il dit , en bénissant sa retraite profonde :
C'est dans l'obscurité qu'habite le repos.
Le sage ainsi vieillit , à l'abri de l'envie ,
Sans regret du passé , sans soin du lendemain ;
Et quand l'Être éternel le rappelle en son sein ,
Il s'endort doucement pour renaître à la vie.

Si le ciel l'eût permis , tel serait mon destin :
Quelquefois éveillé par le chant des fauvettes
Et par le vent frais du matin ,
J'irais fouler les prés semés de violettes ;
Et, mollement assis , un La Bruyère en main ,
Au milieu des bosquets humectés de rosée ,
Des vanités du genre humain
J'amuserais en paix mon oisive pensée :
Le regard fixé vers les cieux ,
Loin de la sphère étroite où rampe le vulgaire ,
J'oserais remonter à la cause première ,
Et lever le rideau qui la couvre à mes yeux :
Tandis que le sommeil engourdit tous les êtres ,
Ma muse , au point du jour errante sur des fleurs ,
Chanterait des bergers les innocentes mœurs ,
Et frapperait l'écho de ses pipeaux champêtres.

oulez avec lenteur, délicieux momens !

Ah ! quel ravissement égale
 celui qu'un ciel serein fait naître dans nos sens !

Quel charme prête à nos accens
 l'éclat majestueux de l'aube matinale !
 Quel plaisir sur la mousse, à l'ombre des bois verts,
 de respirer le baume et la fraîcheur des airs ;
 d'entendre murmurer une source tombante ;
 d'ourdonner sur le thym l'abeille diligente ;
 de voir du rossignol résonner les concerts,
 de soupirer d'amour la colombe innocente !

Qu'on ouvre la douce paix qui règne dans les bois
 l'éleverait ma muse à des objets sublimes ;

J'oserais consacrer mes rimes
 à chanter mes héros, les vertus et les lois ;
 de la nuit des tombeaux écartant les ténèbres,
 souvent j'invoquerais ces oracles célèbres
 qui l'enthousiasme a dressé des autels ;
 les esprits créateurs, ces bienfaiteurs du monde,

Qui, par des écrits immortels,
 ont chassé loin de nous l'ignorance profonde.
 Rassemblés devant moi, les grands législateurs
 offriraient à mes yeux leur code politique,
 ce précieux monument de la sagesse antique ;
 d'autres des nations me décriraient les mœurs,
 et l'affligeant tableau des humaines erreurs,
 et les faits éclatans consignés dans l'histoire.

Combien je bénirais Titus et sa mémoire !
 Que Socrate mourant me coûterait de pleurs !
 Mais puissé-je oublier les héros destructeurs
 Dont le malheur public a fait toute la gloire !

Dans un beau clair de lune à penser occupé,
 Et des mondes sans nombre admirant l'harmonie,
 Je voudrais promener ma douce rêverie
 Sous un feuillage épais d'ombres enveloppé,
 Ou le long d'un ruisseau qui fuit dans la prairie !
 La nuit me surprendrait, assis dans un festin
 Après d'une troupe choisie,
 Conversant de philosophie,
 Et raisonnant, le verre en main,
 Sur le vain songe de la vie !

Pour sauver de l'oubli ses écrits et son nom,
 Qu'un autre se consume en de pénibles veilles.
 Si je cueillais, Eglé, sur tes lèvres vermeilles
 Le prix flatteur d'une chanson ;
 A mes vers négligés si tu daignais sourire,
 Serait-il pour mon cœur un suffrage plus doux ?
 T'intéresser, te plaire est le but où j'aspire
 De l'immortalité je serais moins jaloux !
 Que me fait près de toi l'opinion des hommes ?
 Que me fait l'avenir ? Le présent est à nous,
 Notre univers est où nous sommes.

Mais le Temps ennemi, précipitant son cours,

Fanera sur mon front la brillante couronne
 Dont je suis décoré par la main des Amours ,
 Comme on voit se faner le feuillage d'automne.
 Bienfaisante Amitié que j'adorai toujours ,
 Répare du plaisir les douloureuses pertes :
 Les sources dans mon cœur seront toujours ouvertes
 Si ta faveur me reste au déclin de mes jours !

Félicité du sage , ô sort digne d'envie !
 C'est à te posséder que je borne mes vœux.
 Eh ! que me faudrait-il pour être plus heureux ?
 J'aurai dans cette courte vie
 Ouï de tous les biens répandus sous les cieux ;
 Chéri de toi , ma douce amie ,
 Et des cœurs droits qui m'ont connu ,
 D'un riant avenir égayant ma pensée ,
 Adorateur de la vertu ,
 N'ayant point à gémir de l'avoir embrassée ,
 Libre des passions dont l'homme est combattu ,
 Je verrai sans effroi se briser mon argile !
 Qu'a-t-on à redouter lorsqu'on a bien vécu ?
 Un jour pur est suivi par une nuit tranquille.
 Heureux , ô mes amis ! quand mon luth sous mes doigts
 Cessera de se faire entendre ;
 Et si vous marchez quelquefois
 Sur la terre où sera ma cendre ,
 Dites-vous l'un à l'autre : Il avait un cœur tendre ;
 Et l'Amitié fidèle il a chéri les lois.

Et toi qui réunis les talens et les charmes,
 Quand près de mon tombeau tu porteras tes pas,
 Tu laisseras peut-être échapper quelques larmes....
 Ah! si je puis briser les chaînes du trépas
 Pour visiter encor ces retraites fleuries,
 Ces bois, ces coteaux, ces prairies
 Où tu daignas souvent me serrer dans tes bras;
 Si mon âme vers toi peut descendre ici bas,
 Qu'un doux frémissement t'annonce sa présence!
 Quand, le cœur plein de tes regrets,
 Tu viendras méditer dans l'ombre des forêts,
 Songe que sur ta tête elle plane en silence.

LÉONARD.

L'ORAGE. (1)

JA vieillissait l'automne. Au long d'un frais bocage
 Silvanire et Blanchette allaient parlant d'amour:
 Voici de loin s'épandre un sombre et lourd nuage
 Sur la vive face du jour.
 L'air d'abord un petit sommeille en paix profonde,
 Si que ne tremblottait feuille d'aucuns roseaux!
 Puis brillent longs éclairs, bruyant tonnerre gronde,
 Prolongé d'échos en échos.

(1) L'auteur a voulu imiter le style marotique dans cette idylle; il y a parfaitement réussi.

Dù fuir, tant s'obscurcit l'ombre tempêteuse ?
 à près est vieille roche : ils s'en courent dedans ;
 Et leur sort ne plaignez ; roche , tant soit affreuse,
 Est doux olympe à vrais amans.

Dr, la nue à torrens roule aux flancs des montagnes,
 La grêle sautillante encomble creux sillons ;
 Diriez foudres et vents , par les vastes campagnes ,
 Guerroyer en noirs tourbillons.

A sa Blanchette en vain, par doux mots et caresses,
 bien veut l'ami berger cacher telles horreurs ;
 bien lui veut-elle aussi rendre douces tendresses ;
 Et ne lui viennent que des pleurs.

Joyez, dit-elle, ami, voici venir froidure ;
 Ne vont plus oiselets s'aimer jusqu'aux beaux jours.
 Dr, s'aimaient comme nous : comme eux si d'aventure
 Allions nous trouver sans amours !

L'ami d'un doux baiser fait loin fuir ses alarmes ;
 L'orage, à ne mentir, loin fuyait-il aussi.
 Fournons au pré, dit-elle en étanchant ses larmes ;
 Là n'aurai tant cruel souci.

Et rameaux fracassés, et verdure flétrie,
 D'un trop affreux semblant ici tout peint l'hiver :
 De plus joyeux pensers aurons par la prairie,
 Voyant encore son beau vert.

Au prés'en vont tous deux. Oh ! que de fois Blanchette
 Au ruissel qui l'arrose a conté son bonheur !
 Mais sur ses bords à peine advient la bergeret
 Oh ! quel trait aigu poind son cœur !

Plus n'est-il ce ruissel où l'été fraîches ondes
 Doucettelement baignaient ses membres délicats :
 Plus n'est qu'un noir torrent qui ses eaux vagabondes
 Fait bouillonner en grand fracas.

Un baiser à ce coup n'en charme point sa peine,
 Hélas ! ni cent. O dieux ! à travers longs sanglots,
 Dit-elle, quel torrent ! comme inondant la plaine,
 Il va déjoindre nos hameaux !

Un chacun sur un bord, las ! auront beau nous rendre ;
 Tant bruira sourdement, tant vomira brouillards,
 Que ne pourront nos voix l'une à l'autre s'entendre,
 Ni se rencontrer nos regards.

A temps sè tut Blanchette. Or passait là son père,
 De l'orage inquiet, cherchant sa fille au bois,
 Puis aux champs, puis par-tout. Quelle surprise amère
 Lorsque la voit pâle et sans voix !

Qu'avez, ma chère enfant ? En bref par Silvanire
 Instruit tout dès l'abord de leurs soucis cruels :
 N'est que cela ? dit-il ; et se prend à sourire,
 Et tous deux les mène aux autels.

Hymen les y fêta. Vint Amour en cachette,
 Qui de plus vif encore enflamme leurs désirs.
 Et ce cruel hiver que tant craignait Blanchette,
 La saison fut de ses plaisirs.

BERQUIN.

L'ORAGE.

LA campagne languissait,
Aride, embrasée,
Et Flore dépérissait
Faute de rosée :
D'Aurore les tendres pleurs
Ne pouvaient suffire ;
Tout brûlait l'émail des fleurs,
Même le zéphire.
Enfin le ciel se couvrit :
On reprit courage ;
Mais une autre frayeur prit ;
C'était un orage :
Déjà le vent déchainé
Fait frémir la terre ;
Dans le nuage entraîné
Gronde le tonnerre :
Le crêpe affreux de la nuit
Cache la lumière ;
Le voyageur tremblant fuit
Sous une chaumière ;
Mais la peur qui l'y conduit
Entre la première.

Cependant de longs torrens
D'une fraîche pluie
Humectent les prés mourans ,
Leur rendent la vie ;
Déjà Flore a soulevé
Sa tige flétrie ,
Et le gazon abreuvé
Rit dans la prairie.

Hier de même il m'advint
Que près d'Aspasie
Une querelle survint ;
C'était jalousie.
Dame Discorde , entre nous ,
Criait , faisait rage ;
Mais l'Amour à nos genoux
Riait de l'orage.
Enfin ce dieu prévalut :
Douce paix fut faite ,
Et l'orage me valut
Récolte complète.

HOFFMA

PHILÈNE ET LAURE.

DÉJA du soir l'ombre légère
Couvrait la cime des coteaux ;
La jeune et timide bergère
Ramenait des champs ses troupeaux :
Triste et pensif le beau Philène
Sous le saule d'une fontaine
Seul laissait errer ses chevreaux ,
Et , rejetant chien et houlette ,
Il soupirait sur sa musette
Ces chants redits par les échos :

Si ton berger, ingrata Laure ,
T'est désormais indifférent ,
Immole un amant qui t'adore ,
Et qui périt en t'adorant.
Dieux qui vites notre tendresse ,
Sauvez celle qui me délaisse
D'être ainsi délaissée un jour !
Ma mort remplira son envie :
Elle pourra m'ôter la vie ,
Mais non pas m'ôter mon amour !

Id. et Egl.

11

En vain dans l'eau de ces fontaines
 Je cours éteindre mon ardeur ;
 L'amour dans mes brûlantes veines !
 S'allume avec plus de fureur.
 Innocens agneaux que j'envie ,
 Ah ! rien ne trouble votre vie ;
 L'Amour est pour vous sans danger ;
 Ce dieu dispense en ses caprices
 Au troupeau toutes les délices ,
 Et tous les tourmens au berger !

Sur votre écorce, avant l'aurore ,
 Ormeaux , combien ai-je tracé
 Le nom de ma perfide Laure
 Avec mon nom entrelacé !
 Croissez , couvrez-vous de feuillage ;
 Le rossignol sous votre ombrage
 Viendra lamenter sa douleur :
 Un jour, sous votre asile sombre,
 Le voyageur, cherchant de l'ombre,
 Sentira palpiter son cœur .

En revenant des pâturages ,
 Tous deux pressés de nous revoir,
 Ma Laure et moi dans ces bocages ,
 Tous deux nous devancions le soir.
 Sans avoir revu ma compagne
 Deux fois dans la triste campagne

L'ombre a bruni le vert des bois.
Ah! que Laure vive et m'oublie!
Laure, si tu perdais la vie,
Hélas! je la perdrais deux fois!

Penchée à travers la feuillée,
Laure entendit ce triste chant:
Joyeuse à la fois et troublée,
Elle vole vers son amant.
La brebis que tu m'as donnée,
Par quelque berger détournée,
N'est qu'en ce moment de retour.
Ah! s'écrie aussitôt Philène,
Les vents ont emporté ma peine,
Et n'ont laissé que mon amour!

SAINT-PÉRAVI.

LES PLAISIRS DU RIVAGE;

IMITATION DE MOSCHUS.

Assis au rivage des mers,
Quand je sens l'amoureux Zéphire
Agiter doucement les airs,
Et souffler sur l'humide empire,

Je suis des yeux les voyageurs ;
A leur destin je porte envie :
Le souvenir de ma patrie
S'éveille et fait couler mes pleurs.

Je tressaille au bruit de la rame
Qui frappe l'écume des flots ;
J'entends retentir dans mon âme
Le chant joyeux des matelots.
Un secret désir me tourmente
De m'arracher à ces beaux lieux ,
Et d'aller sous de nouveaux cieux
Porter ma fortune inconstante.

Mais quand le terrible aquilon
Gronde sur l'onde bondissante ;
Que dans le liquide sillon
Roule la foudre étincelante ,
Alors je reporte mes yeux
Sur les forêts , sur le rivage ,
Sur les vallons délicieux
Qui sont à l'abri de l'orage ;
Et je m'écrie : Heureux le sage
Qui rêve au fond de ces berceaux ,
Et qui n'entend sous leur feuillage
Que le murmure des ruisseaux !

LÉON.

LES GRACES ;

IMITATION DE GERSTEMBERG.

C'ÉTAIT un beau jour de printemps ;
 Les Grâces folâtraient sous la feuille nouvelle,
 Quand tout à coup des trois sœurs la plus belle,
 Aglaé, disparut. On la chercha long-temps ;
 Ce fut en vain. « Depuis l'autre feuillage,
 » Tu le sais, Pan la guette : ah, ma sœur ! quel dommage
 » S'il la surprend seule sous un buisson !
 » Ce Pan est si fougueux , dit-on !
 » Et la forêt est si sauvage » !
 Euphrosine en ces mots exhalait sa douleur :
 Et cependant Thalie, errant dans le bocage,
 Sous les moindres halliers cherche sa jeune sœur,
 Va, vient, frappe un buisson, puis soulève un branchage
 Avance un pas, recule de frayeur,
 Craignant toujours à son passage
 De rencontrer le ravisseur.
 Enfin, d'un pied léger apercevant les traces,
 Les deux nymphes soudain volent vers un bosquet
 Où dans mes bras Danaé reposait.

Eh ! qui n'aurait cru voir la plus belle des Grâces ?

N'est-ce pas elle trait pour trait ?

« Te voilà donc , ma sœur, lui dit Thalie ?

» Tu ris de nous causer un si cruel chagrin ».

Chacune alors la saisit par la main ,

Et ma bergère m'est ravie.

J'ai beau crier : *Arrêtez ! arrêtez !*

Ce n'est pas votre sœur ; est-elle aussi jolie ?

Elles de fuir toujours à pas précipités.

Désespéré, je m'élance : on m'appelle.

Où vas-tu ? dit la voix. Arrête, Licidas :

Insensé ! vole dans mes bras ;

Viens ; sois l'amant d'une immortelle.

Je me retourne, et je vois Aglaé,

Et je la prends pour ma maîtresse,

Comme ses sœurs pour elle avaient pris Danaé.

Mon œil y fut trompé, mais non point ma tendresse.

Qui, moi changer d'amour ! Quitte ce fol espoir,

Lui dis-je : si Vénus aspirait à me plaire

Vénus y perdrait son pouvoir ;

Mon cœur est tout à ma bergère.

Dans mes bras aussitôt, malgré ses cris perçans,

J'emporte vers ses sœurs la nymphe palpitante.

Entre elle et Danaé l'on balança long-temps ;

Et sans le feu de nos embrassemens,

On n'eût jamais reconnu mon amante.

BERQUIN.

LES BAISERS RENDUS.

HEUREUX les cœurs qu'un doux penchant rassemble!
Mais que l'absence est cruelle à leurs feux !
Nise et Mirtil se faisaient leurs adieux :
Près du départ ils conclurent ensemble
Qu'à certaine heure, en regardant les cieux,
Ils s'enverraient des baisers amoureux.
En se quittant, leur chagrin fut extrême :
Douleur d'amans est pis que la mort même ;
Car à son aide on appelle la mort ;
Je le sais bien : me préserve le sort
D'être obligé de quitter ce que j'aime !
Le couple absent fut pendant tout un mois
Inconsolable, et c'est un long veuvage !
Au temps marqué, les baisers chaque fois
Allaient, venaient, soufflés entre les doigts,
Et les zéphirs se chargeaient du message.
Mais le bonheur passe comme l'éclair ;
Il nous fatigue, inconstans que nous sommes !
Le changement, dans ce siècle de fer,
Est devenu le lot de tous les hommes.
Las ! à la fin de ces baisers perdus,
Le beau Mirtil ne fut plus qu'un volage :
Sur Nise absente Emire eut l'avantage ;

Il oublia l'objet qu'il ne vit plus.
 Etant un jour entre les bras d'Emire,
 Il se souvint que, dans ce même instant,
 Nise envoyait son gage à l'inconstant :
 A cette idée il éclata de rire.
 A son récit sa belle en fit autant :
 Elle disait dans sa maligne joie :
 Rends-moi soudain les baisers qu'on t'envoie.
 Mais savez-vous ce que Nise faisait ?
 Elle donnait ses baisers à Sylvandre :
 En les donnant, l'infidèle disait :
 A mon berger charge-toi de les rendre.

LÉONARD.

LE NAUFRAGE;

IMITATION DE GESSNER.

ECHOS de ces roches sauvages,
 Sensibles au deuil de mes chants,
 Renvoyez mes tristes accens
 Dans ces bois et sur ces rivages!...

Vesper fermait les cieux aux derniers feux du jour.
 Assise au bord d'un fleuve, Eglé seule et plaintive,

L'œil fixé tristement sur l'onde fugitive ,
Du bateau de Daphnis attendait le retour.
Qu'il tarde, mon amant ! Daphnis ! s'écriait-elle ;
Et la sensible Philomèle
Se taisait, attentive aux vœux de son amour.
Cruel !... mais tout-à-coup , dans ce vaste silence,
Ne crois-je pas entendre ?... Ecoutons... oui, c'est lui.
Il vient... Dieux !... trompeuse espérance !
Et pourquoi, flots menteurs , irriter mon ennui ?
N'est-ce donc pas assez du tourment de l'absence ?
Mais si quelque autre, hélas !... Loin d'ici, noirs soupçons !
Il m'aime... Oui, maintenant il court vers le rivage.
Amour, devant ses pas entr'ouvre les buissons :
Bienfaisante Phébé , répands sur son passage
La paisible lueur de tes pâles rayons.
Oh ! lorsque sur le bord je le verrai descendre,
Comme j'irai me jeter dans ses bras !
Mais, cette fois, je ne m'abuse pas ;
Oui, sous la rame, au loin, j'entends l'onde se fendre.
Vagues, sur votre dos portez-le mollement.
Et vous, nymphes, témoins de ma douleur extrême,
Si jamais votre cœur sentit, un seul moment,
Combien il est cruel d'attendre ce qu'on aime !....
Mais rien ne me répond. Ah, dieux ! combien de fois,
Dans mon espérance trahié...
Elle ne put finir. D'un froid mortel saisie,
Elle tombe soudain, sans couleur et sans voix.

Echos de ces roches sauvages,
Sensibles au deuil de mes chants,
Renvoyez mes tristes accens
Dans ces bois et sur ces rivages!....

Un bateau renversé flottait dans le lointain.
A travers l'épaisseur d'une nuée obscure,
Phébé, lançant à peine un rayon incertain,
Eclairait sombrement cette triste aventure.
Eglé reprit ses sens. O surprise! ô terreur!
L'écho porta dans toute la contrée
Le cri perçant de sa douleur.
Les cheveux hérissés, et la vue égarée,
Elle meurtrit son sein. De sourds et longs sanglots
Etouffent sa pénible haleine :
Mourante, elle s'ecrie à peine :
Daphnis, mon cher Daphnis! et soudain, à ces mots,
Elle se plonge dans les flots.

Echos de ces roches sauvages,
Sensibles au deuil de mes chants,
Renvoyez mes tristes accens
Dans ces bois et sur ces rivages!...

Les nymphes veillaient sur ses jours.
L'onde n'engloutit point cette tendre bergère.
Le fleuve secourable, accélérant son cours,
La pose aux bords fleuris d'une île solitaire.

Son berger à la nage avait gagné ces bords.

Eglé le voit, tombe pâmée;

Mais cent baisers l'ont bientôt ranimée.

Qui pourrait exprimer sa joie et ses transports?

Telle et moins tendre encore est la jeune fauvette,

Qui, s'envolant de sa prison,

Retrouve au bois son fidèle pinson.

Le malheureux ! dans sa douleur muette,

Il languissait sous un épais buisson.

Elle vole vers lui. Cent caresses nouvelles

De leurs jeunes amours ont réveillé l'ardeur ;

Ils unissent leurs becs, ils enlacent leurs ailes :

Ils sont heureux, et chantent leur bonheur !

Echos de ces rochers sauvages,

Où l'oubliez le deuil de mes chants,

Et portez mes joyeux accens

Dans ces bois et sur ces rivages!....

BERQUIN.

LE RUISSEAU.

RUISSEAU, nous paraissions avoir un même sort

D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre,

Vous à la mer, nous à la mort.

Mais, hélas ! que d'ailleurs je vois peu de rapport

Entre votre course et la nôtre !
 Vous vous abandonnez sans remords , sans terreur,
 A votre pente naturelle ;
 Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.
 La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur :
 Près de la fin de votre course
 Vous êtes plus fort et plus beau
 Que vous n'êtes à votre source ;
 Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.
 Si de ces paisibles bocages
 La fraîcheur de vos eaux augmente les appas ,
 Votre bienfait ne se perd pas ;
 Par de délicieux ombrages
 Ils embellissent vos rivages.
 Sur un sable brillant , entre des prés fleuris ,
 Coule votre onde toujours pure :
 Mille et mille poissons , dans votre sein nourris ,
 Ne vous attirent point de chagrins , de mépris.
 Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure ?
 Hélas ! votre sort est si doux !
 Taisez-vous , ruisseau ; c'est à nous
 A nous plaindre de la nature.
 De tant de passions que nourrit notre cœur ,
 Apprenez qu'il n'en est pas une
 Qui ne traîne après soi le trouble , la douleur ,
 Le repentir ou l'infortune :
 Elles déchirent nuit et jour
 Les cœurs dont elles sont maîtresses.

Mais de ces fatales faiblesses
 La plus à craindre, c'est l'amour ;
 Ses douceurs même sont cruelles :
 Elles font cependant l'objet de tous les vœux ;
 Tous les autres plaisirs ne touchent point sans elles.
 Mais des plus forts liens le temps use les nœuds ,
 Et le cœur le plus amoureux
 Devient tranquille, ou passe à des amours nouvelles.
 Ruisseau, que vous êtes heureux !
 Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidèles !
 Lorsque les ordres absolus
 De l'Être indépendant qui gouverne le monde
 Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde,
 Quand vous êtes unis vous ne vous quittez plus.
 A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose :
 Dans votre sein il cherche à s'abîmer ;
 Vous et lui jusques à la mer
 Vous n'êtes qu'une même chose.
 De toutes sortes d'unions
 Que notre vie est éloignée !
 De trahisons, d'horreurs et de dissensions,
 Elle est toujours accompagnée.
 Qu'avez-vous mérité, ruisseau tranquille et doux ,
 Pour être mieux traité que nous ?
 Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires,
 Ces prérogatives, ces droits
 Qu'inventa notre orgueil pour masquer nos misères :
 C'est lui seul qui nous dit que, par un juste choix ,

Le ciel mit , en formant les hommes ,
Les autres êtres sous leurs lois.

A ne nous point flatter, nous sommes
Leurs tyrans plutôt que leurs rois.

Pourquoi vous mettre à la torture ?

Pourquoi vous renfermer dans cent canaux divers

Et pourquoi renverser l'ordre de la nature ,

En vous forçant de jaillir dans les airs ?

Si tout doit obéir à nos ordres suprêmes ,

Si tout est fait pour nous, s'il ne faut que vouloir

Que n'employons-nous mieux ce souverain pouvoir

Que ne régions-nous sur nous-mêmes !

Mais, hélas ! de ses sens esclave malheureux ,

L'homme ose se dire le maître

Des animaux, qui sont peut-être

Plus libres qu'il ne l'est, plus doux, plus généreux

Et dont la faiblesse a fait naître

Cet empire insolent qu'il usurpe sur eux !

Mais que fais-je ? où va me conduire

La pitié des rigneurs dont contre eux nous usons

Ai-je quelque espoir de détruire

Des erreurs où nous nous plaisons ?

Non ; pour l'orgueil et pour les injustices

Le cœur humain semble être fait.

Tandis qu'on se pardonne aisément tous les vices

On n'en peut souffrir le portrait.

Hélas ! on n'a plus rien à craindre ;

Les vices n'ont plus de censeurs ;

Le monde n'est rempli que de lâches flatteurs :
 Savoir vivre, c'est savoir feindre.
 Ruisseau, ce n'est plus que chez vous
 Qu'on trouve encor de la franchise :
 On y voit la beauté ou la laideur qu'en nous
 La bizarre nature a mise ;
 Aucun défaut ne s'y déguise ;
 Aux rois comme aux bergers vous les reprochez tous ;
 Aussi ne consulte-t-on guère
 De vos tranquilles eaux le fidèle cristal ;
 On évite de même un ami trop sincère.
 Ce déplorable goût est le goût général.
 Les leçons font rougir ; personne ne les souffre :
 Le fourbe veut paraître homme de probité.
 Enfin, dans cet horrible gouffre
 De misère et de vanité
 Je me perds ; et plus j'envisage
 La faiblesse de l'homme et sa malignité,
 Et moins de la Divinité
 En lui je reconnais l'image.
 Courez, ruisseau, courez, fuyez-nous ; reportez
 Vos ondes dans le sein des mers, d'où vous sortez,
 Tandis que, pour remplir la dure destinée
 Où nous sommes assujettis,
 Nous irons reporter la vie infortunée
 Que le hasard nous a donnée,
 Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.

M.^{me} DESHOULIÈRES.

LE RUISSEAU DE CHAMPIG

RUISSEAU qui baignes cette plaine ,
Je te ressembles en bien des traits :
Toujours même penchant t'entraîne ;
Le mien ne changera jamais.

Tu fais éclore des fleurettes ;
J'en produis aussi quelquefois :
Tu gazouilles sous ces coudrettes ;
De l'Amour j'y chante les lois.

Ton murmure flatteur et tendre
N'y cause ni bruit ni fracas :
Plein du souci qu'Amour fait prendre ,
Si j'en murmure, c'est tout bas.

Rien n'est, dans l'empire liquide,
Si pur que l'argent de tes flots :
L'ardeur qui dans mon sein réside
N'est pas moins pure que tes eaux.

Des vents qui font gémir Neptune
Tu braves les coups redoublés :
Des cruels jeux de la Fortune
Mes sens ne sont jamais troublés.

Je ressens pour ma tendre amie
Cet amoureux empressement
Qui te porte vers la prairie
Que tu chéris si constamment.

Quand Thémire est sur ton rivage,
Dans tes eaux l'on voit son portrait :
Je conserve aussi son image ;
Dans mon cœur elle est trait pour trait.

Tu n'as point d'embûche profonde ;
Je n'ai point de piège trompeur :
On voit jusqu'au fond de ton onde ;
On lit jusqu'au fond de mon cœur.

Au but prescrit par la Nature
Tu vas toujours , d'un pas égal,
Jusqu'au temps où , par sa froidure ,
L'hiver vient glacer ton cristal.

Sans Thémire je ne puis vivre ;
Mon but à son cœur est fixé ;
Je ne cesserai de la suivre
Que quand mon sang sera glacé.

PANARD.

AU RUISSEAU

DE DAME MARIE-LES-LIS.

RUISSEAU paisible et pur, frais et charmant ruisseau ;
Honneur soit à la nymphe antique
Qui, sous sa voûte humble et rustique ,
Epanche mollement les trésors de ton eau !
Va de tes flots d'argent, non loin de ton berceau ,
Arroser l'agreste bocage
Où vient le rossignol te chanter ses amours ;
Coulé, à sou doux ramage, en murmurant toujours
Le long du modeste ermitage
Où, constant dans ses mœurs, comme toi dans ton cours
Mon solitaire ami, content de vivre en sage,
Sur tes bords peu connus, aime à cacher ses jours.
Jadis, dans leur marche pompeuse ,
Il entendit gronder le Danube et le Rhin ;
Il vit tomber, bondir au pied de l'Apennin ,
L'Éridan descendu de sa roche écumeuse.
Oh ! qu'il aime bien mieux, sur cette rive heureuse ,
Voir le soir, à pas lents, revenir un troupeau !
Le jour, y voir jouer les enfans du hameau ;

Y rendre le salut à l'habitant champêtre ;
 Y causer doucement avec ce bon curé,
 Qui, très-chrétien, très-peu lettré,
 N'aspirant point du tout à l'être,
 Saintement occupé de ses devoirs touchans,
 Pour prix de ses vertus, n'a jamais su peut-être
 Qu'on fit de méchans vers, et qu'il fût des méchans !
 Au hameau, cher deLeyre, heureux qui, loin du monde,
 Entre sa femme et ses enfans,
 Dans le sein de la paix, voit s'écouler ses ans,
 Comme ce ruisseau pur y voit couler son onde !
 Du pied de la cabane, elle va, sans fierté,
 Traversant un séjour du Silence habité,
 De ces chastes déserts, humble et fidèle amante,
 Y consacrer ses flots, et baigner dans sa pente
 Le lis de la virginité.

Avec moi, cher ami, suis sa route tranquille,
 Quand libre, et serpentant sous la feuille mobile
 De ces longs peupliers qui tremblent dans les airs,
 Elle va s'égarer dans des prés toujours verts ;
 Appelant sur ses pas la douce Réverie,
 Les romans de la bergerie,
 Et le plaisir plus doux d'y soupirer des vers.
 Mais cesse de la voir, quand sur la triste arène
 Elle va pour jamais se perdre dans la Seine,
 Arrivant à la fin, comme nous, au tombeau.
 A la mélancolie encliu dès le berceau,

Sans cesse, avec tes mœurs, ce monde incompatible
 N'a que trop affligé ton cœur noble et sensible.
 Occupe tes regards d'un plus riant tableau :
 Parcours, Virgile en main, ce charmant paysage ;
 Entends sur les cailloux gazouiller le ruisseau ;
 Vois ces champs, vois ces prés, vois ce rustique ombrage
 Regarde tes enfans, et souris à leurs jeux :
 Vois leur mère empressée à prévenir tes vœux ;
 Par sagesse, en un mot, s'il se peut, sois moins sage
 Jusque dans la vertu l'excès est dangereux.
 Nous aimons les bergers ; ami, vivons comme eux :
 Le bonheur ne veut point de sentiment extrême ;
 Goûte enfin sa douceur ; pour la goûter moi-même,
 J'ai besoin de te voir heureux.

DUCIS.

LE RUISSEAU DE NÉRONDE.

LOIN des sombres complots de tant d'ambitieux,
 Avides du pouvoir qui les rend malheureux,
 Qu'il est doux de revoir l'ombrage,
 De quitter les cités, leurs cercles orageux
 Pour ces bois, ces prés, ce rivage,
 Pour gravir à pas lents sur ces monts sourcilleux!

C'est toi surtout , ruisseau , que j'aime :
Celui qui se plaît sur tes bords
Coule ses jours en paix , et ses nuits sans remords.
Pour lui l'art d'être heureux n'est pas un vain système ;
Il ne trouble point l'univers ;
Solitaire par goût , peu connu par sagesse ,
Tantôt sa voix fait retentir les airs
Des romances qu'Amour dicta dans son ivresse ;
Tantôt l'écho répète au loin ces vers
Que modula jadis la lyre de Lucrèce.

Que je me trouve heureux d'être au sein du repos
Lorsque sous l'éclair et l'orage
Je vois de pâles matelots ,
Dont le navire a fait naufrage ,
Nager, frémir, prendre courage ,
Tomber, engloutis par les flots !
Dans son asile ainsi le sage
Contemple les partis à se nuire empressés ,
Victimes d'une aveugle rage ,
Rouler dans le néant, l'un sur l'autre entassés.
Pour braver les écueils et les vents courroucés ,
Ami , ne quitte point ton modeste héritage ;
L'aspect des maux d'autrui t'apprend qu'il faut les fuir ;
Et dans les troubles de notre âge
C'est l'absence des maux qu'on doit nommer plaisir.

Qui foule ta modeste rive ,
Ruisseau , n'a pas besoin de ces plaisirs trompeurs

Précédés d'un vain bruit, accompagnés d'erreurs ;
 Sur tes gazons sa mémoire naïve
 Apporte à son esprit des tableaux enchanteurs,
 Et la pensée errante, fugitive.

Peu de désirs, point de pouvoir
 Eloignent toute inquiétude :
 Il sait goûter la solitude ;
 Sans prétendre à trop de savoir,
 Il mêle aux doux loisirs les livres et l'étude :
 Contente du présent, heureuse par l'espoir,
 Sans ivresse son âme pure
 Ne jouit pas des fleurs, des fruits, de la verdure,
 Du calme du matin, de la fraîcheur du soir,
 Des troupeaux bondissants, des soins de la culture,
 Du spectacle de la nature,
 Ravissant pour qui sait le voir.

On voit ici s'avancer, disparaître
 Un petit flot chassé par le flot qui le suit ;
 Ainsi l'enfant qui vient de naître
 Pousse vers le néant son père qui s'enfuit ;
 Ainsi, dans leur course rapide,
 Le bien succède au mal, aux vérités l'erreur,
 Les états aux états, et la guerre homicide
 Aux jours de calme et de bonheur.

Vous qui croyez fixer la Renommée
 A vos projets, à vos travaux,

Qui poursuivez sans cesse une vaine fumée,
De frivoles honneurs payés par tant de maux,
Faibles mortels, sur la scène du monde
Votre souvenir vague à l'instant s'obscurcit ;
Et votre nom bientôt y fera moins de bruit
Que le murmure de cette onde.

Toujours tranquille, elle enrichit ses bords
D'un tribut renaissant et d'odorans trésors ;
Ce sont des fleurs, charme de la prairie.
Ainsi l'écrivain vertueux
S'empresse chaque jour d'enrichir sa patrie
Des fleurs de ses loisirs, des fruits de son génie.

Tantôt ce flot silencieux
S'enfuit sous l'épaisseur des rochers, du feuillage ;
Tantôt, dans son cours plus heureux,
Il brille aux rayons purs d'un soleil sans nuage.
Ainsi j'ai vu passer les jours de mon jeune âge,
Et tour à tour s'évanouir,
A l'ombre des chagrins, dans le sein de l'orage,
L'espoir vain de la gloire, ou l'éclair du plaisir.
Ornez toujours ces champs, cascades solitaires ;
Urnes paisibles des ruisseaux,
Donnez la vie aux jeunes arbrisseaux :
Qu'à jamais vos vapeurs douces et salutaires
Rendent au cœur de l'homme un bienfaisant repos,
Calment des passions les feux involontaires,
Ou le consolent de leurs maux !

Naïade, entourez-moi dans ces sombres retraites :
 Puissé-je, près de vous, de vos ondes discrètes,
 Perdre sans nul regret d'inutiles désirs,
 Oublier un instant et mes peines secrètes
 Et de trop tendres souvenirs!

DELANDINE.

LE PÊCHEUR;

IMITATION D'UNE BARCAROLLE ITALIENNE.

PRES des bords fleuris où le Tage,
 Avec orgueil, roule ses flots,
 Indifférent encore, un Pêcheur, en ces mots,
 Insultait à l'Amour sur sa flûte sauvage :
 Dieu méchant ne crois pas, un jour,
 M'asservir à ta loi cruelle ;
 Tout mon trésor c'est ma nacelle :
 Mes filets sont tout mon amour.

Lorsque de la plaine liquide
 J'ai surpris un jeune habitant ;
 Ainsi, dis-je, l'Amour, aux pièges qu'il me tend,
 Voudrait faire tomber ma jeunesse timide.

Non, méchant, ne crois pas, un jour,
 M'asservir à ta loi cruelle :
 Tout mon trésor c'est ma nacelle :
 Mes filets sont tout mon amour,

J'ai vu l'amant de Glycerie ;
 Hélas ! le pauvre infortuné !
 J'ai cru voir un navire aux vents abandonné,
 Déplorable jouet des ondes en furie.
 Ah ! méchant, ne crois pas, un jour,
 M'asservir à ta loi cruelle :
 Tout mon trésor c'est ma nacelle :
 Mes filets sont tout mon amour.

Noëris alors, sur le rivage,
 Promenait sa tendre langueur ;
 Elle approche, elle entend l'insensible Pêcheur
 Chanter avec fierté sur sa flûte sauvage :
 Dieu méchant, ne crois pas, un jour,
 M'asservir à ta loi cruelle :
 Tout mon trésor c'est ma nacelle :
 Mes filets sont tout mon amour.

D'un œil où se peint la tendresse,
 Elle l'appelle ; il suit ses pas ;
 Il la suit : ébloui de ses jeunes appas,
 L'imprudent, de ces bords, croit suivre la déesse,

Id. et Egl.

L'imprudent ! hélas ! dès ce jour
Il va subir la loi cruelle.
Adieu filets, adieu nacelle,
Le Pêcheur est pris par l'Amour.

BERQUIN.

LE TEMPS PASSÉ.

BORDS du Lignon, charmans rivages,
Lieux toujours chers à la beauté,
Pourquoi n'offrez-vous plus aux sages
Les délices des premiers âges ;
L'amour et la fidélité ?

Jadis sur vos lits de verdure
Les Amours fixaient le bonheur ;
Ils y régnaient sans imposture ;
Leurs lois, que dicta la nature,
Formèrent le code du cœur.

La jeune et sensible bergère
Était fidèle à son berger ;
Elle ne voulait que lui plaire ;
Et le berger, toujours sincère,
Ne savait pas être léger.

Leur temple était l'ombre d'un hêtre ,
Leur prêtre, l'Amour ingénu :
Le berger, sous ce dais champêtre,
N'était que ce qu'il devait être ;
Ardent , mais toujours retenu.

Au feu de la Délicatesse
Le cœur épurait les désirs ;
Dans l'asile de la Tendresse,
Les Ris admettaient la Sagesse,
Et la Sagesse les Plaisirs.

Lise, sage sans être prude ,
Sans ornement que la candeur,
Ne se fit point une habitude
D'étudier quelle attitude
Plait en imitant la Pudeur.

Le tendre Amour dans la retraite
Venait régner avec les Jeux :
Son sceptre était une houlette,
Sa couronne une violette,
Et ses sujets un peuple heureux.

Tel fut le monde en son enfance ;
Oui , tels furent les biens réels
Dont s'embellit notre existence
Au temps heureux où l'innocence
Était la raison des mortels.

Ce n'est pas une belle fable ;
 C'est l'histoire de nos aïeux :
 S'il n'eût jamais été coupable ,
 Si l'homme eût su n'être qu'aimable ,
 L'homme serait encore heureux.

M.^{me} BOURDIC-VIOT.

L'AMOUR DÉARMÉ.

Du soleil, sur notre hémisphère,
 L'aurore annonçait le retour ;
 Et des Heures la main légère,
 En se succédant tour à tour,
 De l'Olympe ouvrait la barrière
 Au char brûlant du dieu du jour.
 Par degrés versant la lumière,
 Du sombre chaos de la nuit
 Il tire la nature entière ;
 Et l'univers est reproduit.
 Déjà Cérés et ses compagnes,
 Pour moissonner ses dons nouveaux ,
 Se répandaient dans les campagnes :
 Les bergères, loin des hameaux,
 Devant elles, dans la prairie,
 Chassaient lentement leurs troupeaux
 Bondissant sur l'herbe fleurie.

Sous le vert des berceaux naissans,
Embaumés des parfums de Flore,
Au bruit des zéphirs caressans,
Thémire reposait encore.
On voyait briller sur son teint
Les couleurs vives que la rose,
Au soufflé de l'Amour éclose,
Déploie à nos yeux le matin.
Des fleurs composaient sa parure;
Sans le secours de l'imposture
Elle était belle; et ses appas
Foulaient un tapis de verdure,
Trône immortel de la nature,
Que les rois ne connaissent pas.
L'Amour, paré des mains des Grâces,
Des Ris et des Jeux sur ses traces
Rassemblant le folâtre essaim,
Vit Thémire, vola près d'elle,
Se reposa sur son beau sein;
Et sur elle étendant une aile,
Qu'il laissa tomber mollement,
Parmi les fleurs, ce dieu charmant
S'endormit près de l'immortelle.
Les rayons dorés du soleil,
Perçant à travers le feuillage,
Eclairaient ce riant bocage,
Où, dans le modeste appareil
D'une jeune et simple bergère,

Elle se livrait au sommeil.
 Du rossignol la voix légère
 Chante l'instant de son réveil ;
 Sa faible et timide paupière
 Que l'éclat du jour éblouit,
 Par degrés s'ouvre à la lumière ;
 Thémire voit, pense et jouit
 Du sentiment du nouvel être :
 Comme une fleur qui vient de naître ,
 Son front serein s'épanouit.
 Des sens les organes renaissent ;
 Et des songes qui disparaissent
 Le prestige s'évanouit.
 Tremblante et presque inanimée,
 En voyant l'Amour dans ses bras,
 Thémire éprouve l'embarras
 Qui peint la sagesse alarmée.
 De la pudeur le cri perçant
 Echappe à sa bouche ingénue :
 Avec transport son âme sent
 Le besoin d'être soutenue
 Contre le charme triomphant
 De ce dieu qui s'offre à sa vue
 Avec les grâces d'un enfant.
 Thémire, en tremblant, le caresse :
 Le souris de la volupté
 Peint sur la lèvre enchanteresse
 De cet enfant si redouté,

Dans l'âme de Thémire excite
Ce sentiment, ce feu vainqueur
Qu'elle ignorait, et qui l'agite.
Un soupir échappe à son cœur ;
Sa faible vertu qui chancelle,
Cède et triomphe tour à tour :
Mais la fierté qu'elle rappelle
Détruit le charme de l'Amour.

« Enchainons le tyran du monde »,
Dit-elle, « et que, chargé de fers,
» Il laisse en une paix profonde
» Respirer enfin l'univers ».
Soudain du brillant assemblage
Des tresses de ses beaux cheveux,
Cette nymphe, formant des nœuds,
Enchaîne cet enfant volage.
Ce dieu s'éveille ; et, transporté
Des mêmes feux qu'il nous inspire,
Il jette avec avidité
Des regards fixés sur Thémire.
L'Amour avec rapidité
La voit, brûle, adore et désire.
Dans ses yeux, plus beaux que les siens,
Avec complaisance il se mire :
Il veut s'élançer, et soupire
En apercevant ses liens.
Ses regards languissans expriment
Et ses regrets et ses douleurs ;

D'un feu nouveau ses yeux s'animent :
 Mais ce feu s'éteint dans les pleurs.

« Divinité de ce bocage »,

Lui dit ce dieu tout éploré ;

» Plaignez l'erreur et le naufrage

» D'un enfant qui s'est égaré :

» Prenez pitié de ma jeunesse :

» L'ivresse suit la volupté ,

» Et l'Amour s'égare sans cesse

» Sur les traces de la beauté.

» Des bras de Psyché, que j'adore ;

» Echappé pour faire un bouquet ,

» Dans ces jardins qu'embellit Flore,

» J'ai cru la retrouver encore ,

» En vous voyant dans ce bosquet ».

« Amour, ne crois pas me séduire

» Par un langage si flatteur »,

Dit la nymphe avec un sourire ;

» Je connais ton art enchanteur :

» Il n'eut jamais sur moi d'empire.

» Tendre, emporté, vif et pressant ,

» L'Amour est un enfant perfide

» Qui nous blesse en nous caressant.

» Armé d'une flèche homicide ,

» Ton orgueil osait aspirer

» A triompher d'un cœur timide ,

» Et peut-être à le déchirer ».

» Pour calmer vos vives alarmes »,

Lui dit le dieu , « prenez mes armes ,
» Et rendez-moi la liberté.
» Je n'en aurai pas moins de charmes ,
» Et je serai moins redouté ».

En brisant ses liens , Thémire
Saisit son arc et son carquois ;
Elle parcourt , contemple , admire
Les flèches dont l'Amour déchire
Le cœur des bergers et des rois.
Depuis ce jour ce dieu volage ,
Parmi les jeux du badinage
Promène ses douces erreurs ;
Et l'univers paisible et sage
N'est plus troublé par ses fureurs.
Il folâtre autour de Thémire ,
Qui , sur les mortels , chaque jour ,
Lance les flèches qu'elle tire
Du carquois doré de l'Amour.

La pièce qu'on va lire ne peut pas être précisément considérée comme une *églogue* ; son caractère même a quelque chose plus que *pastoral* ; mais nous avons pensé que nos lecteurs nous sauraient gré de la leur donner ; elle adoucira du moins la monotonie du genre.

LA JOURNÉE DE L'ERMITA

Beatus ille qui procul negotiis....

J'HABITE SOUS UN toit rustique,
Des ans et des vents respecté,
Et couvert d'un tilleul antique
Que mes bons aïeux ont planté.

Ma demeure n'est pas brillante ;
Mais je trouve dans ma maison
Le frais dans la saison brûlante,
Le chaud dans la froide saison.

Du nectar et de l'ambroisie
J'ignore le charme enchanteur ;
Mais j'ai ce qu'il faut pour la vie,
Et peut-être pour le bonheur.

Enfin j'habite une chaumière ;
Mais je trouve dans mon réduit
Gaité tant que le jour m'éclaire ,
Repos tant que dure la nuit.

De mon lit j'aperçois l'Aurore
S'éveiller et sourire aux cieux ;
Mes rideaux blancs, qu'elle colore,
Se teignent de pourpre à mes yeux.

Près de mon asile champêtre,
Un parterre de mille fleurs
Etend le long de ma fenêtre
Un tapis de mille couleurs.

Dè ses fleurs récemment écloses
Zéphire m'apporte l'odeur ;
Je ne respire que fraîcheur ;
Je ne respire que des roses.

A déjeuner je prends le lait
Qu'une jeune Io me procure :
Simple et frugale nourriture !
Mais c'est Claudine qui le trait.

Claudine est blonde, jeune et belle ;
Toujours elle chante, elle rit ;
Claudine n'a pas grand esprit ;
Mais ses yeux bleus en ont pour elle.

Elle touche à cet heureux temps
Où l'on aime si bien la vie ;
C'est une rose que seize ans
N'ont pas encore épanouie.

Claudine éveille le désir ;
Claudine.... chut ! muse indiscrète ;
Elle n'est pas le seul plaisir
Que je goûte dans ma retraite.

Dès que le soleil de ses feux
A doré les monts et la plaine,
Je vais, d'un regard curieux,
Visiter mon petit domaine.

L'œillet, la rose, l'oranger,
La vigne, la simple fougère,
Le petit bosquet, le verger,
Tout reçoit un coup-d'œil de père.

Je vais, par un soin amusant
Qui du temps passé me console,
Epier si le fruit naissant
Paraît sous la fleur qui s'envole.

Satisfait de voir qu'à mes yeux
Tout rit et promet l'abondance,
Je réfléchis sur l'espérance,
Et je m'en retourne joyeux.

Repas simple, mais délectable,
Qu'assaisonne la Liberté,
Appelle bientôt à ma table
Trois convives pleins de gaieté,

Félicité rare et divine!
Malgré ma médiocrité,
Trois amis ne m'ont pas quitté,
Bacchus, l'Amour et ma Claudine.

Après-midi, quand la chaleur
Du Zéphire a tiédi l'haleine,
Près du bassin de ma fontaine
Je vais respirer la fraîcheur.

C'est là qu'une onde caressante,
Qui sort en fuyant du rocher,
M'offre sur la mousse naissante
Le repos que j'y viens chercher.

Avant que son gentil murmure
Dans le sommeil plonge mes sens,
Je jette des yeux languissans
Sur les charmes de la Nature.

Bientôt mon œil plus assuré
S'élève aux cieux ; il les mesure,
Et parcourt ce dôme azuré
Qui couronne un lit de verdure.

Déjà mes regards échappés
Percent au séjour du tonnerre ;
Mais trop d'éclat les a frappés :
Ils redescendent sur la terre.

Id. et Egl.

J'y vois les détours du ruisseau
 Que forme l'eau de ma fontaine,
 Et qui se perd sous le berceau
 D'une caverne souterraine.

C'est là qu'une foule d'échos,
 Hôtes de la grotte profonde,
 Répètent le chant des oiseaux,
 Et le gazouillement de l'onde.

Cette eau, qui fuit loin de ces bords
 M'inspire un peu de rêverie ;
 Je pense au cours de notre vie,
 Je soupire, puis je m'endors.

Dans le tourbillon d'un doux songe
 Mes yeux ont vu mille beautés ;
 Mais ce n'était pas un mensonge,
 Claudine était à mes côtés.

Je m'éveille, et la vois sourire :
 Quel feu soudain vient m'embraser !
 J'ai mille choses à lui dire ;
 Mais la première est un baiser.

L'ombre de la forêt voisine,
 Avant-courrière de la Nuit,
 En s'allongeant vers mon réduit,
 Me dit d'y ramener Claudine.

Mes amis, tel fut le destin
Du jour qui vient de disparaître ;
Sera-t-il aussi beau demain ?
L'Espérance me dit : Peut-être.

Ainsi le Temps d'un vol léger
M'offre chaque jour ce que j'aime :
Mon plaisir est toujours le même ;
Mais je n'en voudrais pas changer.

HOFFMAN.

L'ESPÉRANCE TROMPÉE.

MILON avait pris un moineau :
Il pose à terre le volage ,
Lui fait un toit de son chapeau ,
Et, tout ravi, s'en va jusqu'aux bords d'un ruisseau
Pour y préparer une cage.
Il disait en taillant l'osier :
Que ton sort est heureux, mon petit prisonnier !
Je vais te porter à Climène.
Tu me vaudras bien un baiser :
Que j'en obtienne un seul, et j'en aurai sans peine
Un second, puis un autre, et même une douzaine ;

On ne saurait les refuser.
En achevant ces mots, Milon saute de joie,
Et revole à sa riche proie.
Mais sur un fol espoir c'était se reposer.
Un vent, qui passait dans la plaine,
Avait soulevé le chapeau ;
Et tous les baisers de Climène
S'étaient enfuis avec l'oiseau.

LÉONARD.

ÉGLÓGUES.



OBSERVATION.

Nous avons déjà dit que la poésie pastorale, et particulièrement l'*églogue*, n'avait pris son rang en France que depuis Racan.

Nous justifierons cette assertion en citant ci-après deux *églogues* de Ronsard (1), l'un des plus marquans en ce genre, et le plus grand poète de son siècle.

Il est vrai que la langue serait restée dans une barbarie ridicule si son style avait servi de modèle à ceux qui l'ont suivi; mais on trouve dans ses ouvrages une verve qui étonne, et des traits d'esprit qui, revêtus d'expressions moins baroques, feraient honneur aux meilleurs poètes de notre temps.

Marguerite, duchesse de Savoie, que ses

(1) Ronsard (Pierre) naquit au château de la Poissonnière, dans le Vendômois, en 1525, et mourut dans son prieuré de Saint-Côme-les-Tours, le 27 décembre 1585.

lumières et ses qualités personnelles ont rendue si célèbre, lui accorda sa protection, et le donna à Henri II son frère, qui le combla de bienfaits. Il passa successivement dans l'intimité de quatre rois, Henri II, François II, Charles IX et Henri III. Il devint surtout l'ami, le favori de Charles IX, qui lui adressa les vers suivans :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes;
Mais, roi, je les reçus; poète, tu les donnes.
Ton esprit, enflammé d'une céleste ardeur,
Éclate par soi-même, et moi par ma grandeur.
Si du côté des dieux je cherche l'avantage,
Ronsard est leur mignon, et je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits, dont jè n'ai que les corps;
Elle t'en rend le maître, et te fait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire.

L'infortunée Marie Stuart, qui adoucit la rigueur de la plus triste captivité par la lecture des poésies de Ronsard, fit présent à ce poète d'un buffet de deux mille écus (somme très-considérable alors), dans lequel

se trouvait un vase représentant le mont Parnasse, et au-dessus, le cheval Pégase, avec cette inscription :

A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses.

L'académie des Jeux Floraux lui décerna un prix pour lequel il n'avait point concouru ; ce prix était une Minerve d'argent ; et les magistrats de Toulouse rendirent un édit qui le proclama le *poète français par excellence*. De Thou l'appelle un *génie sublime*, l'égale aux plus grands poètes de l'antiquité, et le met au-dessus de plusieurs d'entr'eux : les deux Scaliger, Etienne Pasquier, Marc-Antoine Muret, Scévole de Sainte-Marthe, Pierre Pithou, le cardinal Duperron, les plus grands écrivains et les meilleurs critiques de son temps, le placent à côté d'Homère et de Virgile.

Les deux *églogues* que nous allons citer sont celles auxquelles les poètes de nos jours donnent la préférence ; elles mettront nos lecteurs à même de juger à quel point les éloges prodigués à Ronsard étaient mérités.

ÉGLOGUE, OU BERGERIE

(Quatre bergers et une bergère se présentent ensemble
sortant chacun de son antre à part).

ORLÉANTIN *commence.*

Ici de cent couleurs s'émaille la prairie ;
 Ici la tendre vigne aux ormeaux se marie ;
 Ici l'ombrage frais va les feuilles mouvant,
 Errantes çà et là sous l'haleine du vent ;
 Ici de pré en pré les soigneuses avettes (1)
 Vont baisant et suçant les odeurs des fleurettes ;
 Ici le gasouillis enroué des ruisseaux
 S'accorde doucement aux plaintes des oiseaux ;
 Ici entre les pins les Zéphires s'entendent.

Nos flûtes cependant, trop paresseuses, penden
 A nos cols endormis ; il semble que ce temps
 Soit à nous un hiver, aux autres un printemps.

Sus donques ! en cet antre, ou dessous cet ombrage
 Disons une chanson : quant à ma part, je gage ,

(1) *Avettes*, abeilles.

Pour le prix de celui qui chantera le mieux ,
Un cerf apprivoisé qui me suit en tous lieux.

Je le déroçai jeune , au fond d'une vallée ,
A sa mère au dos peint d'une peau martelée ;
Je l'ai toujours gardé pour ma belle Toinon ,
Laquelle , en ma faveur , l'appelle de mon nom :
Tantôt elle le baise , et de fleurs odorées
Environne son front et ses cornes rameuses :
Il va seul et pensif où son pied le conduit :
Maintenant des forêts les ombrages il suit ,
Ou se mire dans l'eau d'une source moussue ,
Ou s'endort sous le creux d'une roche bossue ;
Puis il retourne au soir , et , gaillard , prend du pain
Tantôt dessus la table , et tantôt en ma main.
Toinon , sans s'effrayer , le tient par une corne
D'une main ; et de l'autre , en cent façons elle orne
Sa croupe de bouquets et de petits rameaux ,
Puis le conduit , au soir , à la fraîcheur des eaux.

ANGELOT.

Je gage mon grand bouc , qui par mont et par plaine
Conduit seul un troupeau comme un grand capitaine.
Il a le front sévère et le pas mesuré ,
La contenance fière et l'œil bien assuré :
Il ne craint point les loups , tantsoient-ils redoutables ,
Ni les mâtins armés de colliers effroyables ;
Mais sur le haut d'un mont , soigneux de se placer ,
Tout en se moquant d'eux , les regarde passer.

Quatre cornes il a, dont deux, près des oreilles,
 En douze ou quinze plis se courbent à merveilles
 D'une entorse ridée, et en tournant se vont
 Cacher dessous le poil qui lui pend sur le front.
 Je le gage pourtant. Vois comme il se regarde !
 Il vaut mieux que le cerf que ta Toinon te garde.

NAVARRIN.

J'ai dans ma gibecière un vaisseau fait au tour,
 De racine de buis, dont les anses d'autour.
 D'artifice excellent de même bois sont faites,
 Où maintes choses sont diversement portraites.

Presque tout au milieu du gobelet est peint
 Un satyre cornu, qui de ses bras étreint,
 Tout au travers du corps, une jeune bergère,
 Et la veut faire choir dessus une fougère.
 Son couvre-chef lui tombe, et a de toutes parts,
 À l'abandon du vent, ses beaux cheveux épars,
 Dont elle est courroucée, ardente en son courage,
 Tourne loin du satyre arrière le visage,
 Essayant d'échapper, et de la dextre main
 Lui arrache le poil du menton et du sein ;
 De lui froisser le nez de l'autre elle s'efforce,
 Mais en vain : le satyre est vainqueur par la force.

Un houbelon rampant, à bras longs et retors,
 De ce creux gobelet passementé les bords,
 En court, en se pliant, à l'entour de l'ouvrage :
 Tel qu'il est toutefois je le mets pour mon gage.

GUISIN.

mets une houlette en lieu de ton vaisseau.
 Autre jour, que j'étais assis près d'un ruisseau,
 ayant auprès de moi d'outils que mon alêne,
 pris et travaillai la tige d'un beau frêne.
 A la fin, la baillant à Jean, ce bon ouvrier (1)
 eu fit une houlette; et si n'y a chevrier,
 berger en ce bois, qui ne donnât pour elle
 valeur d'un taureau, tant elle semble belle.
 Une nymphe y est peinte, ouvrage nonpareil,
 suyant ses cheveux aux rayons du soleil,
 ni deçà, qui delà, dessus le col lui pendent,
 dessus la houlette à petits flots descendent.
 Loin, derrière son dos, et gissaute à l'écart
 panetière enflée, en laquelle un renard
 et le nez finement, et, d'une ruse étrange,
 trouve un déjeuner, et tout soudain le mange.
 L'œil de Toinon le voit sans être courroucé,
 tant elle est attentive à l'œuvre commencée.
 Si mettrai-je pourtant une telle houlette,
 je j'estime en valeur autant qu'une musette.

1) Nous n'avons pas besoin de faire apercevoir à nos lecteurs que
 mot ouvrier serait aujourd'hui de trois syllabes; mais on remar-
 qua que les *hiatus*, qui n'ont entièrement disparu de la poésie
 française que depuis Malherbe, sont beaucoup moins fréquens dans
 le vers de nos poètes de son temps.

LES CHANSONS DES PASTEURS.

ORLÉANTIN.

Forêts, quel crève-cœur, quelle amère tristesse
Vous tenait quand jadis la germaine jeunesse (1),
Qui sent toujours la bise éventer son harnois,
Sans crainte briganda le sceptre des François,
Et s'enflant de l'espoir d'une fausse victoire,
Vint boire, au lieu du Rhin, les eaux de notre Loire!

Le peuple avait perdu toute fidélité;
Le citoyen était banni de la cité;
Les autels dépouillés de leurs saints tutélaires,
Les temples ressemblaient aux déserts solitaires,
Sans feu, sans oraison; et les prêtres sacrés
Servaient de proie, hélas! sur l'autel massacrés!
Nul tant maigre troupeau ne se trainait sur l'herbe,
Qu'il ne fût égorgé par l'ennemi superbe,
Qui, d'une main barbare, emportait, pour butin,
Gras et maigre troupeau, et pasteur et mâtin.

Les faunes et les pans, et les nymphes compagnes,
Se cachèrent d'effroi sous le creux des montagnes,
Abhorrant le carnage et les glaives tranchans,
Et nulle déité n'habitait plus aux champs.

Les herbes commençaient à croître par les rues;
Oisives par les champs, se rouillaient les charrues:

(1) Les Allemands.

rré irritée, en guise de moissons,
t plus donner qu'épines et chardons.
i Bourbon, qui prend sa céleste origine
e nos rois et d'une Catherine,
le discord, et doucement a fait
 , bien que grondant, se voit pris et défait.
ymphe royale, et digne qu'on lui dresse
s, tout ainsi qu'à Pallas la déesse,
ère nous dit : Pasteurs, comme devant,
vos chansons, et les jouez au vent,
aude forêts, si longuement muettes ;
z les accords de vos vieilles musettes,
désormais par les prés vos taureaux,
z sûrement sous le frais des ormeaux.
ien tous les ans, à certains jours de fêtes,
repos aux champs, à nous et à nos bêtes,
s un autel, tel que ceux de Junon,
emps par les bois sera chanté son nom.
ura berger, soit qu'au matin il mène,
ramène au soir son troupeau porte-laine,
geant à part soi que d'elle seulement
ue au moins la fin de son tourment,
se du miel, et qui ne lui nourrisse
ans une prée, une blanchè génisse ;
re aux jardins un pin le plus épais,
au le plus clair, un antre le plus frais ;
tant ses vœux, hautement ne l'appelle
le nos dieux, la française Cybelle.

O bergère d'honneur ! les saules ne sont pas
 Aux aguelets sevrés si gracieux repas ,
 Ni le printemps n'est point si plaisant aux fleurettes,
 Ni la rosée aux prés, ni les blondes avettes
 N'aiment tant à baiser les roses et le thim ,
 Que j'aime à célébrer les honneurs de Catin.

ANGELOT.

Quand le bon Henriot, par fière destinée ,
 Avant la nuit venue accomplit sa journée ,
 Nos troupeaux , prévoyant quelque futur danger,
 Par les champs languissaient sans boire ni manger ;
 Et bêlaus et crians , et tapis contre terre ,
 Gisaient comme frappés de l'éclat du tonnerre.

Les nymphes l'ont gémi d'une piteuse voix ;
 Les autres l'ont pleuré, les rochers et les bois ;
 Vous le savez, forêts, qui vîtes ès bocages
 Les loups même le plaindre, et les lions sauvages.

Tout ainsi que la vigne est l'honneur d'un ormeau,
 Et l'honneur de la vigne est le raisin nouveau,
 Et l'honneur des troupeaux est le bouc qui les mène ;
 Et comme les épis sont l'honneur de la plaine,
 Et comme les fruits mûrs sont l'honneur des vergers,
 Ainsi ce Henriot fut l'honneur des bergers.

Les herbes par sa mort perdirent leur verdure ;
 Les roses et les lis prirent noire teinture ;
 La belle marguerite en prit triste couleur,
 Et l'œillet sur sa feuille écrivit son malheur.

Belle âme, qui au ciel noblement exhaussée,
Ris maintenant de nous et de notre pensée ;
Et des appas mondains, qui toujours font sentir,
Après un plaisir court, un trop long repentir !
Tu vois autres forêts, tu vois autres rivages,
Autres plus hauts rochers, autres plus verts bocages,
Autres prés plus herbus, et ton troupeau tu pais
D'autres plus belles fleurs qui ne meurent jamais.

Sois propice à nos vœux ; je te ferai, d'ivoire
Et de marbre, un beau temple au rivage de Loire,
Où, sur le mois d'avril, aux jours longs et nouveaux,
Engageant des combats entre les pasteurs,
Pour sauter et lutter sur l'herbe nouvellette,
Je pendrai sur un pin le prix d'une musette.

Là sera ton Janot, qui chantera tes faits,
Tes guerres, tes combats, tes ennemis défaits,
Et tout ce que ta main d'invincible puissance
Osa, pour redresser la houlette de France.

Or adieu, grand berger : tant qu'on verra les eaux
Soutenir les poissons, et le vent les oiseaux,
Nous aimerons ton nom, et par cette ramée,
D'âge en âge suivant vivra ta renommée.

NAVARRIN.

Que ne retourne encor ce bel âge doré,
Où l'acier, où le fer était comme ignoré !

Les bœufs, en ce temps-là, paissans parmi la plaine,
L'un à l'autre parlaient, et d'une voix humaine,

Quand les malheurs venaient, prédisaient les dangers,
Et servaient, par les champs, d'oracles aux bergers :
Il ne réguaît alors ni noisc, ni rancune ;
Les champs n'étaient bornés ; et la terre commune,
Saus semer ni planter, bonne mère, apportait
Le fruit qui de soi-même heureusement sortait ;
Les procès n'avaient lieu, la guerre ni l'envie.

Les vieillards, sans douter⁽¹⁾, sortaient de cette vie
Comme en songe, et leurs ans doucement finissaient ;
Ou, mangeant de quelque herbe, ils se rajeunissaient :
Jamais du beau printemps la saison émaillée
N'était, comme aujourd'hui, par l'hiver dépouillée.

Le sein de notre terre encor n'était maudit ;
Son sein ne produisait encore l'aconit ;
Chacun se repaissait, sous le frais des ombrages,
Ou de lait, ou de glands, ou de fraises sauvages ;
Car le bœuf laboureur, après avoir sué,
Comme il fait sous le joug, pour lors n'était tué ;
Ni la simple brebis, qui nos vêtemens porte
Aux étaux des bouchers, au croc ne pendait morte ;
Ni lors la vache mère, oubliant le séjour
Des ruisseaux et des prés, ne meuglait à l'entour
Des ministres sacrés, lamentant sa génisse ;
Car les fleurs et les fruits servaient de sacrifice.

O saison gracieuse, hélas ! que n'ai-je été,
En un temps si heureux, dans ce monde allaité !

¹⁾ Sans douter, sans crainte.

Maintenant l'univers n'est plus qu'une famille,
Qui aux moissons d'autrui a toujours la faucille.

Il me souvient un jour qu'aux rochers de Béart
J'allai voir une vieille ingénieuse en l'art
D'appeler les esprits hors des tombes poudreuses,
D'arrêter le soleil et les sources ondeuses,
Et d'enchanter la lune au milieu de son cours,
Et changer les pasteurs en tigres et en ours.

Or, elle prévoyant par magique figure,
Me prédit tous les maux de la saison future ;
Mais prend cœur (se disait) ; tant qu'on verra nos rois
Aimer et secourir les pasteurs navarrois,
Toujours leurs gras troupeaux paîtront sur les montagnes,
Le froment jaunira par leurs blondes campagnes,
Et n'auront jamais peur que leurs proches voisins
Emportent leurs moissons, ou coupent leurs raisins.

Pour ce, jeune berger, il te faut, dès l'enfance,
Charles aller trouver, le grand pasteur de France.
Ta force vient de lui ; dès-lors, tout plein d'ardeur,
En France, je vins voir Charles, ce grand pasteur,
Charles que j'aime autant qu'une vermeille rose
Aime la blanche main de celle qui l'arrose,
Que les prés, les ruisseaux, les moissons, la verdure ;
Car de son amitié procède ma grandeur.

GUISIN.

Houlette, qui soulais ès plaines Idumées,
Comme troupeaux rangés conduire les armées,

Je t'ai de père en fils ; songe encore sous moi
A régir les troupeaux de Charles, notre roi.

O Charles ! grand pasteur, ornement de notre âge,
Hâte-toi d'aller voir ton fertile héritage ;
Environne tes champs, et compte tes taureaux,
Et entends désormais les vœux des pasteurs.

On dit, quand tu naquis, que les Parques fatales,
Ayant fuseaux égaux et quenouilles égales,
Et non pas le filet, et la trame qui est
De diverse façon, tout ainsi qu'il leur plaît,
Jetant sur ton berceau, à pleines mains déclores,
Des œillets et des lis, du safran et des roses,
Commencèrent ainsi : Charles, qui dois venir
Au monde pour le monde en repos maintenir,
Et qui par le destin en France devais naître
Pour être des grands rois le seigneur et le maître,
Entends ce que Thémis, au visage ridé,
Sur nos fuseaux d'airain a pour toi dévidé.

Durant ton nouveau règne, avant que l'âge tendre
Laisse autour de ta lèvre un crêpe d'or épandre,
L'Ambition, l'Erreur, la Guerre, le Discord,
Par les peuples courent, images de la Mort :
On fera, pour tenir les villes assurées,
Des fossés, des remparts, des ceintures murées ;
Et l'horrible caon, par le soufre animé,
Vomira de sa bouche un tonnerre allumé.

On fera des rateaux, des poignantes épées ;
Les faucilles seront en lames détremées ;

L'aventureux nocher, d'avarice conduit,
Ira voir sous nos pieds l'autre pôle qui luit.

Mais sitôt que les ans, en croissant, t'auront fait,
En lieu d'un jouvenceau, homme entier et parfait⁽¹⁾,
Lors la Guerre mourra, les harnois et les armes;
Les procès finiront, les plaintes et les larmes;
Et tout ce qui dépend du vieux siècle ferré,
Fujra, cédant la place au bel âge doré.

Les pins, vieux compagnons des plus hautes montagnes,
En navires creusés, ne verront les campagnes
De Neptune venteux : car, sans voguer si loin,
La terre produira toute chose sans soin,
Mère qui ne sera, comme devant, ferrue,
De rateaux aiguisés, ni de soc de charrue :
Car dès-lors sans taureaux, sous le joug mugissans,
Les champs seront féconds, et de blé jaunissans;
Les moissons n'auront peur des faucilles voûtées,
Ni l'arbre de Bacchus des serpettes dentées :
Car toujours, par les prés, l'ondoyant ruisseau
Ira coulant de vin, de nectar et de lait.

Le miel distillera de l'écorce des chênes,
Et les roses croîtront sur les branches des frênes :
Le bélier, en paissant au milieu d'un pré vert,
Se verra tout le dos d'écarlate couvert,

(1) On trouve ici quatre vers masculins de suite. Ce ne peut être qu'une erreur; car nous ne l'avons remarqué qu'une seule fois dans cette églogue, qui a 174 vers. Ronsard avait déjà senti l'harmonie qui résulte de l'heureux mélange des rimes masculines et féminines.

De pourpre l'agnelet ; et la barbe des chèvres
 Deviendra fine soie à l'entour de leurs lèvres :
 Les cornes des taureaux, de perles, et encor
 Le rude poil des boucs jaunira de fin or.

Bref, tout sera changé ; et le monde, difforme
 Des vices d'aujourd'hui, prendra nouvelle forme
 Dessous toi, qui croitras pour avoir ce bonheur,
 O prince bienheureux d'être son gouverneur.

Ainsi, sur ton berceau, ces trois Parques chenues
 Chantaient, qui tout soudain volèrent dans les nues ;
 Et alors les pasteurs, en l'écorce des bois,
 Gravèrent leur chanson, afin que tous les mois
 Aux flûtes des bergers elle fût accordée,
 Et parmi les forêts dans les arbres gardée.

UN AUTRE BERGER.

Que faites-vous ici, bergers, qui surmontez
 Les rossignols d'avril, quand d'accord vous chantez ?
 Apollon et Pallas et Pan vous favorisent,
 Et tous vos bons patrons vous honorent et prisent ;
 Ensemble partagez le prix victorieux,
 Etant également les chers mignons des dieux.

Là-bas sont deux bergers, qui, dessus une roche,
 Vont dire une chanson dont Tytire n'approche.
 Maintenant, en cherchant mon bélier écarté,
 Je les ai vus tous deux en l'autre déserté,
 Qui ont déjà la flûte à la lèvre, pour dire
 Je ne sais quoi de grand, qu'Apollon leur inspire.

Venez donc les ouïr, sans disputer en vain ;
Otez de vos flageols et la bouche et la main :
Vous êtes tous unis d'amitié mutuelle ;
Puis la paix entre vous vaut mieux que la querelle.

En réfléchissant sur les noms d'*Orléantin*, *Angelot*, *Navarrin* et *Guisin*, il est facile de voir que cette *églogue* n'est autre chose qu'un conseil donné aux princes de ce temps sous une forme allégorique. La plupart des *églogues* de Ronsard n'ont pas d'autre but ; c'est pourquoi il donnait presque toujours à ses héros champêtres des noms qui se rattachaient à ceux des plus grands personnages des cours sous lesquelles il a vécu. Henri II était désigné sous le nom d'*Henriot* ; Charles IX, sous celui de *Carlin* ; Catherine de Médicis, sous celui de *Catin*, etc.

La pièce que l'on va lire serait aujourd'hui beaucoup plus considérée comme une *élégie* que comme une *églogue* : elle en a le caractère autant par le motif qui lui a donné lieu, que par la douleur et la sensibilité qui la distinguent.

É G L O G U E

SUR LA MORT

DE MARGUERITE DE FRANCE.

COMME les herbes fleuries
Sont les honneurs des prairies,
Et des prés les ruissclels,
De l'orme la vigne aimée,
Des bocages la ramée,
Des champs les blés nouvelets :

Ainsi tu fus, ô princesse !
(Ainçois plutôt, ô déesse !)
Tu fus la perle et l'honneur
Des princesses de notre âge,
Soit en splendeur de lignage,
Soit en biens, soit en bonheur.

Il ne faut point qu'on te fasse
Un sépulcre qui embrasse
Mille thermes en un rond,
Pompeux d'ouvrages antiques,
Et brave en piliers doriques,
Élevés à double front.

L'airain, le marbre et le cuivre
Font tant seulement revivre
Ceux qui meurent sans renom,
Et desquels la sépulture
Presse, sous même clôture,
Le corps, la vie et le nom.

Mais toi, dont la Renommée
Porte, d'une aile animée,
Par le monde tes valeurs,
Mieux que ces pointes superbes
Te plaisent les douces herbes,
Les fontaines et les fleurs.

Pasteurs, soit sa tombe verte
Toujours de gazons couverte;
Et qu'un ruisseau murmurant,
Neuf fois recourbant ses ondes,
De neuf torches vagabondes
Aille sa tombe emmurant.

Dites à vos brebiettes :
Fuyez-vous-en, camusettes ;
Gagnez l'ombre de ce bois :
Ne broutez en cette préé ;
Toute l'herbe en est sacrée
A la nymphe de Valois.

Dites qu'à tout jamais tombe
La manne dessus sa tombe :

Id. et Égl.

Dites aux filles du ciel :
 Venez, mouches ménagères ;
 Pliez vos ailes légères ;
 Faites ici votre miel.

Ombragez d'herbes la terre,
 Tapissez-la de lierre ;
 Plantez un cyprès aussi ,
 Et notez dedans à force ,
 Sur la nouailleuse écorce ,
 Derechef ces vers ici :

Pasteurs, si quelqu'un souhaite
 D'être fait nouveau poète,
 Dorme au frais de ces rameaux ;
 Il le sera sans qu'il ronge
 Le laurier, ou qu'il se plonge
 Sous l'eau des tertres jumeaux.

Semez après milles roses,
 Mille fleurettes décloses ;
 Versez du miel et du lait ;
 Et, pour annuel office ,
 Répandez, en sacrifice ,
 Le sang d'un blanc agnelet.

D'après la lecture de ces deux *églogues*
 ne nous serait pas difficile de prouver ce

nous avons avancé , que la poésie pastorale , comme la poésie en général , ne date en France , pour le goût , les principes et la pureté du langage , que de Malherbe et de Racan .

Il faut convenir cependant que , dans son poëme de *la Franciade* , Ronsard a des tirades qui ne sont pas à dédaigner ; je ne citerai que celle-ci sur *les Effets de l'Hérésie*. Ce tableau doit être pour nous d'une vérité bien frappante :

Ce monstre arme le fils contre son propre père ;
Le frère audacieux s'arme contre son frère ,
La sœur contre la sœur ; et les cousins-germains
Au sang de leurs cousins veulent tremper leurs mains ;
L'oncle hait son neveu , le serviteur son maître ;
La femme ne veut plus son mari reconnaître ;
Les enfans sans raison disputent de la foi ,
Et tout à l'abandon va sans force et sans loi.
L'artisan par ce monstre a laissé sa boutique ,
Le pasteur ses brebis , l'avocat sa pratique ,
La nef le marinier , son trafic le marchand ,
Et par lui le prud'homme est devenu méchant ;
L'écolier se débauche ; et de sa faux tortue
Le laboureur façonne une dague pointue.

.....

Morte est l'autorité ; chacun vit à sa guise ;
 Au vice déréglé la licence est permise ;
 Le désir, l'avarice et l'honneur insensé
 Ont sens dessus dessous le monde renversé ;
 Ont fait des lieux sacrés une horrible voirie,
 Une grange, une étable et une porcherie.
 Tout va de pis en pis : le sujet a brisé
 Le serment qu'il devait à son roi méprisé.

On trouve dans Ronsard beaucoup de morceaux de cette force d'idées ou d'images : il avait le génie poétique ; mais Boileau l'a très-bien jugé quand il a dit, après avoir parlé de Marot :

Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode
 Régla tout, brouillant tout, fit un art à sa mode,
 Et toutefois long-temps eut un heureux destin ;
 Mais sa muse, en français parlant grec et latin,
 Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
 Tomber de ces grands mots le faste pédantesque.

Remi Belleau, dont le nom se trouve inscrit dans la *Pléiade Française*, c'est-à-dire au nombre des sept meilleurs poètes de son temps, fut un des plus dignes imitateurs de Ronsard, qui le nommait le *peintre de la na-*

tire (1). Il jeta quelquefois de l'obscurité dans son style, soit en créant de nouveaux mots, soit en détournant le sens de ceux qui existaient déjà ; mais il a souvent l'expression libre et hardie, de l'élégance et de la grâce. Il a rimé quelquefois négligemment ; mais il s'est régulièrement asservi au mélange alternatif des rimes masculines et féminines.

L'*églogue* suivante, adressée au Printemps sous le nom du mois d'Avril, est un petit chef-d'œuvre pour le temps où il vivait, tant par la finesse des expressions, que par la coupe et la texture des vers :

AVRIL, l'honneur et des bois
Et des mois ;
Avril, la douce espérance
Des fruits qui, sous le coton

(1) Il naquit à Nogent-le-Rotrou au commencement de 1528, et mourut à Paris le 6 mars 1577. Il parut sur sa mort des vers dans toutes les langues mortes ou vivantes, et ses amis portèrent son corps sur leurs épaules jusqu'à l'église des Grands-Augustins, où il fut inhumé.

Du bouton,
Nourrissent leur jeune enfance ;
Avril, l'honneur des prés verts,
 Jaunes, pers (1),
Qui, d'une humeur bigarrée,
Emaillent de mille fleurs
 De couleurs
Leur parure diaprée ;
Avril, l'honneur des soupirs
 Des zéphirs,
Qui, sous le vent de leur aile,
Dressent encor ès forêts
 De doux rêts,
Pour ravir Flore la belle ;
Avril, c'est ta douce main
 Qui, du sein
De la nature, desserre
Une moisson de senteurs
 Et de fleurs,
Embaumant l'air et la terre ;
Avril, l'honneur verdissant,
 Florissant
Sur les tresses blondelettes

(1) *Pers*, bleus.

De ma dame, et de son sein
Toujours plein
De mille et mille fleurettes ;
Avril, la grâce et le ris
De Cypris,
Le flair et la douce haleine ;
Avril, le parfum des dieux,
Qui, des cieux,
Sentent l'odeur de la plaine ;
C'est toi, courtois et gentil,
Qui d'exil
Retires ces passagères,
Ces hirondelles qui vont,
Et qui sont
Du printemps les messagères.
L'aubépine, et l'aiglantin,
Et le thym,
L'œillet, le lis et les roses,
En cette belle saison,
A foison,
Montrent leurs robes décloses.
Le gentil rossignolet
Doucelet
Découpe, dessous l'ombrage,
Mille fredons babillards,
Fretillarts,
Au doux chant de son ramage.

C'est à ton heureux retour
 Que l'Amour
 Souffle, à douettes haleines,
 Un feu croupi et couvert,
 Que l'hiver
 Recelâit dedans nos veines.
 Tu vois en ce temps nouveau,
 L'essaim beau
 De ces paillardes avettes
 Voleter de fleur en fleur,
 Pour l'odeur
 Qu'ils mussent en leurs cuissettes:
 Mai vantera ses fraîcheurs,
 Ses fruits meurs,
 Et sa féconde rosée,
 La manne et le sucre doux,
 Le miel roux
 Dont sa grâce est arrosée ;
 Mais moi je donne ma voix
 A ce mois,
 Qui prend le surnom de celle
 Qui de l'écumeuse mer
 Voit germer
 Sa naissance maternelle.

Les *églogues* que l'on va lire appartiennent
 à des poètes qui sont venus après Racan,
 maître et leur modèle en ce genre.

ÉGLOGUES.

L'ABSENCE.

MISÉRABLE troupeau , qui , durant la froidure ,
Vois ces champs sans moisson et ces prés sans verdure ,
Sache que pour jamais l'espoir nous est ôté
D'avoir en ce climat de printemps ni d'été.
L'astre par qui les fleurs émaillaient les campagnes ,
Par qui le serpolet parfumait les montagnes ,
Et par qui finissait cette froide saison ,
A porté sa lumière en un autre horizon ,
Et dans ces tristes lieux n'en reste aucune flamme ,
Que celle que l'Amour en conserve en mon âme.
Combien en ce malheur je bénirais les cieux
Si , quand leur tyrannie éloigna de mes yeux
Celle dont la présence est mon heur et ma gloire ,
Ils eussent de mon âme éloigné sa mémoire !
Soit que le jour renaisse au sommet des rochers ,
Et commence à dorer la pointe des clochers ,
Ou soit que dans les eaux sa lumière finisse ,
Je ne pense jamais qu'aux beautés d'Artenice.
Quand les plus douces nuits assoupissent les corps ,
Et font que les vivans sont semblables aux morts ,

Que toutes les couleurs sont réduites en une,
 Mon esprit, délivré de la foule importune,
 Se forme sa figure aussi belle qu'elle est,
 Lorsque, ne voyant rien, il voit ce qui lui plaît,
 Et, par les mêmes vœux dont je l'ai réclamée,
 Adore cette image en mon âme imprimée.
 Pourquoi n'usez-vous pas, ô mon divin soleil,
 Des flammes de vos yeux comme votre pareil ?
 Lorsqu'il nous quitte au soir, il remporte dans l'c
 Ses rayons éternels dont il éclaire au monde,
 Et souffre que les corps et les esprits lassés
 Accordent le repos à leurs travaux passés.
 Mais en quelque climat où le ciel vous emmène,
 Je ne trouve jamais de relâche à ma peine.
 Dieux ! que ma passion a de témérité !
 Que les conseils d'Amour sont pleins de vanité,
 De m'adresser à vous, dont la race divine
 Du sang même de Pan a pris son origine,
 Et de qui les appas, trop chastement gardés,
 Par le seul Alcidor ont été possédés ;
 Celui de qui la mort, si digne de la vie,
 Fit moins aux braves cœurs de pitié que d'envie
 Et que l'on estimait tant, qu'il fut parmi nous
 Le salut des troupeaux et la terreur des loups !
 Ai-je des qualités qui ne semblent petites
 Lorsque je les compare à ses moindres mérites ?
 Il le faut avouer avecque vérité,
 Il me passait en tout, hors en fidélité :

Mais cela ne m'est pas une grande louange ;
A quelle autre beauté pourrais-je aller au change ?
Quelle autre a des appas plus charmans et plus doux ,
Ou quelle autre a l'esprit plus aimable que vous ?
Certes , bien que ma foi n'eût jamais de seconde ,
Qu'elle soit ✓ comme vous , la meilleure du monde ,
N'est-ce pas être injuste au prix de vos beautés ,
De croire vous aimer comme vous méritez ?
Pour moi , toutes les fois que je pense aux merveilles
Dont votre bel esprit ravissait mes oreilles ,
Ou que je me souviens des aimables appas
En qui mes yeux trouvaient la vie et le trépas ,
Repassant à loisir en ma triste mémoire
Ce bienheureux état du comble de ma gloire ,
En ce grand changement je reconnais assez
Que les plus doux plaisirs sont les plus tôt passés.
Lorsque je me retrouve en ces belles demeures
Où les jours les plus longs ne m'étaient que des heures ,
Cela ne sert de rien qu'à me ramentevoir
Que je n'y verrai plus ce que j'y soulais voir.
Cet agréable pré , cette fertile plaine ,
Qui paraient à l'envi les rives de la Seine ;
Ces jardins où la grâce étalait ses appas ,
Alors que tant de fleurs y naissaient sous vos pas ;
Tous ces lieux où l'Amour , plein d'attraits et de flamme ,
Donnait par vous ses lois à tant de belles âmes ,
Et tout ce qu'a Paris de plus délicieux ,
Est ce qui maintenant m'est le plus ennuyeux .

Plus triste et plus chagrin que le temps où nous som
J'évite également l'abord de tous les hommes ;
Les lieux les plus déserts me semblent les plus doux
Je ne veux entretien que de penser à vous ;
Et, soit que je m'arrête aux grâces naturelles
Qui vous font estimer un miracle des belles ,
Celles dont vous marchez , celles dont vous parlez
De combien de douceurs vos refus sont mêlés !
Ou que , pensant plus haut , ma raison étonnée
Admire les beautés dont votre âme est ornée ,
Je n'y trouve qu'appas dont mon cœur se repalt ;
Même de vos rigueurs le souvenir me plaît.
Combien j'ai désiré , bel astre que j'adore ,
De payer le bonheur de vous revoir encore
Des maux les plus cruels et les plus rigoureux
Dont Amour puisse rendre un esprit malheureux
Qu'alors que tous mes soins tâcheront de vous pla
Vous ne me puissiez voir sans haine ou sans colè
Qu'aucun de mes desseins ne puisse réussir ;
Que jamais votre cœur ne se veuille adoucir ;
Qu'il me refuse tout : pourvu que je vous voie ,
Je penserai jouir du comble de ma joie.
Ainsi parlait Arcas durant cette saison
Qui retient au foyer tout le monde en prison ,
Plaignant moins toutefois , en ce commun supplic
L'absence du beau temps que celle d'Artenice.

RACAN.

CLIMÈNE.

A M. LE MARQUIS DE MONTAUZIER,

TIRGIS mourait d'amour pour la belle Climène,
 Sans que d'aucun espoir il pût flatter sa peine :
 Ce berger, accablé de son mortel ennui,
 Ne se plaisait qu'aux lieux aussi tristes que lui :
 Errant à la merci de ses inquiétudes,
 Sa douleur l'entraînait aux noires solitudes ;
 Et des tendres accens de sa mourante voix
 Il faisait retentir les rochers et les bois.
 Climène, disait-il, ô trop belle Climène,
 Vous surpassez autant les nymphes de la Seine
 Que ces chênes hautains et si verts et si beaux
 Des humides marais surpassent les roseaux !
 Votre divin esprit, votre beauté divine
 Du plus pur sang des dieux marquent votre origine.
 Le Soleil qui voit tout, et qui nous fait tout voir,
 N'eut jamais, tant que vous, d'éclat ni de pouvoir :
 Où vous portez vos yeux, les forêts reverdissent ;
 Où vous disparaîsez, toutes choses languissent ;
 Les fleurs ne peuvent naître ailleurs que sous vos pas,
 Et le printemps n'est point où l'on ne vous voit pas !

Id. et Egl.

17

Qui n'admire le lustre et la fraîcheur des roses,
 Aux roses qu'a l'Amour sur vos lèvres écloses ?
 Où peut-on voir, qu'en vous, ces œillets et ces lis,
 Qui paraissent toujours nouvellement cueillis ?
 Mais, plus ces doux attraits vous rendent adorable,
 Plus ces attraits si doux me rendent misérable,
 Si vous considérez tant de charmes divers
 Comme autant de sujets de mépriser mes vers.
 De votre belle bouche une seule parole
 M'est ce qu'au voyageur est l'herbe fraîche et molle ;
 Et l'aise de vous voir est à mon cœur blessé
 Ce qu'une eau claire et vive est au cerf relancé.
 Jamais rien de si beau n'a paru sur la terre.
 Mais toujours vos rigueurs me déclarent la guerre ;
 Et ce qu'à nos troupeaux est la fureur des loups,
 Ce qu'est à nos vergers l'Aquilon en courroux,
 Ce qu'à nos épis mûrs est la pluie orageuse,
 Telle est votre colère à mon âme amoureuse !
 Je ne m'en dédis point, je n'aimerai que vous :
 Mais Iris m'assurait d'un empire plus doux ;
 Et je me sens si las de votre tyrannie,
 Que presque j'ai regret à la fière Uranie.
 J'ai regret à Philis, encor qu'elle aime mieux
 L'indiscret Alidor, la honte de ces lieux,
 Qu'elle soit mille fois plus changeante que l'onde,
 Qu'elle soit brune encore, et que vous soyez blond.
 Hélas ! de vains désirs si long-temps enflammé,
 Faut-il toujours aimer où l'on n'est point aimé !

Hélas ! de quel espoir est ma flamme suivie ,
Si , lorsque dans les pleurs je consume ma vie ,
Celle pour qui je souffre un sort si rigoureux
Trouve tant de plaisir à me voir malheureux ?
En mille et mille lieux de ces rives champêtres ,
J'ai gravé son beau nom sur l'écorce des hêtres ;
Sans qu'on s'en aperçoive , il croitra chaque jour :
Hélas ! sans qu'elle y songe ainsi croît mon amour !
Pour éclairer autrui comme un flambeau s'allume ,
Pour en servir une autre ainsi je me consume .
Ah ! si du même trait dont mon cœur est blessé...
Mais ne poursuivons point ce discours insensé :
Je serai trop heureux , belle et jeune Climène ,
S'il vous plaît seulement consentir à ma peine .
N'ai-je point quelque agneau dont vous ayez désir ?
Vous l'aurez aussitôt , vous n'avez qu'à choisir :
Et si Pan le défend de tout regard funeste ,
Aux yeux des enchanteurs j'abandonne le reste .
Pan a soin des brebis , Pan a soin des pasteurs ,
Et Pan me peut venger de toutes vos rigneurs .
Il aime , je le sais , il aime ma musette ;
De mes rustiques airs aucun il ne rejette ;
Et la chaste Pallas , race du roi des dieux ,
A trouvé quelquefois mon chant mélodieux ;
Des grandes déités Pallas la plus aimable ,
La plus victorieuse , et la plus redoutable .
Par elle , sous le frais de ces jeunes ormeaux ,
Je puis , quand il me plaît , enfler mes chalumeaux ;

Et je puis ne chanter que mon amour fidèle,
Quoiqu'on ne dût chanter que sa gloire immortelle,
Et que je doive encore à sa seule bonté
Cette délicieuse et douce oisiveté.

Sous ces feuillages verts, venez, venez m'entendre ;
Si ma chanson vous plaît, je vous la veux apprendre.
Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant ?
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimait tant !

Si vous vouliez venir, ô miracle des belles,
Je vous enseignerais un nid de tourterelles :
Je vous les veux donner pour gage de ma foi,
Car on dit qu'elles sont fidèles comme moi.

Climène, il ne faut pas mépriser nos bocages ;
Les dieux ont autrefois aimé nos pâturages,
Et leurs divines mains, aux rivages des eaux,
Ont porté la houlette et conduit les troupeaux.

L'aimable déité qu'on adore à Cythère
Du berger Adonis se faisait la bergère.

Hélène aima Paris, et Paris fut berger ;
Et berger on le vit les déesses juger.

Quiconque sait aimer peut devenir aimable ;
Tel fut toujours d'Amour l'arrêt irrévocable.

Hélas ! et pour moi seul change-t-il cette loi ?

Rien n'aime moins que vous, rien n'aime tant que moi !

Généreux Montauzier, dont l'âme vigilante :

Assure le repos des bergers de Charente,

Qui des lauriers de Mars tant de fois couronné,

Des lauriers d'Apollon fais gloire d'être orné,

Daigne pour un moment, sur cette fraîche rive,
Ouir de mon berger la musette plaintive.
Ainsi tout l'univers de Julie et de toi
Entende la louange et l'aime comme moi.

SEGRAIS.

ISMÈNE.

SUR la fin d'un beau jour, aux bords d'une fontaine,
Corilas sans témoins entretenait Ismène :
Elle aimait en secret, et souvent Corilas
Se plaignait de rigueurs qu'on ne lui marquait pas.
Soyez content de moi, lui disait la bergère ;
Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire :
J'aime avec passion les airs que vous chantez,
J'aime à garder les fleurs que vous me présentez ;
Si vous avez écrit mon nom sur quelque hêtre,
Aux traits de votre main j'aime à vous reconnaître.
Pourriez-vous bien encor ne vous pas croire heureux ?
Mais n'ayons point d'amour ; il est trop dangereux.

Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre
Que ne serait l'amour que vous pourriez prétendre :
Nous passerons les jours dans nos doux entretiens ;
Vos troupeaux me seront aussi chers que les miens ;

Si de vos fruits pour moi vous cueillez les prémices,
Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices.
Notre amitié peut-être aura l'air amoureux ;
Mais n'ayons point d'amour ; il est trop dangereux.

Dieux ! disait le berger , quelle est ma récompense
Vous ne me marquerez aucune préférence ;
Avec cette amitié dont vous flattez mes maux
Vous vous plairez encore aux chants de mes rivaux !
Je ne connais que trop votre humeur complaisante !
Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchanté ,
Et ces vifs agrémens , et ces souris flatteurs
Que devraient ignorer tous les autres pasteurs.
Ah ! plutôt mille fois... Non , non , répondait-elle ;
Ismène à vos yeux seuls voudra paraître belle.
Ces légers agrémens que vous m'avez trouvés ,
Ces obligeans souris vous seront réservés :
Je n'écouterai point sans contrainte et sans peine
Les chants de vos rivaux , fussent-ils pleins d'Ismène
Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux.
Mais n'ayons point d'amour ; il est trop dangereux.

Eh bien ! reprenait-il , ce sera mon partage
D'avoir sur mes rivaux quelque faible avantage :
Vous savez que leurs cœurs vous sont moins assurés ,
Moins acquis que le mien , et vous me préférez ;
Tout autre l'aurait fait : mais enfin dans l'absence
Vous n'aurez de me voir aucune impatience ;
Tout vous pourra fournir un assez doux emploi ,
Et vous trouverez bien la fin des jours sans moi.

Vous me connaissez mal, ou vous feignez peut-être,
Dit-elle tendrement, de ne m'è pas connaître :
Croyez-moi, Corilas, je n'ai pas le bonheur
De regretter si peu ce qui flattait mon cœur ;
Vous partites d'ici quand la moisson fut faite ;
Eh ! qui ne s'aperçut que j'étais inquiète ?
La jalouse Doris pour me le reprocher
Parmi trente pasteurs vint exprès me chercher.
Que j'en sentis contre elle une vive colère !
On vous l'a raconté, n'en faites point mystère.
Je sais combien l'absence est un temps rigoureux ;
Mais n'ayons point d'amour ; il est trop dangereux.
Qu'aurait dit davantage une bergère amante ?
Le mot d'amour manquait ; Ismène était contente.
A peine le berger en espérait-il tant ;
Mais sans le mot d'amour il n'était point content.
Enfin, pour obtenir ce mot qu'on lui refuse,
Il songe à se servir d'une innocente ruse.
Il faut vous obéir, Ismène, et dès ce jour,
Dit-il en soupirant, ne parler plus d'amour :
Puisqu'à votre repos l'amitié ne peut nuire,
A la simple amitié mon cœur va se réduire.
Mais la jeune Doris, vous n'en sauriez douter,
Si j'étais son amant, voudrait bien m'écouter :
Ses yeux m'ont dit cent fois : Corilas, quitte Ismène ;
Viens ici, Corilas ; qu'un doux espoir t'amène.
Mais les yeux les plus beaux m'appelaient vainement ;
J'aimais Ismène alors comme un fidèle amant.

Maintenant cet amour que votre cœur rejette,
Ces soins trop empressés, cette ardeur inquiète,
Je les porte à Doris, et je garde pour vous
Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
Vous ne me dites rien ? Ismène à ce langage
Demeurait interdite, et changeait de visage.
Pour cacher sa rougeur elle voulut en vain
Se servir avec art d'un voile ou de sa main ;
Elle n'empêcha point son trouble de paraître ;
Eh ! quels charmes alors le berger vit-il naître !
Corilas, lui dit-elle en détournant les yeux,
Nous devons fuir l'amour, et c'eût été le mieux ;
Mais puisque l'amitié vous paraît trop paisible,
Qu'à moins que d'être amant vous êtes insensible,
Que la fidélité n'est chez vous qu'à ce prix,
Je m'expose à l'amour, et n'aimez point Doris.

FONTENELLE.

IRIS.

LA terre, fatiguée, impuissante, inutile,
Prépare à l'hiver un triomphe facile :
Le soleil, sans éclat, précipitant son cours,
Rendait déjà les nuits plus longues que les jours,

Quand la bergère Iris , de mille appas ornée ,
Et , malgré tant d'appas amante infortunée ,
Regardant les buissons à demi dépouillés :
Vous que mes pleurs , dit-elle , ont tant de fois mouillés,
De l'Automne en courroux ressentez les outrages ;
Tombez, feuilles; tombez, vous dont les noirs ombrages
Des plaisirs de Tircis faisaient la sûreté,
Et payez le chagrin que vous m'avez coûté !

Lieux toujours opposés au bonheur de ma vie ,
C'est ici qu'à l'Amour je me suis asservie :
Ici j'ai vu l'ingrat qui me tient sous ses lois ;
Ici j'ai soupiré pour la première fois.
Mais tandis que pour lui je craignais mes faiblesses ,
Il appelait son chien , l'accablait de caresses :
Du désordre où j'étais , loin de se prévaloir ,
Le cruel ne vit rien , ou ne voulut rien voir.
Il loua mes moutons , mon habit , ma houlette :
Il m'offrit de chanter un air sur ma musette ;
Il voulut m'enseigner quelle herbe va paissant ,
Pour reprendre sa force un troupeau languissant ;
Ce que fait le soleil des brouillards qu'il attire.
N'avait-il rien , hélas ! de plus doux à me dire ?

Depuis ce jour fatal que n'ai-je point souffert !
L'absence , la raison , l'orgueil , rien ne me sert.
J'ai de nos vieux pasteurs consulté le plus sage ;
J'ai-mis tous ses conseils vainement en usage :
De victimes , d'encens j'ai fatigué les dieux ;
J'ai sur d'autres bergers souvent tourné les yeux ;

Mais ni le jeune Atis , ni le tendre Philène ,
 Les délices , l'honneur des rives de la Seine ,
 Dont le front fut cent fois de myrtés couronné ,
 Savans en l'art de vaincre un courage obstiné ,
 Eux que j'aidais moi-même à me rendre inconstante ,
 N'ont pu rompre un moment le charme qui m'enchanté !
 Encor serais-je heureuse en ce honteux lien ,
 Si , ne pouvant m'aimer , mon berger n'aimait rien ;
 Mais il aime à mes yeux une beauté commune :
 A posséder son cœur il borne sa fortune ;
 C'est pour elle qu'il perd le soin de ses troupeaux ;
 Pour elle seulement résonnent ses pipeaux ;
 Et , loin de se lasser des faveurs qu'il a d'elle ,
 Sa tendresse en reprend une force nouvelle.
 Bocages, de leurs feux uniques confidens ,
 Bocages que je hais , vous savez si je ments.
 Depuis que les beaux jours , à moi seule funestes ,
 D'un long et triste hiver eurent chassé les restes ,
 Jusqu'à l'heureux débris de vos frêles beautés ,
 Quels jours ont-ils passés dans ces lieux écartés ?
 Que n'y reprochiez-vous à l'ingrat que j'adore
 Que malgré ses froideurs , hélas ! je l'aime encor !
 Que ne lui peigniez-vous ces mouvemens confus ,
 Ces tourmens , ces transports que vous avez tant vus !
 Que ne lui disiez-vous , pour tenter sa tendresse ,
 Que je sais mieux aimer que lui , que sa maîtresse !
 Mais ma raison s'égare : ah ! quels soins , quels secours
 Dois-je attendre de vous , qui servez leurs amours !

Les dieux à mes malheurs seront plus secourables.

L'hiver aura pour moi des rigueurs favorables :

Il approche , et déjà les fougueux aquilons ,

Par leur souffle glacé , désolent nos vallons.

La neige , qui bientôt couvrira la prairie ,

Retiendra les troupeaux dans chaque bergerie ;

Et l'on ne verra plus , sous votre ombrage assis ,

Ni l'heureuse Daphné , ni l'amoureux Tircis.

Mais , hélas ! quel espoir me flatte et me console !

Avec rapidité le Temps fuit et s'envole ;

Et bientôt le printemps , à mon âme odieux ,

Ramènera Tircis et Daphné dans ces lieux.

Feuilles , vous reviendrez ; vous rendrez ces bois sombres :

Ils s'aimeront encor sous vos perfides ombres ;

Et mes vives douleurs et mes transports jaloux ,

Pour mon ingrat amant , renaîtront avec vous !

M.^{me} DESHOULIÈRES.

YDALIE.

AGRÉABLES déserts , bois , fleuves et fontaines ,

Qui savez de l'Amour les plaisirs et les peines ,

Est-il quelque mortel , esclave de sa loi ,

Qui se plaigne de lui plus justement que moi ?

Je n'avais pas douze ans , quand la première flamme
Des beaux yeux d'Alcidor s'alluma dans mon âme.
Il me passait d'un an , et de ses petits bras
Cueillait déjà des fruits dans les branches d'en bas ;
L'amour qu'à ce berger je portais dès l'enfance ,
Crût insensiblement sa douce violence ;
Et jusques à tel point s'augmenta dans mon cœur ,
Qu'à la fin de la place il se rendit vainqueur.
Dès-lors je prends un soin plus grand qu'à l'ordinaire
De le voir plus souvent , et tâcher à lui plaire ;
Mais , ignorant le feu qui depuis me brûla ,
Je ne pouvais juger d'où me venait cela.
Soit que dans la prairie il vît ses brebis paitre ,
Soit que sa bonne grâce au bal le fit paraître ,
Ou soit que , dans le temple , il fit prière aux dieux ,
Je le suivais par-tout de l'esprit et des yeux.
A cause de mon âge et de mon innocence ,
Je le voyais alors avec plus de licence ;
Et souvent tous deux seuls , libres de tout soupçon ,
Nous passions tout le jour à l'ombre d'un buisson :
Il m'appelait sa sœur , je l'appelais mon frère :
Nous mangions même pain au logis de mon père ;
Cependant qu'il y fut nous vécûmes ainsi :
Tout ce que je voulais il le voulait aussi.
Il m'ouvrait ses penses jusqu'au fond de son âme :
De baisers innocens il nourrissait ma flamme :
Mais dans ces privautés , dont l'amour se masquait ,
Je me doutais toujours de celle qui manquait ;

Et, combien que déjà l'amoureuse manie
 M'augmentât le plaisir d'être en sa compagnie,
 Je goûtais néanmoins avec moins de douceur
 Ces noms respectueux de parente et de sœur :
 Combien de fois alors ai-je dit en moi-même,
 Ayant les yeux baissés et le visage blême :
 Beau chef-d'œuvre des cieux, agréable pasteur,
 Qui du mal que je sens êtes le seul auteur,
 Avec moins de respect soyez-moi favorable ;
 Ne soyez point mon frère, ou soyez moins aimable !
 Mais quoi ! cet aveuglé ne me regarde pas !
 Et quelquefois, songeant aux aimables appas
 Dont une autre bergère a son âme blessée,
 Me contraint de conter son amour insensée.
 A l'heure mes douleurs perdent tout reconfort,
 Comme si j'entendais ma sentence de mort.
 Si la civilité m'oblige à lui répondre,
 Je sens au premier mot mon discours se confondre ;
 Je ne sais que lui dire, et mon esprit troublé
 Témoigne assez l'ennui dont il est accablé.
 Après cet entretien, si la nuit nous sépare,
 J'appréhende le mal que le lit me prépare,
 Alors que mes pensers, de mon aise ennuyeux,
 Défendent au sommeil d'approcher de mes yeux !
 Il est vrai qu'au matin aucune fois les songes
 Me déçoivent les sens par de si doux mensonges,
 Qu'encore que je dusse éviter ses attraits,
 Je ne puis m'empêcher d'y repenser après ;

Ce qui fait que ma peine est encore plus griève ,
 Et que je perds l'espoir d'y voir jamais de trêve.
 Cet aimable berger est pris en des lieux
 Qu'il ne quittera pas pour s'enchaîner aux miens :
 La bergère Artenice a captivé son âme ;
 Le ciel même bénit leur amoureuse flamme ,
 Et, comme à la plus belle , a choisi justement
 Le plus beau des bergers pour être son amant !
 Moi je suis cependant réduite à me défendre
 Des importunités du fâcheux Tisimandre ,
 Qui tout le long du jour , malgré tous mes efforts ,
 Ne me quitte non plus que l'ombre fait le corps....
 Je pense que voilà ce pauvre téméraire
 Qui rumine tout seul sa folie ordinaire :
 Il ne faut dire mot ; s'il entendait ma voix ,
 Il me viendrait chercher jusqu'au fond de ces bois.

RACAN.

TIMARETTE ;

A MADemoiselle de RAMBOUILLET

CLARICE aime mes vers ; faisons-en pour Clarice :
 Qui peut rien refuser au beau sang d'Artenice ?

Le beau nom d'Artenice a volé jusqu'aux cieux :
 Le beau nom de Clarice est aimé de nos dieux :
 Ses charmes sont puissans, son âme est noble et belle ;
 Elle a tout ce qui rend Artenice immortelle.
 Juste arbitre du chant des plus fameux bergers,
 Comme elle, elle est célèbre aux climats étrangers.
 Doncques, ô digne sang d'une divine mère,
 Soit qu'au tranquille frais d'un antre solitaire,
 Le grand pasteur de l'Orne au chant si renommé (1),
 Tienne vos sens ravis et votre esprit charmé ;
 Soit qu'aux bords émaillés d'une claire fontaine,
 Vous vous plaisiez aux jeux de ce berger de Seine (2),
 De ce galant berger, en qui furent toujours
 Avec les jeunes Ris les folâtres Amours ;
 Ou que vous admiriez la céleste harmonie
 Des Apollons nouveaux de la grande Ausonie (3) ;
 Quittez pour un moment des entretiens si doux ;
 Ecoutez les ennuis d'un pauvre amant jaloux ;

(1) Orne, anciennement Oulne, en latin *Olena*. Cette rivière prend sa source à Aunon, passe par Sées, Argentan, etc., et devant Caen, patrie de Malherbe, né en 1556, mort à Paris en 1628.

(2) Molière, né à Paris en 1620, mort le 17 février 1673, en achevant de jouer *le Malade imaginaire*.

(3) Les deux Corneille : le premier (Pierre) né à Rouen en 1606, mort à Paris le 1.^{er} octobre 1684 ; le second (Thomas) né à Rouen en 1625, mort aux Andelys le 8 décembre 1709.

Ecoutez les ennuis d'une aimable bergère.

Au rivage de Loing , sur la verte fougère ,
 Timarette aux rochers racontait ses douleurs ,
 Et le triste Eurilas soupirait ses malheurs :
 Tous deux (dieux ! que ne peut l'aveugle jalo
 L'un pour l'autre troublés de cette frénésie ,
 Abandonnaient leur âme à d'injustes soupçons
 Qu'ils faisaient même entendre en leurs douces ct
 Echo les redisait aux nymphes du bocage ;
 Un vieux faune en riait dans sa grotte sauvage
Tels sont les jeux d'Amour, disait-il, *et jan*
Ces guerres ne se font qu'on n'en vienne à la
 Eurilas commença sur sa douce musette ;
 A son chant répondait la belle Timarette ;
 Tour à tour ils plaignaient leur amoureux souc
 La muse pastorale aime qu'on chante ainsi.

EURILAS.

Garde pour les vivans ta clarté vagabonde ,
 Et ne sors plus pour moi , beau Soleil , hors de
 Une ombre du Cocyte est moins ombre que m
 Si j'en veux croire au moins ce fleuve où je me
 A ma pâle couleur, à mon visage blême ,
 On voit moins que je vis, qu'on ne peut voir que
 Et que pour trop aimer je souffre dans mon s
 Une douleur semblable aux douleurs de la mo
 Que veux-je faire aussi de ma mourante vie ?
 Et de quel bien jamais peut-elle être suivie ,

Puisque j'éprouve enfin, d'amour tout consumé,
 Qu'il est un plus grand mal que n'être point aimé ?
 Hélas ! qui sait aimer, sait que ce mal extrême
 Est d'en savoir un autre aimé de ce qu'il aime.

TIMARETTE.

Dis plutôt que ce mal, ô volage Eurilas,
 Est de se croire aimée, et de ne l'être pas.
 Clair ruisseau, désormais remonte vers ta source,
 Change, père du jour, ton ordinaire course :
 Un plus grand changement m'a ravi mon berger :
 Il n'est rien après lui qui ne puisse changer !
 Voilà cette sinistre et funeste aventure
 Dont m'a cent fois donné le malheureux augure,
 Du haut de ce vieux chêne, un corbeau croissant ;
 Que m'exprimait si bien par son cri gémissant
 La chaste tourterelle, en cent lieux rencontrée
 Toujours triste et toujours de son pair séparée.

EURILAS.

Timarette à Damon a pu donner son cœur !
 A Damon Timarette ! O le digne vainqueur !
 Amans, jamais de rien ne perdez l'espérance :
 Amans, jamais en rien ne prenez l'assurance.
 Les tigres sous le joug aux bœufs s'accoupleront ;
 La biche et l'ours affreux désormais s'aimeront ;
 L'amoureuse colombe au hibou voulant plaire,
 Deviendra, comme lui, nocturne et solitaire ;

Et par la paix unis nos loups et nos agneaux
Ensemble viendront boire aux rives de ces eaux.

TIMARETTE.

Telle que se fait voir de fleurs chargeant sa tête
Une blonde jeunesse au beau jour d'une fête,
Quand le prix de la danse et le son des hautbois
L'attire des hameaux à l'ombrage des bois ;
Amour de tout le cercle écarte la tristesse,
Amour y fait régner l'innocente allégresse.
Seule elle est en tous lieux ; seule de toutes parts
Elle anime les sens, brille dans les regards :
Telle on me vit toujours (ô mémoire affligeante !
Tandis que d'Eurilas je crus l'amour constante.

EURILAS.

Comme on voit quelquefois par la Loire en fureur
Périr le doux espoir du triste laboureur,
Lorsqu'elle rompt sa digue, et roule avec son ond
Son stérile gravier sur la plaine féconde ;
Ainsi coulent mes jours depuis ton changement ;
Ainsi périt l'espoir qui flattait mon tourment.

TIMARETTE.

Quel de vous, ô grands Dieux, m'a pu faire l'out
De rendre mon berger inconstant et volage ?
O Pan ! n'est-ce point toi ? Souvent sous ces orme
J'ai préféré sa voix à tes doux chalumeaux.

EURILAS.

Cypris , c'est toi qui rends ma bergère infidèle ;
J'ai juré mille fois que tu n'es pas si belle.

TIMARETTE.

Garde pour Araminte un si flatteur discours ;
Araminte', ta vie et tes seules amours ;
Moins qu'elle avait d'attraits la reine de Cythère ;
Nul esprit que le sien n'est digne de te plaire ;
Ajoute , et dis aussi qu'elle aime mieux Daphnis ,
Daphnis , plus beau cent fois que le bel Adonis.

EURILAS.

Et la sainte amitié qu'à Daphnis j'ai promise ,
Te doit contre Araminte assurer ma franchise ;
Araminte est pourtant le chef-d'œuvre des cieux ,
A qui n'a jamais vu ta bouche ni tes yeux ;
Comme en hauteur ce saule excède ces fougères
Araminte en beauté surpasse nos bergères ;
Mais autant sa beauté cède à tes doux attraits ,
Que céderait ce saule aux hauts pins des forêts.

TIMARETTE.

Mais aussi digne ami , qu'amant sûr et fidèle ,
Tu peux seule m'aimer , et te plaire avec elle.

EURILAS.

Mais quoique cent remords me veuillent révolter ,
Pour lui donner mon cœur , il faudrait te l'ôter ;

Et quand j'en concevrais la coupable pensée,
Le pourrais-je obtenir de mon âme insensée ?

TIMARETTE.

Que n'es-tu moins trompeur !... Que veux-je dire, ô Di

EURILAS.

Que n'ai-je pu cent fois vous dédire, mes yeux !

TIMARETTE.

Qu'ont-ils vu, si ce n'est que, jeune et sans malice
D'un trop rusé berger j'ignorais l'artifice ;
Crédule jusqu'à croire à tous ses vains discours,
Et qu'il était encor d'éternelles amours ?

EURILAS.

Damon de ces erreurs t'a bien désabusée ;
Damon, dont la musette est par-tout méprisée.

TIMARETTE.

Puisque d'un autre objet tu t'es laissé charmer,
C'est assez et trop peu pour ne plus rien aimer.

EURILAS.

Pour ne plus rien aimer ! Ah ! bergère inhumaine,
Penses-tu me cacher la moitié de ma peine ?
Ah ! mon rival n'a point d'aussi malheureux jours
Fais qu'il soit vrai pourtant, ô mère des Amours
Et sur ton saint autel dès demain, en revanche,
Je t'offre les petits de ma colombe blanche :

Et si la belle un jour me voit d'un œil plus doux,
Je t'offre encor la mère et son fidèle époux !

TIMARETTE.

La voix de mon berger vaut mieux que le ramage
Qu'au printemps fait ouïr le rossignol sauvage.
De l'importun Damon les aigres chalumeaux
Ont presque déserté nos aimables hameaux ;
Mais lorsque mon berger se rend déraisonnable,
A sa divine voix Damon est préférable.

EURILAS.

On aimerait de toi jusques à ton courroux,
Si l'on pouvait t'aimer sans en être jaloux.

TIMARETTE.

Que mon âme à t'ouïr trouverait de délices,
S'il ne fallait souffrir tes injustes caprices !

EURILAS.

Bons dieux ! qu'il faut de fois te haïr en un jour,
Quand on te veut aimer de toute son amour !

TIMARETTE.

Que la foi d'un amant est trompeuse et légère !

EURILAS.

En est-il dans le cœur d'une jeune bergère ?

TIMARETTE.

A ce que dit Philis, savante sur ce point,
Tout mal a son remède ; amour seul n'en a point.

EURILAS.

On a beau murmurer, quelque dessein qu'on fasse,
Tout le temps est perdu qui sans aimer se passe.

TIMARETTE.

On dit que je suis belle, et je ne le crois pas :
Mais qui plus que l'Aurore eut de charmans appas ?
Céphale aimait Procris ; l'Aurore matinale
Quittait pourtant les cieux pour courre après Céphale.

EURILAS.

Tes yeux, quand plus sereins tu me les laisses voir,
D'un seul de leurs regards raniment mon espoir.
Ta bouche fait bien plus ; un mot qu'elle veut dire,
Au plus fort de mes maux, apaise mon martyre !

TIMARETTE.

Ménalque et Licydas ont su faire des vers
Dignes d'être chantés par cent peuples divers ;
Mais mon jaloux berger, sous ce vieux sicomore,
En fit un jour pour moi, que j'aime mieux encore.

EURILAS.

Un Zéphire plus lent agite ces roseaux ;
Il sort un vif éclat du cristal de ces eaux ;
L'air devient pur et net ; ma divine bergère,
Si j'en crois ces objets, apaise sa colère.
De ces prompts changemens les signes gracieux
Marquent qu'un trait plus doux est parti de ses yeux.

SEGRAIS.

A L C A N D R E.

LES bergers d'un hameau célébraient une fête ;
Chacun d'eux plus paré méditait sa conquête ,
Ne respirait qu'amour, et n'était appliqué
Qu'au soin de voir, de plaire, et d'être remarqué.
Ce soin , mais plus secret, occupait les bergères :
On avait pris conseil des ondes les plus claires ,
On avait dérobé des fleurs aux prés naissans ;
Rien n'était oublié des secours innocens
Qu'en ces lieux la nature et si simple et si belle
Peut recevoir d'un art presque aussi simple qu'elle.
Ici , sous des rameaux exprès entrelassés ,
Où jouaient les rayons dont ils étaient percés ,
On formait tour à tour des danses différentes :
Heureux ceux qui tenaient la main de leurs amantes !
Là , dans une campagne on disputait un prix ;
L'amour plus que la gloire anime les esprits :
Les belles aux bergers inspirent de l'adresse :
Heureux qui met le prix aux pieds de sa maîtresse !
Tout l'air retentissait du bruit confus et doux
Des flûtes, des hautbois, et des oiseaux jaloux :
Il naissait mille amours ; ce temps les favorise ;
Ils étaient moins craintifs, ce temps les autorise :

De toutes parts enfin , par mille jeux divers ,
 A la joie , au plaisir les cœurs étaient ouverts :
 Alcandre , Alcandre seul n'en était point capable ;
 A peine il reconnut un jour si remarquable :
 En voyant ce spectacle , il s'en trouva surpris ,
 Triste , mais tendre effet de l'absence d'Iris.
 Il se dérobe , il fuit une importune foule ;
 Par des chemins couverts en secret il se coule ;
 Aussitôt qu'il arrive au milieu des coteaux ,
 D'où les yeux aisément découvrent les hameaux ,
 Il y voit l'allégresse en tous lieux répandue ,
 Pour un amant qui souffre insupportable vue !
 Il s'arrête , et pressé de ses vives douleurs :

 Tout rit, tout est en joie, et moi, dit-il, je meurs.
 Dix fois du sein des eaux la lumière est sortie ,
 Depuis que du hameau ma bergère est partie ;
 Je faisais de la voir le plus doux de mes soins ;
 Si je ne la voyais , je la cherchais du moins ,
 L'amour me conduisait , et je ne manquais guère
 A découvrir les lieux qui cachaient la bergère ;
 Mais maintenant , hélas ! j'erre en ces mêmes lieux
 Plein d'elle , et sans espoir qu'elle s'offre à mes yeux.
 Ciel ! que le soleil marche à pas lents sur nos têtes !
 Quels jours ! quelle tristesse ! et l'on songe à des fêtes !
 On danse en ce hameau ! que je me tiens heureux
 D'être ici solitaire , éloigné de ces jeux !
 Et qu'y ferais-je ? Quoi ! je pourrais voir Doride
 De louanges toujours et de douceurs avide ,

Et Madonte qui croit qu'Iris ne la vaut pas ,
Et Stelle qui jamais n'a loué ses appas ,
Y briller en sa place , y triompher de joie ?
Goûtez bien le bonheur que le sort vous envoie ,
Bergères ; jouissez de mille vœux offerts ;
Dans l'absence d'Iris les momens vous sont chers .
Qu'elle eût orné les jeux ! que d'yeux tournés sur elle !
Et qu'on m'eût rendu fier en la trouvant si belle !
Elle eût mis cet habit qu'elle-même a filé ,
Chef-d'œuvre de ses doigts qu'on n'a point égalé .
Souvent à cet ouvrage un peu trop attachée ,
Il semblait de mon chant qu'elle fût moins touchée ;
Il est vrai cependant que , pour mieux m'écouter ,
La belle quelquefois voulait bien le quitter .
Elle aurait mis en nœuds sa longue chevelure ;
La jonquille à ces nœuds eût servi de parure :
Elle est jaune , Iris brune , et sans doute l'emploi
De cueillir cette fleur ne regardait que moi .
Peut-être dans les jeux elle eût bien voulu prendre
Le moment d'un regard mystérieux et tendre
Qu'avec un air timide elle m'eût adressé ,
Et de tous mes tourmens j'étais récompensé .
Peut-être qu'à l'écart si je l'eusse trouvée
D'une troupe jalouse un peu moins observée ,
Elle m'eût , en fuyant , dit quelques mots tout bas ,
Avec sa douce voix et son doux embarras ;
Elle l'a déjà fait aux noces de Silvie :
Ce plaisir imprévu pensa m'ôter la vie....

Mon cœur se trouble encore à ce seul souven
 Quel moment ! ah ! grands dieux, s'il pouvait
 Alcandre , que dis-tu ? La bergère est absente
 Peut-être pour long-temps , peut-être peu con
 Et jusqu'à ses faveurs tu portes ton espoir !
 Tu serais trop heureux seulement de la voir.

FONTENI

DAPHNIS.

DAPHNIS, le beau Daphnis, l'honneur de ces b
 Qui, dans la tranquille Ausonie,
 De Pan conduisait les troupeaux,
 Accablé sur ces bords d'une peine infinie,
 Négligeait ses moutons, brisait ses chalumea
 Ses charmes n'avaient plus leur éclat ordinai
 L'enjoué Lysidor, dont le doux entretien
 Si souvent avait su lui plaire,
 Conduit par le hasard dans ce lieu solitaire,
 Ne l'eût pas connu sans son chien.
 Surpris, à grands pas il s'approche
 De l'endroit où Daphnis poussait de longs sc
 Et, touché de ses déplaisirs,
 Il lui fit ce tendre reproche :

LYSIDOR.

Lorsque vous formez le dessein
 D'aller prendre des tourterelles ;
 Quand , pour parer d'Iris et la tête et le sein,
 Vous cherchez les fleurs les plus belles ,
 Vous confiez toujours vos secrets à ma foi.
 Puisque dans ces bois , dans ces plaines ,
 Vous partagez vos plaisirs avec moi ,
 Que n'y partagez-vous vos peines ?

DAPHNIS.

Ah ! prenez moins de part à mon sort rigoureux.
 Sur ces bords , où j'attends la mort que je souhaite,
 Agréable berger, laissez-moi , je le veux ;
 Et, pour vous souvenir d'un ami malheureux ,
 Gardez mon chien et ma houlette.

LYSIDOR.

Ciel ! de quoi peut se plaindre un berger si parfait ?
 De sa douleur sachons la cause.

.....

.....

Quand les arbres sont rajeunis ,
 Quand tout rit , d'où vient , cher Daphnis ,
 Qu'un affreux chagrin vous dévore ?

DAPHNIS.

.....

LYSIDOR.

Fait exprès pour jouir du destin le plus doux ,
 A quelle erreur votre âme est-elle abandon

**Vous méritez vos maux. Pourquoi conservez-vous
Une tendresse infortunée ?**

De cette conduite obstinée

Vous n'avez point trouvé d'exemple parmi nous.

Du siècle où nous vivons il faut suivre l'usage.

Croyez-moi, les vieux goûts ne sont plus applaudis.

Serait-il beau d'user du barbare langage

Que nos pères parlaient jadis ?

DAPHNIS.

Sur ces bords mouillés de mes larmes ,

En proie à mes douleurs , à mes jaloux transports ,

J'ai fait , pour n'aimer plus , d'inutiles efforts.

Malgré mes dépits , mes alarmes ,

Je ne suis pas moins enflammé.

Un amour malheureux est un tourment bien rude !

Mais , hélas ! Lysidor , quand on a bien aimé ,

Quand le cœur s'en est fait une douce habitude ,

Ce n'est point par l'inquiétude

Qu'il en est désaccoutumé.

LYSIDOR.

Cependant , lorsqu'une âme est une fois saisie

De ces inquiètes fureurs

Que fait naître une juste et forte jalousie ,

La gloire éteint l'amour dans les plus tendres cœurs :

Daphnis , écoutez-la quand elle vous appelle.

Méprisez votre injuste Iris.

Ce n'est que par un vrai mépris

Qu'on se venge d'une infidèle.

DAPHNIS.

A mon cruel destin nul destin n'est égal ;
On ne m'arrache point le cœur de ma bergère.
Si quelque heureux rival l'avait rendu légère,
Hélas ! j'aurais du moins le plaisir de mon mal,
D'aller percer le cœur de cet heureux rival !
Mais, sans être infidèle, ô Dieux ! le puis-je croire ?
Iris manque de foi ! Iris ne m'aime plus !
Tandis que vos moutons paîtront ces prés herbus,
Écoutez de mes maux la déplorable histoire.
J'aimais, j'étais aimé ; je passais de beaux jours ;
L'aimable Iris et moi nous nous voyions sans cesse,
Et nos feux s'augmentaient toujours.
Rien ne devait, hélas ! alarmer ma tendresse.
On maltraitait tous mes rivaux ;
Et cependant l'excès de ma délicatesse
Me livrait tous les jours à d'incroyables maux.
Je m'en plaignais à ma maîtresse,
Et mes jaloux soupçons se trouvaient toujours faux.
Enfin, moins tendre, et rebutée
Des importuns chagrins de mon cœur amoureux,
Ma belle bergère irritée
Résolue d'éteindre ses feux.
Averti d'un dessein à mes jours si funeste,
Je tremblai, je pâlis ; je coufus pour la voir...
Mon effroyable désespoir,
Lysidor, vous apprend le reste.

LYSIDOR.

Quand vous croyez avoir attiré vos malheurs,
 Votre âme n'est point abusée.
 Votre Iris a payé vos soins par des faveurs,
 Tant que l'amour a fait ses plaisirs, ses douleurs!
 Mais la tendresse s'est usée.
 Au lieu de l'ennuyer par des plaintes, des pleurs,
 Il fallait à son tour la rendre un peu jalouse.
 Écoutait-elle des douceurs,
 Il fallait en compter à douze.
 Daphnis, un amant de bon sens
 Doit quelquefois donner des sujets de se plaindre.
 Les plaisirs les plus vifs deviennent languissans,
 Quand on en jouit sans rien craindre (1).
 Mais que nous veut Timandre? il s'approche de nous
 Venez-vous demander secours contre les loups?

TIMANDRE.

Non ; je viens apporter une heureuse nouvelle
 Au tendre et fidèle Daphnis.
 Qu'il ne soupire plus, ses malheurs sont finis.
 Iris souffre pour lui ce qu'il souffre pour elle.

(1) J.-J. Rousseau, dans son *Devin du village*, a, selon nous admirablement défini cette pensée en deux vers :

L'amour croit, s'il s'inquiète ;
 Il s'endort, s'il est content.

DAPHNIS.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ?

TIMANDRE.

La pure vérité.

Il est moins aisé qu'il ne pense
 De passer de l'amour à la tranquillité.
 A peine Iris vous eut défendu sa présence,
 Que de cruels remords son cœur fut agité.
 Quelque temps avec fermeté
 Elle en soutint la violence ;
 Mais il fallut enfin céder à son amour.
 Le dépit qu'en eut la bergère,
 Alluma dans son sein une ardeur étrangère
 Qui la consume nuit et jour.
 Sachant pour son repos jusques où va la mienne,
 Elle m'a fait tantôt approcher de son lit.
 Cherchez Daphnis, m'a-t-elle dit ;
 Et, s'il m'aime encor, qu'il revienne.
 Je suis parti d'abord, et mes soins empressés....
 Vous m'avez rencontré, dit Daphnis, c'est assez.
 A l'instant il reprit une allégresse entière ,
 Embrassa Timandre ; et, pour prix
 De tous les soins qu'il avait pris ,
 Il lui donna sa panetière,
 Et , transporté de joie, il vola chez Iris.

M.^{me} DESHOULIÈRES.

PLAINTE D'UN VIEILLARD

NE saurais-je trouver un favorable port
Où me mettre à l'abri des tempêtes du sort ?
Faut-il que ma vieillesse, en tristesse féconde,
Sans espoir de repos erre par-tout le monde ?
Heureux qui vit en paix du lait de ses bœufs,
Et qui de leur toison voit filer ses habits ;
Qui plaint de ses vieux ans les peines langoureuses
Où sa jeunesse a plaint les flammes amoureuses ;
Qui demeure chez lui comme en son élément,
Sans connaître Paris que de nom seulement,
Et qui, bornant le monde aux bords de son doma
Ne croit point d'autre mer que la Marne ou la Sc
En cet heureux état les plus beaux de mes jours
Dessus les rives d'Oise ont commencé leur cours.
Soit que je prisse en main le soc ou la faucille,
Le labeur de mes bras nourrissait ma famille ;
Et lorsque le soleil, en achevant son tour,
Finissait mon travail en finissant le jour,
Je trouvais mon foyer couronné de ma race ;
A peine bien souvent y pouvais-je avoir place :
L'un gisait au maillot, l'autre dans le berceau ;
Ma femme en les baisant dévidait son fuseau.

Le temps s'y ménageait comme chose sacrée :
Jamais l'oisiveté n'avait chez moi d'entrée :
Aussi les dieux alors bénissaient ma maison ;
Toutes sortes de biens me venaient à foison.
Mais, hélas ! ce bonheur fut de peu de durée !
Aussitôt que ma femme eut sa vie expirée,
Tous mes petits enfans la suivirent de près,
Et moi je restai seul accablé de regrets,
De même qu'un vieux tronc, relique de l'orage,
Qui se voit dépouillé de branches et d'ombrage !
Ma houlette en mes mains, inutile fardeau,
Ne régit maintenant ni chèvre ni troupeau :
Une seule brebis qui m'était demeurée,
S'étant, loin de ma vue, en ce bois égarée,
Y jeta son petit avec un tel effort,
Qu'en lui donnant la vie il lui donna la mort !
Voyant tant d'accidens m'arriver d'heure en heure,
Je cherche à me loger en une autre demeure,
Pour voir si ce malheur, à ma fortune joint,
En quittant mon pays ne me quittera point ;
Et si les champs où Marne à la Seine se croise,
Me seront plus heureux que le rivage d'Oise.

Extrait des Bergeries de RACAN.

(Voyez les stances sur *la Retraite*, par le même,
tome X.)

AMINTE ;

**A MADAME LA MARQUISE DE GAMACHES ,
SOUS LE NOM DE SILVIE.**

QUE ferais-je sans vous , ô mes doux chalumeaux ,
Au frais délicieux que font ces verts rameaux ?
Car qu'est-ce qu'un berger sans sa douce musette ?
Chantons donc , et disons ma triste chansonnette ;
Aminte qui l'ouit m'en vit d'un œil plus doux ,
Et l'insensé Damon en paraissait jaloux.
Pendant que de ces mouts les échos vont l'apprendre ,
Aminte reviendra peut-être pour l'entendre :
Aminte d'un regard m'attaque quelquefois ,
Et la folâtre après se sauve dans ces bois :
Elle passe et s'enfuit ; et cependant la belle
Veut toujours être vue et qu'on coure après elle.
Chantons doncques : Silvie au moins m'écouterà ,
Et je serai content quand mon chant lui plaira.
Nymphé , elle a la candeur d'une jeune bergère ;
A son aimable esprit , à ses charmes puissans ,
Un de nos plus grands dieux a donné de l'encens.

Elle aime de Pallas la déité suprême ;
Et , sur tous les bergers , j'aime celui qu'elle aime.
Silvie , écoutez-moi ; venez prendre le frais
A l'ombrage plaisant de ces aulnes épais.
A présent qu'en nos champs tout s'altère et se brûle
Aux regards enflammés de l'âtre canicule ,
Vous méritez nos airs les plus mélodieux :
Vous en savez chanter qui charmeraient les dieux.

Ainsi parlait Silvandre au rivage de Seine ;
Ce fleuve , pour l'ouïr , coulait doux sur l'arène :
Tout l'univers , sensible à son triste souci ,
S'y montrait attentif , lorsqu'il reprit ainsi :
Aminte , tu me fuis ; et tu me fuis , volage ,
Comme le fan peureux de la biche sauvage .
Qui va cherchant sa mère aux rochers écartés ,
Y craint du doux Zéphir les trembles agités ;
Le moindre bruit l'étonne ; il a peur de son ombre ,
Il a peur de lui-même et de la forêt sombre.
Arrête , fugitive ; eh quoi , suis-je à tes yeux
Un tigre dévorant , un lion furieux ?
Ce que tu crains en moi , n'est rien qu'une étincelle
Du beau feu qui t'anime , et qui te rend si belle.
Mais il brille en tes yeux , et brûle dans mon cœur :
Il cause ta beauté , comme il fait ma langueur :
Et c'est-là cet amour , cette flamme si vive ,
Qui jette tant d'effroi dans mon âme craintive.
Ce qu'il a de douceur , il ne l'a que pour toi :
S'il a de l'amertume , il n'en a que pour moi !

Encore si tu veux , d'un regard , belle Aminte ,
 Je puis n'y pas trouver une goutte d'absinthe.
 Bienheureuse langueur ! agréable tourment !
 Doux et beaux sont les jours que l'on passe en aimant
 Soit pour ce seul plaisir notre verte jeunesse ,
 Et pour les tristes soins la chagrine vieillesse.
 Vois ce beau jour, Aminte ; et vois de toutes parts
 Le Soleil l'embraser de ses plus chauds regards.
 Vois l'âpre moissonneur, de la plaine si belle
 Ranger à plaines mains la dépouille en javelle.
 N'est-ce pas un avis aux cœurs les plus contents,
 Que nos jours les plus beaux ne durent pas long-temps
 Et que , si l'on ne cueille et tes lis et tes roses ,
 L'hiver moissonnera de si divines choses ?

La beauté, ce trésor qu'on ne peut estimer,
 N'est donnée aux mortels que pour se faire aimer :
 Rien n'est beau qu'en aimant : et la terre elle-même
 Ne dure en sa beauté, que quand le Soleil l'aime ;
 Qu'autant que , pour lui plaire étalant ses attraits ,
 Elle fait reverdir nos champs et nos forêts.

Triste est une beauté pour qui rien ne soupire !
 On languit, on se plaint sous l'amoureux empire ;
 Mais n'être point aimée, et n'aimer rien aussi,
 Des soucis de la vie est le plus grand souci.

Qui craint l'ennui d'aimer, toute chose l'ennuie ;
 Celle qui fuit l'Amour, mérite qu'on la fuie ,
 Comme on fuit justement ces climats malheureux
 Dont détourne le ciel ses regards amoureux.

Quiconque se voudra faire une vie heureuse,
 Que content il s'attache à la vie amoureuse ;
 Qu'il quitte pour jamais l'ambitieuse cour ;
 Qu'il vienne dans ces bois, borné de son amour,
 (A ses jeunes désirs son âme abandonnée)
 Se faire une innocente et libre destinée.

Aminte, arrête un peu ; vois sur ce vieux cormier
 Le baiser amoureux du sauvage ramier,
 Les caresses qu'il fait à sa compagne aimée,
 Qui d'un même désir se fait voir animée.
 Peut-on , considérant leur inuocent souci,
 Ne pas dire en soi-même : *Heureux qui vit ainsi!*

Sur ce vert alizier vois ces deux tourterelles
 Se chercher, s'approcher, et tremousser des ailes ;
 Si l'une des deux fuit, soudain l'autre suivra ;
 Et tant qu'elles vivront ce plaisir durera.

Aminte , approche-toi de ce plaisant bocage ;
 Entends de ces oiseaux l'agréable ramage :
 Ce qu'ils chantent la nuit , ce qu'ils chantent le jour,
 Aminte, tout cela ne parle que d'amour.
 Chantez, petits oiseaux : nul danger, nulle crainte
 N'interrompe jamais votre amoureuse plainte :
 Chantez , petits oiseaux ; et puissé-je toujours
 Avecque vous chanter mes fidèles amours!

SEGRAIS.

LICIDAS.

SILVANIRE vivait sans avoir de tendresse ;
Elle perdait le temps d'une aimable jeunesse
Et, ce qui méritait de plus grands châtimens ,
Elle le faisait perdre à deux ou trois amans .
Souvent contre l'Amour, même contre sa mère ,
Contre l'aimable troupe adorée en Cythère ,
Elle tint des discours offensans et hardis :
Je serais bien fâché de les avoir redits .
Elle quitta pourtant sa fierté naturelle ,
Non sur de nouveaux soins qu'un amant eut pour el
L'Amour n'en fit pas tant , et la réduisit bien ;
Toute cette fierté cessa presque sur rien .
Un jour elle épia Mirène avec Zélide .
Tandis que le soleil brûlait la terre aride ,
Sous un ombrage épais ces amans retirés ,
Du reste des mortels se croyaient délivrés .
Un buisson les trahit aux yeux de Silvanire ;
D'un entretien d'amans elle eut dessein de rire ;
Plaisir qui lui devait sans doute être interdit .
Cieux ! quels discours charmans Silvanire entendit
Devine-les , Atys , toi qui sais comme on aime ;
C'étaient de ces discours dictés par l'Amour même

Que les indifférens ne peuvent imiter,
Qu'un amant hors de là ne saurait répéter.
Ils étaient quelquefois suivis par un silence ;
Au défaut de la voix les yeux d'intelligence
Confondaient des regards vifs , quoique languissans ,
Et craintifs et flatteurs , doux ensemble et perçans.
Zélide en rougissait , et cette honte aimable
Exprimait mieux encore un amour véritable ;
Et Mirène charmé lisait dans sa rougeur
Des secrets qu'à demi cachait eucor son cœur.
Tantôt de leurs amours l'histoire est retracée ,
La rencontre où d'abord leur âme fut blessée ,
Le lieu , même l'habit que Zélide avait pris ,
Rien n'est indifférent à des cœurs bien épris ;
Les premières rigueurs qu'eut à souffrir Mirène ,
Dont la bergère alors ne convenait qu'à peine ,
Mille riens amoureux pour eux seuls importans ,
Quels sujets d'entretien à des amans contens !
Ils s'occupent tantôt d'un simple badinage ,
Qui des tendres amours est le charmant partage ,
Que le respect pourtant accompagne toujours ;
Doux respect , qui lui-même aide aux tendres amours.
Mais pour les amuser ce qui pouvait suffire ,
Par quel art , cher Atis , se pourrait-il décrire ?
Quelque débat entre eux survenu pour un chant
Que chacun croyait rendre encore plus touchant ,
Quelque fleur que Mirène arrachait à la belle ,
Et dans le mouvement que causait la querelle

Une main de Zélide , ou bien un bras baisé ,
Un vain courroux d'amante aussitôt apaisé ,
Que sais-je ? mille jeux que l'Amour autorise ,
Une innocente offense , une feinte surprise ,
D'une liberté douce effets pleins d'agrémens ,
Voilà ce qui changeait leurs heures en momens.
Silvanire conçut qu'elle était moins heureuse ;
De ce lieu solitaire elle sortit rêveuse ;
Les plus beaux de ses jours , quoiqu'exempts de souci ,
Traquilles , fortunés , ne coulaient point ainsi.
Elle croyait toujours voir Zélide et Mirène ,
Toujours de leurs discours sa mémoire était pleine ,
Présage d'une ardeur qui s'allait allumer ;
Elle sentit enfin qu'il lui manquait d'aimer.
Bientôt de ses amans Lisis , le plus aimable ,
A ses vœux empressés la trouva favorable ,
Bientôt.... mais qu'ai-je encore , Atis , à te conter !
Silvanire en chemin ne doit pas s'arrêter ;
Bientôt sur tous les soins que la tendresse inspire
On ne distingua plus Zélide et Silvanire.
De l'Amour cependant admire les attraits ,
Le mal se prend à voir deux amans de trop près.

FONTANELLE.

DAPHNIS.

DAPHNIS, l'âme aux douleurs sans cesse abandonnée,
 Lorsque la froide nuit de pavots couronnée
 Assoupit nos ennuis et nous force à dormir,
 Le cœur blessé d'amour, ne faisait que gémir.
 Absent d'Amarillis, et sans nulle espérance
 De voir sitôt finir cette cruelle absence,
 Seul dedaus sa cabane attendant le matin,
 Il plaignait vainement son malheureux destin.

O belle Amarillis, si chère à ma pensée!
 Vois, disait-il, les maux dont mon âme est blessée;
 Je suis persécuté par l'amour et le sort,
 Eloigné de tes yeux et voisin de la mort.
 Maintenant le sommeil dans nos hameaux assemble
 Les maitres des troupeaux et les troupeaux ensemble;
 Le vent n'agite plus les feuilles des forêts,
 Les bruyères des champs, ni les joncs des marais;
 Les mâtins ont cessé d'aboyer à la lune;
 Les hiboux ont mis fin à leur plainte importune;
 Tout dort dans la nature; et Daphnis seulement,
 Privé de ce repos, soupire son tourment;
 Car, sitôt que du jour la lumière est éteinte,
 Parmi l'obscurité se réveille ma plainte;

Et , sans être assoupis du sommeil qui les fuit ,
 Mes yeux baignés de pleurs laissent couler la nuit.
 Alors parmi l'horreur et dans la solitude ,
 Ma passion revient plus fâcheuse et plus rude ;
 Alors mille pensers de peine et de douleur ,
 Et d'absence et d'amour , redoublent mon malheu
 Ainsi donc vainement la nuit m'offre ses charme
 Ainsi donc vainement je verse tant de larmes :
 Jamais l'amour cruel ne se soule de pleurs ,
 Ni l'herbe de ruisseaux , ni l'abeille de fleurs.

O chère Amarillis ! je garde la mémoire
 Du temps où près de vous , plein d'amour et de gloi
 Je chantais tout le jour avecque liberté ,
 La grandeur de ma flamme et de votre beauté ;
 Où ma voix enseignait les rives de la Seine ,
 Et les bois de Madrid , et les monts de Surène ,
 Et tous ces longs coteaux de jardins embellis ,
 A redire après moi le nom d'Amarillis.

Cent fois , vous le savez , reposant à l'ombrage
 De ces saules épais qui bordent le rivage ,
 Et que le vicil Egon fit planter autrefois ,
 Vous avez écouté les accens de ma voix.

Alors je vous contais quelque histoire agréable
 Des plus fameux amans que nous vante la fable ;
 Les feux de Jupiter , au monde si connus ;
 Les larcins amoureux de Mars et de Vénus ;
 La fuite de Daphné , le malheur de Céphale ,
 Ou de Pasiphaé la passion brutale ;

Heureuse, si, pour nuire à sa félicité,
Dédale et les troupeaux n'avaient jamais été !
Tantôt je vous disais ce que le grand Malherbe,
Pour fléchir Lycoris, nymphe jeune et superbe,
Comme un cygne mourant, chantait au bord des eaux
Où l'Orne paresseux dort parmi les roseaux ;
Tantôt je vous parlais du soin des bergeries ;
Je vous montrais quelle herbe infecte les prairies,
Et comme les pasteurs partagent aux troupeaux
L'ombrage, le soleil, les herbes et les eaux.
Mais parmi ces discours, l'Amour forçait mon âme
D'y mêler le récit de l'excès de ma flamme.
Qui pourrait s'empêcher de plaindre son tourment ?
Et vous oyiez toujours ma plainte doucement !

Même quand je partis, et qu'aux bords de la Seine,
Pan, qui prend soin de nous, eut pitié de ma peine,
Pleine de la douleur de mes maux infinis,
Adieu, me dites-vous, adieu, pauvre Daphnis.

Maintenant loin de vous et de ces doux rivages,
Parmi des monts affreux et des roches sauvages,
Où de noires forêts de pins audacieux
Croissent parmi la neige, et s'élèvent aux cieux,
Je consume en regrets les nuits et les journées,
Prêt de finir bientôt mes tristes destinées
(Ainsi le veut Amour) loin de votre beauté,
Et des aimables lieux où je fus enchanté ;
Sans craindre que le Temps hannisse de mon âme
Ni ces aimables lieux, ni cette belle flamme,

Ni que l'Amour cruel qui fait naître mes pleurs,
Apprenne à s'apaiser par mes longues douleurs !

Levons-nous ; le soleil des cimes reculées,
De ces monts élevés descend dans les vallées ;
Déjà tous les bergers ont quitté les hameaux ,
Et l'on entend par-tout le son des chalumeaux.

SARASIN.

L'AMANT PRÉVOYANT.

Doux Zéphirs , quittez ces feuillages ;
Cessez vos jeux , petits oiseaux ;
Vous , sans bruit , loin de ces rivages ,
Bergers , emmenez vos troupeaux.

Feux dévorans du jour , mourez dans ces ombrages ;
Au fond de vos rochers , dormez , bruyans échos ;
Seul et de loin , caché sous la verdure ,
Chante amoureux des bois , gazouille ta chanson ;
Et toi qui baignes ce gazon ,
Frais ruisseau , suspends ton murmure ;
Que tout repose en la nature :
Philis repose en ce vallon.

BERQUIN.

CÉLIMÈNE.

Assis au bord de la Seine ,
Sur le penchant d'un coteau ,
La bergère Célimène
Laisse paître son troupeau.
Il descend dans la prairie ,
Sans qu'elle daigne songer
Que le loup pourra manger
Sa brebis la plus chérie.
Le souvenir d'un berger ,
Que la fortune cruelle
Force à vivre éloigné d'elle ,
Dans un climat étranger ,
Cause sa douleur mortelle ,
Qui lui fait tout négliger.
Tantôt, cédant à la force
De ses amoureux transports ,
Elle grave sur l'écorce
Des arbrisseaux de ces bords :
Puisse durer, puisse croître
L'ardeur de mon jeune amant,
Comme feront sur ce hêtre

Ces marques de mon tourment !
Tantôt mêlant , sur le sable ,
Le nom d' Achante et le sien ,
Elle trouve insupportable
Qu' un Zéphir impitoyable
En passant ne laisse rien .
Quelle cruelle aventure ,
Dit-elle , avec un soupir !
Si ce que fait le Zéphir
M' est un véritable augure
Que de si tendres amours
Ne dureront pas toujours ,
Je briserais la musette
Que me laissa l' imposteur ,
Et du fer de ma houlette ,
Je me percerais le cœur !
A ces mots , elle repasse
Dans son esprit alarmé
L' air , les traits , l' esprit , la grâce
De ce berger trop aimé .
Les oiseaux de ce bocage
Se taisent pour écouter
Ce qu' ils entendent chanter
Du beau berger qui l' engage :
Ils voudraient le répéter ;
Mais leur plus tendre ramage
Ne la saurait imiter .
Jamais cette triste amante

Ne voit, sur l'herbe naissante,
Folâtrer d'heureux amans,
Qu'elle ne se représente
Combien l'absence d'Achante
Lui vole de doux momens.
Jamais les bergers ne viennent
De ces bords délicieux,
Où les Destinés les retiennent,
Que son amour curieux
Ne s'informe si ces lieux
Ont des nymphes assez belles
Pour faire des infidèles.
Enfin, mille fois le jour
Elle veut, elle appréhende
Tout ce que craint et demande
Le plus violent amour.

Qu'on doit plaindre une bergère
Si facile à s'alarmer !
Pourquoi du plaisir d'aimer
Faut-il se faire une affaire ?
Quels bergers en font autant,
Dans l'ingrat siècle où nous sommes ?
Achante, qu'elle aime tant,
Est peut-être un inconstant,
Comme tous les autres hommes !

M.^{me} DESHOULIÈRES.

LE RACCOMMODEMENT.

TIR CIS.

QUAND tes beaux yeux me trouvèrent aimable,
Quand tes faveurs étaient toutes pour moi,
A mou bonheur rien n'était comparable ;
J'étais, Iris, plus heureux que le roi.

IRIS.

Léger Tircis, que ta plainte est cruelle !
Ne me dis point que j'ai manqué de foi.
Quand je croyais ta passion fidèle,
J'étais encor plus heureuse que toi.

TIR CIS.

Le luth, la voix, la beauté de Silvie
Font aujourd'hui ma joie et mes amours ;
Et je voudrais, pour alonger sa vie,
Finir la mienne au plus beau de mes jours.

IRIS.

Le beau Daphnis m'aime avecque tendresse,
Et, pour Daphnis mon cœur n'est pas cruel ;
Mon cher amant sait bien que sa maîtresse
Mourrait cent fois pour le rendre immortel.

TIRCI8.

Trêve d'aigreur : moi-même je me blâme
 De perdre un temps propre à faire la paix.
 Si je pouvais régner seul en ton âme ,
 Tu me serais plus chère que jamais !

IRIS.

Bien que tu sois inconstant et colère ,
 Et que Daphnis ait de quoi me charmer,
 Ingrat amant, prends le soin de me plaire ,
 Je suis encor toute prête à t'aimer.

CHARLEVAL.

AU PRINTEMPS.

REVENEZ, charmante verdure ,
 Faites régner l'ombrage et l'amour dans nos bois !
 A quoi s'amuse la nature ?
 Tout est encor glacé dans le plus beau des mois.
 Si je viens vous presser de couvrir ce bocage ,
 Ce n'est que pour cacher aux regards des jaloux
 Les pleurs que je répands pour un berger volage.
 Ah ! je n'aurai jamais d'autre besoin de vous !

M.^{me} DESHOULIÈRES.

CLYMÈNE ET ANNETTI

CLYMÈNE.

Je ne veux plus aimer, j'en ai fait un serment.
 Lisis vient de louer en ma présence Aminte :
 J'ai vu triompher mon amant
 Du dépit dont j'étais atteinte.
 Je ne veux plus aimer, j'en ai fait un serment.
 Tu ris....

ANNETTE.

 Qui ne rirait de ce sujet de plainte ?
 Mais que dis-tu d'Atis, qui, seul et sans témoins,
 Rêve toujours sous quelque ombrage ?
 Son troupeau ne fait plus le sujet de ses soins ;
 Les loups ont l'humeur moins sauvage.
 Dieux ! que son chant me plait !

CLYMÈNE.

 Dis plutôt sou am
 Il en entretient nuit et jour
 Les échos de notre bocage.

ANNETTE.

Oserais-je l'aimer ? serait-ce pas un mal ?

Hélas ! j'entends dire à nos mères
Qu'aucun poison n'est plus fatal.

CLYMÈNE.

Iles n'ont pas été toujours aussi sévères.
Tends-leur ces agrémens qu'ont les jeunes bergères,
Tu leur entendas dire aussi souvent qu'à moi :
Ce doux poison qu'amour ! Amour, il n'est que toi
De plaisir sensible en la vie :
On ne blâme que par envie
Les cœurs qui vivent sous ta loi !

ANNETTE.

Mais, Clymène, que veux-tu dire ?
Toi-même tu voulais tout-à-l'heure bannir
Les doux transports de ce martyr.

CLYMÈNE.

Oh ! je n'y pensais plus ; tu m'en fais souvenir.
J'entends le son d'une musette !

Atis et Lisis paraissent.

LISIS, à Clymène.

Je confesse mon crime, et viens, plein de regret....

CLYMÈNE.

Je vous veux apprendre un secret.
Ne vantez que l'objet qui fait votre tendresse ;
Forcez vos amours d'avouer
Qu'un amant n'a des yeux que pour voir sa maîtresse,
De l'esprit que pour la louer.

ANNETTE.

Il suivra tes conseils; pardonne-lui, Clymène.
 Si l'ami s'excuse aisément,
 Il me semble qu'on doit avec bien moins de peine
 Pardonner à l'amant.

CLYMÈNE.

Ton ignorance me fait rire.
 Pardonner à l'amant! Annette, y penses-tu?
 Je vois bien qu'en effet l'amour t'est inconnu.
 Atis, prends soin de l'en instruire.
 Nous nous fâchons du mot d'amour:
 Ce sont façons qu'il nous faut faire;
 Et cependant tout ce mystère
 Dure au plus l'espace d'un jour.
 Nous soupirons à notre tour;
 Un doux instinct nous le commande.
 L'amant honteux fait mal sa cour:
 Nous ne donnons qu'à qui demande.

ATIS.

Puisqu'on me le permet, je jure par les yeux
 De la bergère que j'adore,
 Qu'il n'est rien si beau sous les cieux,
 Ni la fraîche et riante Aurore,
 Ni la jeune et charmante Flore.
 Elle n'a qu'un défaut, c'est d'être sans amour.
 Ah! si je lui pouvais montrer ce qu'elle ignore,
 Nul berger plus heureux n'aurait pu voir le jour.

LISIS.

Annette est belle : qui le nie ?
 Mais Clymène emporte le prix ;
 Et moi j'emporte sur Atis
 Celui d'une ardeur infinie.
 Je sais languir, je sais brûler.

CLYMÈNE.

Savez-vous le dissimuler ?

LISIS.

Si je le sais , cruelle !

CLYMÈNE.

Il est vrai , votre peine
 Dura deux jours sans éclater.
 Je n'osai d'abord m'en flatter :
 N'étais-je pas bien inhumaine !

LISIS.

Deux jours ? vous comptez mal : tout est siècle aux amans.
 Récompensez ces longs tourmens !

ATIS, à *Annette*.

Payez les transports de mon zèle !

CLYMÈNE.

Annette, qu'en dis-tu ?

ANNETTE.

Mais toi ? Je suis nouvelle

En tout ce qui regarde un commerce si doux.
Sachons auparavant ce qu'ils veulent de nous.

LISIS *et* ATIS.

L'aveu d'une ardeur mutuelle :
Tout le reste dépend de vous.

CLYMÈNE *et* ANNETTE.

Eh bien, ou vous l'accorde.

LISIS *et* ATIS.

O charmantes bergères !
Allons sur les vertes fougères,
Au plus creux des forêts, au fond des antres sourds,
Célébrer nos tendres amours.

TOUS ENSEMBLE.

Allons sur les bords des fontaines,
Le long des prés, parmi les plaines,
Mêler aux aimables zéphirs
Nos amoureux soupirs !

LA FONTAINE.

TIR SIS ET IRIS.

TIR SIS.

ON aime en ces hameaux ; on songe assez à plaire ;
 Cependant cherchez-y quelque berger sincère ,
 Et je veux bien , Iris , vous rendre votre foi ,
 Si vous en trouvez un sincère comme moi.

IRIS.

Il est quelques beautés que l'on trompe ou qu'on quitte,
 Mais il en est plus d'une aussi qui le mérite.
 Eh quoi ! voulez-vous donc qu'avec fidélité
 On aime Cléonice , et son air affecté ?
 Voulez-vous que l'on soit fidèle pour Madonte ,
 Qui toujours sur ses ans nous impose sans honte ?
 Mais Climène , mais Lise ont de vrais agréments ,
 Et je répondrais bien , berger , de leurs amans.

TIR SIS.

Ne vous y trompez pas ; pour être jeune et belle ,
 On n'en a pas toujours un amant plus fidèle.
 Vous parlez de Climène ! il n'est pas d'air plus doux ;
 Et même elle a , dit-on , quelque chose de vous ;
 Mais si je vous disais que Climène est trahie ?
 Ménalque , qui devrait l'aimer plus que sa vie ,
 Qui souvent la voit seul près d'un certain buisson ,
 Ménalque pour une autre a fait une chanson.

Et Lise , à votre avis , est-elle plus heureuse ,
 Elle que ses beaux yeux rendent si dédaigneuse ?
 Elle osa l'autre jour devant d'autres pasteurs
 Choisir son Licidas pour lui donner des fleurs ;
 A l'amour du berger elle les crut bien dues ;
 Hélas ! le lendemain il les avait perdues.

IRIS.

Tirsis , je vous entends ; vous n'aimez pas ainsi :
 Mais ne me puis-je pas faire valoir aussi ?
 Croyez-vous que pour être et fidèle et sincère ,
 On en trouve toujours autant dans sa bergère ?
 Damon y gagnerait ; nous sommes tous témoins
 Combien à Timarète il a plu par ses soins.
 L'autre jour cependant elle vint par-derrière
 Au fier et beau Thamire ôter sa panetière ;
 Damon était présent , elle ne lui dit rien ;
 Pour moi , de leurs amours je n'augurai pas bien :
 Ces tours-là ne se font qu'au berger que l'on aime ;
 Vous vous plaindriez bien si j'en usais de même.
 On croit que Lisidor a lieu d'être content :
 J'ai vu pourtant Alphise , elle qui l'aimait tant ,
 A qui Daphnis mettait ses longs cheveux en tresse ;
 La belle avait un air de langueur , de paresse ;
 Au contraire , Daphnis , d'un air vif , animé ,
 S'acquittait d'un emploi dont il était charmé :
 Alphise en ce moment rougit d'être surprise ,
 Et je rougis aussi d'avoir surpris Alphise.

TIRISIS.

Iris , qu'avez-vous dit ? on se fût figuré
 Que le fidèle Amour, des villes ignoré,
 S'était fait dans nos bois des retraites tranquilles ;
 Mais on l'ignore ici comme on fait dans les villes !
 Ah ! qui pourrait souffrir Ménalque et Licidas ?
 Charmé de leurs chansons , je suivais tous leurs pas :
 Maintenant que je sais qu'ils ne sont pas fidèles ,
 Je les fuis , et leurs voix ne me semblent plus belles.

IRIS.

Alphise et Timarète ont l'entretien charmant ;
 Je les cherchais toujours avec empressement ;
 Mais, depuis que je sais qu'Alphise et Timarète
 N'ont point pour leurs amans la foi la plus parfaite ,
 J'évite de les voir ; et les jours les plus longs
 J'aime mieux les passer seule avec mes moutons.

TIRISIS.

Puisque dans ce hameau les amours dégénèrent ,
 Car tous nos vieux bergers, on sait comme ils aimèrent,
 Abandonnons ces lieux , Iris , retirons-nous ;
 Ou y verra du ciel éclater le courroux.

IRIS.

Non , vivons en des lieux où je serai charmée
 Parmi tant de beautés d'être la plus aimée ;
 Où , par mes tendres soins, Tiris sera nommé,
 Parmi tant de pasteurs, l'amant le plus aimé.

Qu'il ne soit point ici de feux tels que les nôtres ;
 Jouissons du plaisir d'aimer plus que les autres ,
 Et voyons en pitié tant de faibles amours ,
 Qui souffrent le partage, et changent tous les jours.

TIR SIS.

Si je change jamais , si mon cœur se partage ,
 Puissé-je en aucuns jeux n'obtenir l'avantage !
 Puisse déplaire à tous mon plus doux chalumeau ,
 Et ma voix faire fuir les belles du hameau !

IRIS.

Ruisseau qui murmurez, bois chargés de verdure ,
 Ecoutez mon berger , écoutez ce qu'il jure.
 S'il trouve en sou Iris un amour moins constant,
 Je veux que tous mes traits changent au même instant,
 Et que, sans ressentir une secrète peine,
 Je ne puisse jamais rencontrer de fontaine !

TIR SIS.

O vous, dieu des pasteurs, déesse des amans ,
 Ecoutez ma bergère , écoutez ses sermens !

IRIS.

Bergers, qu'en ces hameaux on trouve redoutables,
 Vous tâcheriez en vain de me paraître aimables ;
 Ne songez pas qu'Iris voie encore le jour ;
 Pour Iris dans le monde il n'est qu'un seul amour.

TIR SIS.

Bergères, qui causez tant de soupirs, de larmes,
 Ne comptez plus sur moi pour admirer vos charmes ;

Ne comptez plus sur moi pour ressentir vos traits ;
Mes yeux à vos appas sont fermés pour jamais.

FONTENELLE.

LE RENDEZ-VOUS.

Au déclin d'un beau jour une jeune bergère ,
Plus tard que de coutume ayant quitté sa mère ,
Pressait les pas tardifs de son nombreux troupeau
Vers un bocage épais éloigné du hameau.
L'heure du rendez-vous , malgré ses soins passée ,
S'offrait incessamment à sa triste pensée.
Elle arrive : mais , ciel ! quels furent ses soucis ,
De parcourir ces lieux sans y trouver Tircis !
Dans son impatience en vain elle l'appelle ;
Echo seule répond à la voix de la belle.
Mille soupçons confus alarment son courroux :
Elle s'arrête enfin au plus cruel de tous.
Tircis ne m'aime plus ! Le perfide , dit-elle ,
Ne peut en même temps être heureux et fidèle ;
Une bergère amante est pour lui sans appas :
Il m'aimerait encor si je ne l'aimais pas.
On me l'avait tant dit avant de le connaître !
Traitez bien un amant , il cessera de l'être.
L'amour ne peut durer qu'autant que les désirs ;
Nourri par l'espérance , il meurt par les plaisirs !

Aussi quand il me tint un amoureux langage ,
 Quoiqu'en secret mon cœur approuvât son hommage,
 Le soleil quatre fois fit mûrir nos moissons
 Avant que je parusse écouter ses chansons.
 En lui cachant l'ardeur qui dévorait mon âme ,
 Que n'ai-je point souffert pour éprouver sa flamme !
 Par combien de tourmens n'ai-je point acheté
 Le chimérique espoir d'aimer en sûreté !
 Cruelle à mon berger , plus cruelle à moi-même ,
 Je ne lui laissais voir qu'une rigueur extrême ;
 Mais un jour, jour fatal au secret de mon cœur,
 Tircis trop tendrement me peignit son ardeur :
 Jusqu'à quand , disait-il , je m'en souviens encore ,
 Serez-vous insensible au feu qui me dévore ?
 Malgré votre beauté , craindriez-vous un jour
 De me voir à quelqu'autre immoler votre amour ?
 Ah , grands dieux ! si je vis sans aimer ma bergère ,
 Que ma flûte , ma voix , mes vers cessent de plaire !
 Qu'on me voie étouffer les oiseaux que j'instruis !
 Que mes prés soient sans fleurs , et mes vergers sans fruits ;
 Que mes tendres brebis et mes béliers superbes
 S'empoisonnent du suc des plus mortelles herbes !
 Que je les abandonne à la fureur des loups !
 Et que je sois moi-même en butte à tous vos coups !
 J'en jure par les dieux , ou plutôt par vous-même ,
 Philis , l'Amour vous rend ma déité suprême.
 L'ardeur que j'ai pour vous ne finira jamais :
 Croyez-en mou amour , mes sentimens , vos traits.

Son trouble, sa langueur, ses regards, son silence,
Tout m'assurait alors de sa persévérance.
Je ne pus résister à des coups si puissans ;
Un désordre inconnu s'empara de mes sens ;
Presque sans le vouloir, éperdue, inquiète ,
A mon perfide amant j'avouai ma défaite.
Je vous aime , lui dis-je : heureuse si mon cœur
Peut attendre du vôtre une éternelle ardeur !
A vous aimer toujours, cher Tircis, je m'engage.
Que de mon tendre amour cet agneau soit le gage !
Il croîtra. Que nos feux croissent ainsi que lui !
Pussions-nous nous aimer encor plus qu'aujourd'hui !
Qu'après un tel aveu notre entretien fut tendre !
Oiseaux, vous le savez, vous seuls pûtes l'entendre :
Tout ce que sent un cœur par l'amour animé,
Dans cet heureux moment fut par nous exprimé !
Fugitives douceurs, instans si désirables,
Ou soyez moins charmaus, ou soyez plus durables !
A peine eus-je livré mon cœur à ses désirs,
Que la nuit vint troubler nos innocens plaisirs ;
Malgré nous il fallut nous soustraire à leurs charmes :
Tircis fut accablé ; je répandis des larmes ;
Et, pour nous séparer en nous serrant la main ,
Nous ne pûmes tous deux prononcer qu'à *demain*.
Depuis cet heureux soir, avec exactitude,
Il me prévint toujours dans cette solitude :
Mais, hélas ! aujourd'hui je l'attends vainement ;
L'ingrat n'a plus pour moi le même empressement !

Sans doute le perfide au pied de quelque belle
Se fait de mes chagrins un bonheur auprès d'elle ;
Et , pour la flatter mieux , méprisant ma beauté ,
Le parjure se rit de ma crédulité.
Dieux , sur la foi desquels j'ai perdu l'innocence ,
De mon volage amant daignez tirer vengeance !
Elle achevait ces mots quand Tircis accourut :
A l'aspect du berger son courroux disparut.
Eh quoi donc ! lui dit-elle avec un regard tendre ,
Depuis quand un amant se fait-il tant attendre ?
Bergère , reprit-il , calmez votre courroux ;
J'étais sur ces gazons deux heures avant vous.
Vous arriviez enfin ; mais , disgrâce imprévue !
Un loup au même instant s'est offert à ma vue :
Il entraînait , grands dieux , quelle alarme pour moi
Cet agneau si chéri , gage de notre foi.
O Ciel ! pour mon amour quel funeste présage !
Ai-je dit ; mais , cruel , je méprise ta rage ;
Quoique je sois ici sans houlette et sans chien ,
Tu sentiras bientôt qu'un amant ne craint rien.
Enfin jusqu'en son for la bête poursuivie
A perdu sous mes coups sa proie avec sa vie.
J'ai vengé par sa mort nos plaisirs différés :
Pouvais-je moins punir qui nous a séparés !
La bergère à ces mots lui raconte ses craintes ?
Le fidèle Tircis en fit de douces plaintes.
Philis , d'un air confus approuvant ses raisons ,
Par de nouveaux sermens expia ses soupçons.

L'Abbé MANGENOT.

GALLUS,

DEUXIÈME ÉGLOGUE DE VIRGILE.

VIENS; préside, Aréthuse, au dernier de mes chants.
Qui peut à mon Gallus refuser ses accens ?
Peu de vers pour Gallus, mais sur un ton si tendre,
Que même Lycoris se plaise à les entendre !
Que, pour prix de tes soins, ton cristal toujours pur
Des flots siciliens perce le sombre azur,
Et que jamais la Nymphé, épouse de Nérée,
Ne mêle d'amertume à ton onde sacrée !
Commençons, et tandis que des jeunes ormeaux
Nos chevreaux pétulans tondent les verts rameaux,
Chantons Gallus en proie à sa langueur secrète.
Mes chants sont écoutés ; la forêt les répète.
Nymphes des eaux, quels bois vous dérobaient au jour,
Quand Gallus expirait d'un déplorable amour ?
Le Pinde et ses coteaux, l'Hippocrène et sa source
N'avaient point cependant retenu votre course.
Les lauriers, la bruyère ont pleuré ses destins ;
Le lycée, et les monts du Ménale aux longs pins,
Pleuraient Gallus couché sous la roche déserte.
Ses bêlantes brebis vont lamentant sa perte :

Ne les dédaigne point, Gallus; au bord des eaux
Le charmant Adonis a gardé les troupeaux.

Le pâtre vient; des bœufs vient pesamment le guide;
De la froide glandée encore tout humide,
Ménalque vient; Phébus vient lui-même: « Insensé!
» Lycoris près d'un autre habite un camp glacé! »
Secouant de grands lis et des fleurs bocagères,
Silvain parut, orné de guirlandes légères.

Pan à son tour, le teint d'hièble coloré:

« D'un éternel ennui seras-tu dévoré?

» Dit-il. Le traître Amour s'applaudit de tes peines.

» L'herbe des prés a soif de l'onde des fontaines,

» L'abeille de cytise, et l'Amour de nos pleurs. »

Triste, il répond: « Témoins de mes longues douleurs,

Dites-les à vos monts, pasteurs de l'Arcadie,

Pasteurs seuls renommés pour votre mélodie.

Oh! si vos doux accords redisaient mon tourment,

Que Gallus au tombeau dormirait mollement!

Plût aux dieux que Gallus eût vos champs pour patrie!

Ou pâtre, ou vendangeur de la grappe mûrie,

J'eusse obtenu l'amour d'Amynte ou de Phyllis;

L'une ou l'autre, n'importe! ah! si l'éclat des lis

Refusa d'embellir le teint bruni d'Amynte,

Noire est la violette, et noire l'hyacinthe.

Près de moi, sous le saule aux mourantes coule urs,

L'une eût chanté des airs, l'autre eût cueilli des fleurs.

Là, sont des eaux, des prés; là, sous un mol ombrage,

Nous eussions attendu le terme de notre âge.

Mais loin de ton pays, sous les tentes de Mars,
Le fol Amour t'entraîne au milieu des hasards.
Des Alpes et du Rhin, il est donc vrai, cruelle,
Tu braves, et sans moi, la froidure éternelle!
Ah! que puissent du moins t'épargner les frimas!
Que les glaçons tranchans n'offensent point tes pas!

J'irai; sur les pipeaux qu'entendit Syracuse,
J'oserai de Chalcis reproduire la muse.
J'irai seul défier les tigres et les ours:
Sur les arbres des bois j'écrirai mes amours;
De ces arbres naissans les écorces fidèles
Croîtront. O mes amours! vous croîtrez avec elles!

Aux nymphes du Ménale osant m'associer,
J'atteindrai de mes traits l'horrible sanglier;
De chiens hurlans, malgré ses glaces conjurées,
Je ceindrai Parthénie et ses forêts sacrées.
Mais déjà je parcours le bois retentissant:
Du Parthe sous ma main siffle l'arc menaçant;
Il lance du Crétois la flèche inévitable.
Trompeurs soulagemens! l'Amour impitoyable
Daigne-t-il s'attendrir aux tourmens des humains?
Loin de moi, chants d'amour, dryades et silvains!
Forêts! disparaissez; votre ombre m'importune:
Rien ne peut, je le sens, tromper mon infortune.
De l'Hèbre et du Strymon quand je boirais les eaux,
Quand aux champs lybiens bondiraient mes troupeaux
Sous l'orme desséché que Sirius dévore,
L'Amour, l'ardent Amour m'y poursuivrait encore.

L'Amour soumet le monde , et je cède à l'Amour. »

Muses, laissons dormir les échos d'alentour.

C'est assez ; vous m'avez révélé vos merveilles ,
Tandis que , sous l'ombrage , en légères corbeilles
Ma main arrondissait les joncs obéissans.

Donnez près de Gallus du prix à mes accens ,
Lui pour qui chaque jour croît mon amitié tendre ,
Comme on voit au printemps l'ormeau croître et s'étendre !

La nuit vient ; levons-nous, fuyons l'ombre des nuits ;
Car l'ombre est dangereuse aux chanteurs comme aux fruits ,
Et du genévrier je crains le noir feuillage.
Troupeaux rassasiés , retournez au village.

MILLEVOYE.

L'AMOUR MAL ENTENDU.

IMPITOYABLE loi d'un sexe malheureux ,

Devoir cruel , qui m'oblige au silence !

Que tu me fais souffrir de tourmens rigoureux !

Tircis se plaint de mon indifférence.

Hélas ! que ce berger a peu d'expérience !

S'il savait lire dans mes yeux ,

Il verrait bien qu'il est plus heureux qu'il ne pensc.

M.^{me} DREUILLET.

TRADUCTION**DE LA IV.^e ÉGLOGUE DE VIRGILE.**

O Muses de Sicile, élevons notre voix.
Bien peu savent aimer l'humble asile des bois,
Et s'il faut qu'en mes vers leur charme se retrace,
Muses, près d'un consul, que mes vers trouvent grace!

Déjà le ciel accorde à nos vœux exaucés,
Ces temps par la Sybille autrefois annoncés ;
De vingt siècles pompeux l'ordre se renouvelle ;
Déjà revient Astrée et Saturne avec elle :
Un nouveau peuple enfin est envoyé des cieux.
Veille, veille, Lucine, à l'enfant précieux
Qui d'un siècle de fer, corrigeant l'influence,
Des biens de l'âge d'or éveille l'espérance ;
Lucine, tu le dois : songe qu'en nos remparts
Ton frère, dès long-temps, a régné par les arts.
Et toi, dont les Romains aimeront la mémoire,
Ton heureux consulat vit naître tant de gloire,
Pollion, et tes lois protégeant l'avenir,
Banniront des forfaits même le souvenir.

Oui, cet enfant des dieux, à leur grandeur suprême,
Ainsi que les héros, doit s'élever lui-même,

Et des vertus d'un père ornant son jeune cœur,
 Au paisible univers accorder le bonheur.

Regarde, aimable enfant, regarde la parure
 Dont la terre pour toi s'embellit sans culture ;
 Vois parmi des lions se jouer les agneaux ,
 Du reptile expirant se roidir les anneaux ,
 La brebis nous offrir sa mamelle abondante ,
 Et le lierre au baccar s'unir avec l'acanthé.
 L'hiver même au printemps a ravi ses couleurs ;
 Ton magique berceau te prodigue des fleurs ;
 L'aconit meurt penché sur sa tige flétrie ,
 Et par-tout va germer l'amôme d'Assyrie.

Mais alors que d'un père et de ses grands aïeux
 Les hauts faits et l'histoire étonneront vos yeux ,
 Que de vos saints devoirs vous saurez l'étendue ,
 La vendange aux buissons rougira suspendue ,
 Et du chêne endurci le miel à gros bouillons
 Doit sur les blonds épis jaillir dans nos sillons.

Quelque temps l'homme épris des erreurs paternel
 Fermera de remparts les cités criminelles ,
 Fera gémir ses champs par le soc entr'ouverts ,
 Et la rame à la main doit sillonner les mers :
 On verra naître encore une guerre civile ,
 Vers un autre Ilion voler un autre Achille ,
 Et nos vaisseaux nombreux , sous un autre Typhis
 Peupleront de guerriers les déserts de Thétis.
 Mais sitôt , noble enfant , que la force de l'âge
 Vous aura du nom d'homme inspiré le courage ,

L'Océan sera libre , et les peuples rivaux
N'iront plus , loin du port , trafiquer sur les eaux.
Tout doit naître en tous lieux ; égale en ses largesses
La terre épanchera d'uniformes richesses ;
La vigne , les sillons ne supporteront plus
Du fer et des rateaux les efforts superflus ;
Nos bouviers satisfaits ouvriront la prairie
Aux taureaux orgueilleux de leur corne affranchie ;
La toison n'osera , par un luxe usurpé ,
Sous de fausses couleurs mentir à l'œil trompé ,
Et la douce brebis , la chèvre pétulante
Brilleront dans les prés d'une pourpre opulente.
Oui , déjà les trois sœurs ont dit à leurs fuseaux :
Courez , sans vous lasser ; filez des jours si beaux.
De combien de respects vous obtiendrez l'hommage !
Oh ! du grand Jupiter majestueuse image !
Voyez à votre aspect les cieux , les élémens ,
Le monde s'agiter sur ses vieux fondemens :
D'un siècle de bonheur tout ressent la promesse.
Oh ! si vers ces beaux jours conduisant ma vieillesse ,
Les dieux , pour vous chanter , me laissaient des accens !
Venez , je braverai vos accords impuissans ;
Venez , Linus ; Orphée , oui , mon luth vous défié :
Je verrais le dieu Pan , sous les bois d'Arcadie ,
Lui-même s'effrayer d'un combat inégal ,
Et le juge à mes pieds couronner son rival.
Vous , par un doux instinct qui déjà la préfère ,
A son tendre souris connaissez votre mère.

Combien de pleurs sur vous ont versés ses beaux yeux !
Soyez digne, en l'aimant, d'être assis près des dieux.

DE LANGEAC.

AUTRE TRADUCTION

DE LA MÊME ÉGLOGUE.

O Muse de Sicile ! élève un peu la voix ;
On n'aime pas toujours la fougère et les bois :
Si tu fais retentir la flûte bocagère,
Rends digne d'un consul les bois et la fougère !
 Enfin voici le temps qu'en prophétiques vers
La sibylle autrefois promit à l'univers :
Des siècles écoulés l'ordre se renouvelle ;
Déjà , redescendant de la voûte éternelle ,
Saturne suit Thémis et nos antiques dieux ;
Un nouveau peuple enfin est envoyé des cieus ,
Et le monde épuisé répare sa ruine.
 Veille sur notre espoir ; veille , ô chaste Lucine !
Sur l'eufant précieux par qui le monde encor
Après l'âge de fer doit revoir l'âge d'or :
Déjà règne sur nous ton Apollon , ton frère.
 C'est sous ton consulat , Pollion , que la terre
Va , jouissant du sort promis à cet enfant ,
De ces mois fortunés voir le cours triomphant ;

Et tes soins, quand le crime ourdirait quelque trame,
Banniront la terreur qui pesait sur notre âme.

Issus des immortels, il verra dans les cieux
Les héros de son sang assis avec les dieux ;
Et les dieux le verront maintenir sur la terre
La paix, ce fruit heureux des vertus de son père.

Aimable enfant! Cybèle, offrant des dons nouveaux,
Prévient en souriant nos vœux et nos travaux :
Sur ton berceau déjà croit la rose odorante ;
Le lis y joint sa fleur à la fleur de l'acanthé ;
Tu vas naître : bientôt on verra dans nos champs
Errer près des agneaux les lions innocens ;
L'aconit expirer sur sa tige perfide ;
Dans ses poisons mourir la vipère livide ;
Et nos fleurs de Saba vaincre les arbrisseaux ;
Et le lait sous nos mains couler en longs ruisseaux.

Lorsque tu pourras lire aux pages de l'histoire,
Par quels faits tes aïeux ont acquis tant de gloire,
Par-tout vont à flots d'or ondoyer les moissons ;
La pourpre des raisins rougira les buissons,
Et le miel coulera de l'écorce des chênes.

Cependant parmi nous de nos antiques haines
Quelques levains encore aigriront les esprits ;
L'homme ira sur les flots braver encor Thétis,
Tourmentera les champs pour les rendre fertiles,
Et d'un mur protecteur enfermera les villes :
Sous un autre Typhis il faut que, vers Colchos,
Argo porte en ses flancs l'élite des héros ;

Que du dieu Mars encor la fureur se déploie,
Et qu'Achille menace une seconde Troie.

Mais quand ton corps plus ferme aura pris sa vigueur,
L'homme n'enverra plus le pin navigateur
Échanger les produits d'une rive étrangère :
Tout sol produira tout ; dès ce moment la terre
Verra sans les taureaux, le fer et les humains,
Cérès donner ses blés, et Bacchus ses raisins ;
De l'art des Tyriens les laines tributaires
N'oseront plus briller de couleurs adultères ;
Et par-tout les béliers, les brebis, les agneaux ,
D'or, de pourpre et d'azur, couvriront les coteaux.
Atropos, de concert avec les Destinées,
A dit : Filez, mes sœurs, ces trames fortunées.

Alors tu peux briguer les honneurs éternels,
Fils des dieux, noble enfant du roi des immortels !

Vois avec majesté se balancer le monde,
La vaste mer, le ciel, et la voûte profonde
Tressaillir dans l'espoir d'un siècle aimé des dieux.

Oh ! si je puis, vainqueur du Temps injurieux,
Vivre assez pour chanter les exploits de ta vie,
Marcellus, ton poëte, excitera l'envie
Du fils de Calliope et du fils d'Apollon.

Oui, j'irai provoquer, fier de chanter ton nom,
Pan même, en Arcadie ; et, s'il luttait de gloire,
Pan même, en Arcadie, avouerait ma victoire.

Toi, cher enfant, des tiens commence le bonheur
Ah ! pour la consoler de dix mois de langueur,

Fais voir, par un souris, que tu connais ta mère;
 Qu'un doux souris réponde à celui de ton père:
 On ne peut partager sans son auguste aveu,
 Le lit d'une déesse et la table d'un dieu.

FIRMIN DIDOT.

L'INQUIÉTUDE.

EN quel état me trouvé-je réduite
 Pour obéir à mon devoir !
 Je fuis Tircis ; mais que me sert ma fuite
 Qu'à m'ôter seulement le plaisir de le voir ?
 Que me sert-il de ne le pas entendre ?
 Je devine tous ses discours :
 Et mon cœur me redit mille fois tous les jours
 Ce qu'une fois il m'aurait dit de tendre.
 Je m'imagine à tous momens
 L'entendre m'exprimer les plus doux sentimens ;
 Et peut-être , hélas ! qu'à ma honte ,
 Quand de son entretien j'évite les appas,
 Je m'engage à lui tenir compte
 De cent mille douceurs qu'il ne me dirait pas.

M.^{me} DE LIANCOUR.

TITYRE ET MÉLIBÉE;

ÉGLOGUE TRADUITE DE VIRGILE.

MÉLIBÉE.

TITYRE, assis à l'ombre au pied de ce vieux hêtre,
 Tu modules des airs sur ta flûte champêtre :
 Nous, hélas ! exilés de notre cher pays,
 Nous fuyons, nous quittons nos toits, nos prés chéris;
 Nous fuyons : cependant, tranquille, heureux de l'être,
 Ici tu fais redire aux échos attendris
 Le nom, le nom si doux de ton Amaryllis.

TITYRE.

Ce repos, ce bonheur un dieu me le procure.
 Oui, c'est un dieu pour moi : son autel, je le jure...
 Du sang de mes agneaux rougira tous les mois.
 Puis-je assez l'honorer ? Si, comme tu le vois,
 Mes génisses, mes bœufs errent sur la verdure,
 Si ma flûte, à mon gré, s'accorde avec ma voix,
 C'est à lui, Mélibée, à lui que je le dois.

MÉLIBÉE.

Je n'en suis pas jaloux ; mais ce bonheur m'étonne,
 Tant dans nos champs le trouble au loin nous environne !

Ces chèvres, que sans force à peine je conduis,
 Je les mène en exil : à peine, hélas ! je puis
 Entraîner celle-ci, qui sur la roche nue,
 Parmi des coudriers, a mis bas deux chevreaux,
 D'un troupeau malheureux espérance perdue !
 Aveugle que j'étais ! tout m'annonçait ces maux ;
 Des chênes à mes yeux frappés du feu céleste,
 Et du cri des corbeaux le présage funeste.
 Mais quel est-il ce dieu qui t'a fait ce repos ?

TITRE.

Quelle était mon erreur ! je croyais, je l'avoue,
 Rome à-peu-près semblable à notre humble Mantoue,
 Cette ville où souvent, habitans des hameaux,
 Nous portons du laitage et de tendres agneaux ;
 Tels de jeunes chevreaux ressemblent à leur père,
 Ou des chiens nouveaux-nés à la lice leur mère ;
 C'était aux grands objets comparer les petits.
 Mais, élevant son front sur le monde soumis,
 Rome l'emporte autant sur le reste des villes,
 Que le cyprès altier sur les roseaux débiles.

MÉLIBÉE.

Quel motif t'amena dans ces fameux remparts ?

TITRE.

Ce fut la Liberté, qui, bien qu'un peu tardive,
 Enfin jeta sur moi de propices regards :
 Elle vit en pitié ma servitude oisive,
 Du jour qu'Amarylles, qui seule me captive,

Me fit de Galatée oublier les attraits.
 Car, je te l'avoûrai, tant que j'en fus l'esclave,
 Je n'avais pas l'espoir de briser mon entrave ;
 Je laissais dans l'oubli mes plus chers intérêts ;
 En vain, pour être aux dieux offerte en sacrifice,
 Sortait de mes pâtis ma plus belle génisse ;
 En vain pour les besoins d'une ingrate cité,
 Je pressais de mon lait le nectar argenté.
 Jamais, à mon retour, laitage, ni victime
 Ne me chargeait la main d'un profit légitime.

M É L I B É E.

O belle Amaryllis ! je ne m'étonne plus
 Si tu formais alors tant de vœux superflus ;
 Pourquoi de tes fruits mûrs ton oisive tritese
 Laissait sur les rameaux dépérir la richesse.
 Tityre était absent ; bois , fontaines , vergers,
 Redemandaient Tityre , honneur de nos bergers.

T I T Y R E.

Eh ! que faire autrement pour sortir d'esclavage ?
 Rome fut mon recours : je ne pouvais ailleurs
 Trouver des dieux plus doux, et des destins meilleurs.
 Là, j'ai vu ce héros qui reçoit mon hommage,
 Ce jeune dieu pour qui, de mon plus pur eucens,
 Les autels fumeront douze fois tous les ans.
 Allez , comme autrefois , dit-il , vivez tranquilles :
 Gardez vos bœufs , domptez vos taureaux indociles.

MÉLIBÉE.

Heureux vieillard ! ton champ te demeure du moins ;
 Ce champ, s'il n'est pas grand , suffit à tes besoins :
 Quoiqu'un terrain pierreux ici nuise à l'herbage ,
 Et là qu'un jonc fangeux couvre le pâturage ,
 Tes fécondes brebis , errantes dans ces lieux ,
 Ne craindront ni les suc's d'une plante sauvage ,
 Ni d'un troupeau voisin le mal contagieux .
 Heureux vieillard ! à l'ombre aux bords de ces fontaines ,
 Tu pourras des vents frais respirer les haleines .
 Sur ce buisson fleuri , borne du champ voisin ,
 L'abeille qui bourdonne , en pillant son butin ,
 Aux douceurs du sommeil va t'inviter encore .
 Là , du haut de la roche où croît le sycômore ,
 La voix de l'émondeur réjouira les airs .
 Cependant , doux objets de tes soins les plus chers ,
 Les ramiers amoureux , les tendres tourterelles
 Feront gémir l'ormeau de leurs plaintes fidèles .

TITYRE.

Aussi le cerf léger dans les plaines de l'air
 Cherchera sa pâture , et la profonde mer
 Laissera les poissons à sec sur le rivage ,
 Le Parthe et le Germain , dans des climats nouveaux ,
 De la Saône et du Tigre iront boire les eaux ,
 Avant que de mon cœur s'efface son image .

MÉLIBÉE.

Nous , dispersés au loin , et sous des cieux divers ,

Nous irons de l'Afrique habiter les déserts,
 Et les bords de l'Oaxe, et la Crète stérile,
 Et la froide Scytie, ou, par-delà les mers,
 Vivre avec le Breton, isolé dans son ile.
 Malheureux exilé, ne pourrai-je jamais,
 Après quelques printemps, revoir mon toit de chaume,
 Et ces champs fortunés, mon rustique royaume !
 Il faut donc qu'un barbare usurpe mes guérêts,
 Qu'il moissonne mes blés ! c'est pour lui qu'à grands frais
 Mélibée a semé dans des sillons fertiles !
 Voilà donc les effets des discordes civiles !
 Va, maintenant, travaille, et remplis tes greniers ;
 Plante, aligne ta vigne, et greffe tes poiriers.
 Troupeau jadis heureux des soins de votre maître,
 O mes chèvres ! allez : je ne vous verrai plus,
 Couché sur le gazon, dans un antre champêtre,
 Grimper sur les rochers dans les airs suspendus :
 Dociles à ma voix, que vous saviez connaître,
 Vous n'irez plus, l'oreille attentive à mes airs,
 Brouter le doux cityse, et les saules amers !

TITYRE.

Viens encor cette nuit, sur un lit de feuillage,
 Reposer sous mon toit : je t'offre du laitage,
 Des châtaignes, des noix, et mes fruits les plus beaux.
 Déjà fument au loin les foyers des hameaux ;
 Et l'ombre, qui descend du faite des montagnes,
 D'un voile qui s'allonge, obscurcit les campagnes.

DESAINANGE.

RUTH ;

ÉGLOGUE TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE (1),

A S. A. S. LE DUC DE PENTHIÈVRE.

Le plus saint des devoirs celui, qu'en traits de flamme
La nature a gravé dans le fond de notre âme ,
C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.
Qu'il est doux à remplir ce précepte d'amour !
Voyez ce faible enfant que le trépas menace ;
Il ne sent plus ses maux quand sa mère l'embrasse :
Dans l'âge des erreurs , ce jeune homme fougueux
N'a qu'elle pour ami dès qu'il est malheureux :
Ce vieillard , qui va perdre un reste de lumière ,
Retrouve encor des pleurs en parlant de sa mère.
Bienfait du Créateur, qui daigna nous choisir
Pour première vertu notre plus doux plaisir !
Il fit plus , il voulut qu'une amitié si pure
Fût un bien de l'amour, comme de la nature ,

(1) Cette églogue remporta le premier prix à l'Académie Française.

Et que les nœuds d'hymen , en doublant nos parens ;
 Vinsent multiplier nos plus chers sentimens.
 C'est ainsi que de Ruth récompensant le zèle ,
 De ce pieux respect Dieu nous donne un modèle.

Lorsqu'autrefois un juge (1) , au nom de l'Eternel,
 Gouvernait dans Maspha les tribus d'Israël ,
 Du coupable Juda Dieu permit la ruine.
 Des murs de Bethléem chassés par la famine ,
 Noémi , son époux , deux fils de leur amour ,
 Dans les champs de Moab vont fixer leur séjour.
 Bientôt de Noémi les fils n'ont plus de père :
 Chacun d'eux prit pour femme une jeune étrangère ;
 Et la mort les frappa. La triste Néomi ,
 Sans époux , sans enfans , chez un peuple ennemi ,
 Tourne ses yeux en pleurs vers sa chère patrie ,
 Et prononce en partant , d'une voix attendrie ,
 Ces mots qu'elle adressait aux veuves de ses fils :
 Ruth , Orpha , c'en est fait , mes beaux jours sont finis ;
 Je retourne en Juda , mourir où je suis née.
 Mon Dieu n'a pas voulu bénir votre hyménée :
 Que mon Dieu soit béni ! Je vous rends votre foi.
 Puissiez-vous être un jour plus heureuses que moi !

(1) *In diebus unius judicis , quando judices præerant , facta est fames in terra. Abiitque homo de Bethleem Juda , ut peregrinaretur in regione Moabitiside , cum uxore sua ac duobus liberis , etc.*

Votre bonheur rendrait ma peine moins amère.
Adieu; n'oubliez pas que je fus votre mère.

Elle les presse alors sur son cœur palpitant.
Orpha baisse les yeux, et pleure en la quittant.
Ruth demeure avec elle: Ah! laissez-moi vous suivre⁽¹⁾;
Par-tout où vous vivrez, Ruth près de vous doit vivre.
N'êtes-vous pas ma mère en tout temps, en tout lieu?
Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu mon Dieu.
La terre où vous mourrez verra finir ma vie;
Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie:
Jusques-là vous servir fera mes plus doux soins;¹
Nous souffrirons ensemble, et nous souffrirons moins!

Elle dit: C'est en vain que Noémi la presse
De ne point se charger de sa triste vieillesse;
Ruth, toujours si docile à son moindre désir,
Pour la première fois refuse d'obéir.
Sa main de Noémi saisit la main tremblante;
Elle guide et soutient sa marche défaillante,
Lui sourit, l'encourage; et, quittant ces climats,
De l'antique Jacob va chercher les états.

De son peuple chéri Dieu répareit les pertes:
Noémi de moissons voit les plaines couvertes.

(1) *Ne adverseris mihi ut relinquam te et abeam: quocumque enim perrexeris, pergam; et ubi morata fueris, et ego pariter morabor. Populus tuus populus meus, et Deus tuus Deus meus. Quæ te terra morientem susceperit, in eâ moriar, ibique locum accipiam sepulturæ.*

Enfin , s'écria-t-elle en tombant à genoux ,
 Le bras de l'Éternel ne pèse plus sur nous !
 Que ma reconnaissance à ses yeux se déploie :
 Voici les premiers pleurs que je donne à la joie !
 Vous voyez Bethléem , ma fille : cet ormeau
 De la tendre Rachel vous marque le tombeau.
 Le front dans la poussière , adorons en silence
 Du Dieu de mes aïeux la bonté ; la puissance :
 C'est ici qu'Abraham parlait à l'Éternel.
 Ruth baise avec respect la terre d'Israël.

Bientôt de leur retour la nouvelle est semée.
 A peine de ce bruit la ville est informée ,
 Que tous vers Noémi précipitent leurs pas.
 Plus d'un vieillard surpris ne la reconnaît pas :
 Quoi (1) ! c'est là Noémi ? Non , leur répondit-elle ,
 Ce n'est plus Noémi : ce nom veut dire belle ;
 J'ai perdu ma beauté , mes fils et mon ami :
 Nommez-moi malheureuse , et non pas Noémi !

Dans ce temps , de Juda les nombreuses familles
 Recueillaient les épis tombant sous les faucilles :
 Ruth veut aller glaner. Le jour à peine luit ,
 Qu'aux champs du vieux Booz le hasard la conduit ,
 De Booz dont Juda respecte la sagesse ,

(1) *Dicebantque: Hæc est illa Noemi? Quibus ait: Ne vocatis me Noemi, id est pulchram: sed vocate me Mara, id est amaram: quia amaritudine valdè replevit me omnipotens. Egressa sum plena; et vacuam reduxit me Dominus.*

Vertueux sans orgueil , indulgent sans faiblesse ,
 Et qui , des malheureux l'amour et le soutien ,
 Depuis quatre-vingts ans fait tous les jours du bien.

Ruth (1) suivait dans son champ la dernière glaneuse.

Étrangère et timide, elle se trouve heureuse

De ramasser l'épi qu'une autre a dédaigné.

Booz , qui l'aperçoit , vers elle est entraîné :

Ma fille , lui dit-il , glanez près des javelles ;

Les pauvres ont des droits sur des moissons si belles.

Mais vers ces deux palmiers suivez plutôt mes pas ;

Venez des moissonneurs partager le repas.

Le maître de ce champ par ma voix vous l'ordonne :

Ce n'est que pour donner que le Seigneur nous donne.

Il dit: Ruth à genoux de pleurs baigne sa main.

Le vieillard la conduit au champêtre festin.

Les moissonneurs , charnés de ses traits , de sa grâce ,

Veulent qu'au milieu d'eux elle prenne sa place ,

De leur pain , de leurs mets lui donnent la moitié ;

Et Ruth , riche des dons que lui fait l'amitié ,

Songeant que Noémi languit dans la misère ,

Pleure et garde son pain pour en nourrir sa mère (2).

(1) *Et colligebat spicas post terga metentium.... Et ait Booz ad Ruth: Audi filia; ne vadas in alterum agrum ad colligendum..... Si sitieris, vade ad sarcinulas, et bibe aquas de quibus et pueri bibunt.*

(2) *Sedit itaque ad messorum latus, et congescit polentam sibi, comeditque.... et tulit reliquias. Atque inde surrexit, ut spicas ex*

Bientôt elle se lève et retourne aux sillons.
 Booz parle à celui qui veillait aux moissons :
 Fais tomber, lui dit-il, les épis autour d'elle,
 Et prends garde surtout que rien ne te décèle :
 Il faut que sans te voir elle pense glaner,
 Tandis que par nos soins elle va moissonner.
 Epargne à sa pudeur trop de reconnaissance,
 Et gardons le secret de notre bienfaisance.

Le zélé serviteur se presse d'obéir ;
 Par-tout aux yeux de Ruth un épi vient s'offrir.
 Elle porte ces biens vers le toit solitaire
 Où Noémi cachait ses pleurs et sa misère.
 Elle arrive en chantant : Bénissons le Seigneur,
 Dit-elle ; de Booz il a touché le cœur.
 A glaner dans son champ ce vieillard m'encourage
 Il dit que sa moisson du pauvre est l'héritage.
 De son travail (1) alors elle montre le fruit.
 Oui, lui dit Noémi, l'Éternel vous conduit :
 Il veut votre bonheur ; n'en doutez point, ma fille
 Le vertueux Booz est de notre famille ;
 Et nos lois. Je ne puis vous expliquer ces mots
 Mais retournez demain dans le champ de Booz :

*more colligeret. Præcepit autem Booz pueris suis, dicens....
 vestris manipulis projicite de industriâ, et remanere permittite
 absque rubore colligat.*

(1) *Portans reversa est, et ostendit socru sui ; et dedit ei de
 quibus cibi sui, etc.*

Il vous demandera quel sang vous a fait naître ;
 Répondez : Noémi vous le fera connaître ;
 La veuve de son fils embrasse vos genoux.
 Tous mes desseins alors seront connus de vous.
 Je n'en puis dire plus : soyez sûre d'avance
 Que le sage Booz respecte l'innocence ;
 Et que vous voir heureuse est mon plus cher désir (1).
 Ruth embrasse sa mère , et promet d'obéir.
 Bientôt un doux sommeil vient fermer sa paupière.

Le soleil n'avait pas commencé sa carrière ,
 Que Ruth est dans le champ. Les moissonneurs lassés
 Dormaient près des épis autour d'eux dispersés :
 Le jour commence à naître ; aucun ne se réveille.
 Mais, aux premiers rayons de l'Aurore vermeille ,
 Parmi ses serviteurs Ruth reconnaît Booz.
 D'un paisible sommeil il goûtait le repos ;
 Des gerbes soutenaient sa tête vénérable ;
 Ruth s'arrête : O vieillard , soutien du misérable ,
 Que l'ange du Seigneur garde tes cheveux blancs !
 Dieu , pour se faire aimer doit prolonger tes ans.
 Quelle sérénité se peint sur ton visage !
 Comme ton cœur est pur , ton front est sans nuage.
 Tu dors , et tu parais méditer des bienfaits :
 Un songe t'offre-t-il les heureux que tu fais ?

(1) *Filia mea, quæram tibi requiem, et providebo ut bene sit tibi. Booz iste propinquus noſter est, etc.*

Ah ! s'il parle de moi , de ma tendresse extrême ,
Crois-le ; ce songe , hélas ! est la vérité même.

Le vieillard se réveille à ces accens si doux.

Pardonnez , lui dit Ruth , j'osais prier pour vous ;
Mes vœux étaient dictés par la reconnaissance ;
Chérir son bienfaiteur ne peut être une offense ;
Un sentiment si pur doit-il se réprimer ?
Non ; ma mère me dit que je peux vous aimer.
De Noémi dans moi reconnaissez la fille :
Est-il vrai que Booz soit de notre famille ?
Mon cœur et Noémi me l'assurent tous deux.

O ciel ! répond Booz , ô jour trois fois heureux !
Vous êtes cette Ruth , cette aimable étrangère
Qui laissa son pays et ses dieux pour sa mère !
Je suis de votre sang : et , selon notre loi ,
Votre époux doit trouver un successeur en moi.
Mais puis-je réclamer ce noble et saint usage ?
Je crains que mes vieux ans n'effarouchent votre âge :
Au mien l'on aime encor , près de vous je le sens ;
Mais peut-on jamais plaire avec des cheveux blancs ?
Dissipez la frayeur dont mon âme est saisie :
Moïse ordonne en vain le bonheur de ma vie ;
Si je suis heureux seul , ce n'est plus un bonheur !

Ah ! que ne lisez-vous dans le fond de mon cœur !
Lui dit Ruth ; vous verriez que la loi de ma mère
Me devient dans ce jour et plus douce et plus chère !..
La rougeur , à ces mots , augmente ses attraits.
Booz tombe à ses pieds : Je vous donne à jamais

nain et ma foi : le plus saint hyménée
 l'hui va m'unir à votre destinée !
 fête , hélas ! nous n'aurons pas l'Amour ;
 l'amitié suffit pour en faire un beau jour !
 O Dieu , dieu de Jacob , seul maître de ma vie ,
 ne pleindrai point qu'elle me soit ravie ;
 mais que le temps et l'espoir , ô mon Dieu ,
 sur Ruth heureuse , en lui disant adieu !...
 le conduit alors dans les bras de sa mère.
 Les vœux à l'Éternel adressent leur prière ;
 et tous les saint des nœuds en ce jour les unit.
 Dieu en glorifie : et Dieu , qui les bénit ,
 par ses vœux de Booz permet que tout réponde.
 Comme Rachel , comme Lia féconde ,
 Booz eut un fils (1) ; et cet enfant si beau
 que l'enfant du Seigneur est un gage nouveau :
 le gage de David. Noémi le caresse ;
 et Booz peut quitter ce fils de sa tendresse ,
 en le montrant sur son sein endormi :
 vous pouvez maintenant m'appeler Noémi.
 O sensible Ruth , prince , acceptez l'hommage.
 Venez lu monter jusques au premier âge

*Ille itaque Booz Ruth , et accepit uxorem..... et dedit
 sinus ut conciperet et pareret filium..... Susceptumque
 verum posuit in sinu suo , et nutricis ac gerulae funge-
 retur.*

Pour trouver un mortel qu'on pût vous comparer.
 En honorant Booz, j'ai cru vous honorer :
 Vous avez sa vertu, sa douce bienfaisance ; (1)
 Vous moissonnez aussi pour nourrir l'indigence :
 Et vieux comme Booz, austère avec douceur,
 Vous aimez les humains, et craignez le Seigneur.
 Hélas ! un seul soutien manque à votre famille ;
 Vous n'épousez pas Ruth ; mais vous l'avez pour fille.

FLORIAN.

CHAGRIN D'AMOUR.

Pour me faire oublier les charmes de Tircis,
 Ma mère me défend de souffrir sa présence :
 J'obéis ; mais, hélas ! ma triste expérience
 Pour ce conseil me donne du mépris :
 Son absence à mon cœur exagère son prix ;
 Moins je le vois, et plus j'y pense.

L'abbé MANGENOT.

(1) Florian n'est pas le seul poëte dont la muse ait célébré les vertus du duc de Penthièvre. On se rappelle toujours avec émotion ces vers où Gilbert le peignit si bien :

Sous un modeste habit, déguisant sa naissance,
 Penthièvre quelquefois visite l'indigence ;
 Et de trésors pieux dépouillant son palais,
 Porte à la veuve en pleurs de pudiques bienfaits.

FRAGMENT D'UNE ÉGLOGUE

QUI A CONCOURU A L'ACADÉMIE FRANÇAISE
 POUR LE PRIX DE POÉSIE QUE REMPORTE
 LA PIÈCE PRÉCÉDENTE.

(Extrait par Marmontel.)

.....
 DAMON de la sagesse exerçait le pouvoir :
 Arbitre pacifique , il étouffait les haines ,
 Marquait des champs voisins les bornes incertaines ;
 L'ordre régnait au sein du peuple fraternel ;
 Tout pliait sous les lois du sceptre paternel.
 Empire aimable et saint ! qu'un père est un bon maître !
 Damon seul dominait sur la tribu champêtre ;
 Seul il dictait les soins et les travaux du jour,
 Et l'instant du départ et l'instant du retour :
 Le soir, du lendemain sa voix réglait l'usage.
 Il commande, et chacun, content de son partage,
 Jusqu'à l'aube du jour va du coq matinal
 Pour le départ commun attendre le signal.

.....
 Mais d'un éclat nouveau déjà les cieux rougissent :
 De l'étable échappés les bœufs au loin mugissent ;

Dans les sillons ouverts le coutre se polit ;
 Sous des ongles de fer la glèbe s'amollit :
 Les aueur à grands flots des fronts en vain ruisselle
 Une chanson soutient la force qui chancelle.
 Damon ne peut languir dans un repos oisif ;
 D'une épine noueuse aidant son pas tardif ,
 Il va des bords du champ voir diriger l'ouvrage
 Sa voix des bras lassés ranime le courage.

« Après le travail du jour venait le
 » du soir ; et voici la peinture de la s
 » d'hiver sous le toit du bon laboureur : :

Mais lorsque , s'emparant de la voûte azurée ,
 Le nébuleux décembre alongeait la soirée ,
 Un jeune enfant , docile aux soins de son aïeul
 De nos fastes sacrés prenait le saint *recueil* ,
 Mais non sans le baiser. Sa main respectueuse
 L'approchant des lueurs d'une mèche onctueuse
 Il lit , d'abord timide , et bientôt enhardi.
 Autour de lui soudain un cercle est arrondi ,
 L'un debout , l'autre assis. Tous , fervent auditoi
 En extase écoutaient la vénérable histoire.
 Appliquant un cristal sur ses yeux obscurcis ,
 Et du jeune lecteur dirigeant les récits ,
 Le vieillard lui disait : Lisez ces pages saintes ;
 Abel , le juste Abel , de son sang les a teintes.

Où peut d'un frère aller la jalouse fureur !
Pourquoi le meurtrier fut-il un laboureur?...

« La famille formait ensemble , après la
» lecture , un concert rustique. »

D'innocentes chansons ou de pieux cantiques
Le vieillard , à voix basse , accompagnait leurs chants :
Son âme était ouverte à des plaisirs touchans ;
Et s'il goûtait des voix la douceur réunie ,
Des cœurs bien mieux encore il goûtait l'harmonie.
Souvent de ces concerts interrompant le cours ,
Les enfans lui disaient : Cher auteur de nos jours ,
Sans doute , en l'étendant , Dieu sema votre vie
De bien des traits divers ; contentez notre envie ;
Daignez les raconter : vos peines , vos malheurs ,
Soufferts , hélas ! pour nous , doivent toucher nos cœurs.
— Pourquoi de mes chagrins vous nourrir la mémoire ?
Mes jours sont bien plus longs que ne l'est mon histoire ,
Répondait le vieillard ; et quels traits curieux
Offrirait de mes ans le cours laborieux ?

.....
.....

Etre isolé , j'aurais moins senti ma misère ;
Mais combien dans les maux c'en est un d'être père !
Que l'art du laboureur est un art incertain !
Sa fortune dépend d'un soir ou d'un matin ;
Il voit au gré du vent flotter ses espérances.

« Mais , dans ses peines , l'Amour et la
» Nature prenaient soin de le consoler : »

Que dis-je ? toutefois en ma douleur amère
Dieu me gardait encor pour soutien votre mère :
Je courais dans son sein répandre mes soucis ;
Nos pleurs en se mêlant se trouvaient adoucis.

« Il la perdit , et toute sa tendresse se réu-
» nit sur ses enfans : »

Vous sentites dès-lors vos rigoureux destins.
Vous augmentiez mes pleurs par vos cris enfantins.
Cher et triste fardeau ! votre nombre , votre âge
Auraient dû m'accabler ; Dieu soutint mon courage.
Que la religion est utile aux mortels !
Je cours me prosterner au pied des saints autels :
Au ciel je confiai le soin de votre enfance ;
Il ne m'a point trompé dans ma juste espérance.

« Il rappelle à ses enfans les mœurs d'au-
» trefois : »

Nos tissus les plus fins de chanvre étaient ourdis ;
Nos cheveux sur nos fronts descendaient arrondis ;
Et sans boucle et sans tresse , aux plus beaux jours de fêtes ,
Un feutre long-temps neuf parait assez nos têtes.
Comme de nos besoins la vanité se rit !
La farine vous poudre , et le son vous nourrit.

« Il recommande la modestie à ses filles. »

Vous , mes filles , gardez les mœurs de votre mère :
Nul ruban ne chargeait son front enorgueilli ;
Un bouquet l'ornait mieux quand je l'avais cueilli.
Fuyez une parure aux hameaux étrangère ;
La toison des brebis convient à la bergère.

L'auteur, en mourant, désira que cet ouvrage fût mis au concours. Il ajouta « qu'il l'avait fait pour le soulagement des pauvres , et qu'il leur destinait les fruits de sa victoire , si l'Académie couronnait son tombeau ». (*Ce sont les termes de sa lettre.*)

Nota. L'Académie balança long-temps entre l'Églogue de Ruth et cette pièce, où l'on reconnaît un talent très-distingué : elle eût sans doute obtenu le prix, sans quelques taches qui la déparent.

MANIÈRE

DE PRENDRE LES OISEAUX.

Si j'ai jamais le choix d'aimer,
Je veux une beauté champêtre,
Aimable sans penser à l'être,
Et qui sans art sache charmer.
Le vrai plaisir suit la nature.
J'ai vu l'Amour plus d'une fois
Jouer sur un lit de verdure :
Il s'endort sur celui des rois.
Tout parle au cœur dans les retraites :
Vous, rameaux qui vous embrassez ;
Vous, oiseaux qui vous caressez,
Qui n'entend vos leçons secrètes ?
Aminte n'avait que vingt ans,
Quand aux champs il vit Amarille,
Bergère en son premier printemps,
Innocente autant que gentille :
Il l'aima : qui n'aurait aimé ?
Adieu les arts, adieu la ville.
Des maîtres qui l'avaient formé,
Adieu la cohorte inutile.

L'Amour, qui le mène au hameau ,
Lui fait don d'une panetière
D'où pend un léger chalumeau.
Des bergers il prend la manière,
Il se façonne à leurs travaux ;
Et bientôt, sous ses doigts habiles ,
Le jonc et l'osier, plus dociles,
Forment des ouvrages nouveaux.
Il les présente à sa bergère :
Mais , n'osant lui parler d'amour,
Il peint les objets d'alentour,
Qu'anime sa flamme légère ,
Et lui rend ainsi, chaque jour,
Cette langue moins étrangère.
Vénus a mis leurs entretiens
Aux archives de son empire ;
C'est d'elle-même que je tiens
Celui que je vais vous redire.

AMINTE ET AMARILLE.

AMINTE.

Si les rencontres du matin
Sont pour nous de quelque présage ,
Quiconque voit un beau visage ,
D'un beau jour doit être certain ;
Et j'ai ce bonheur, Amarille,
Puisque le sort l'offre à mes yeux.

Que te voilà fraîche et gentille !
 Mais que faisais-tu dans ces lieux ?
 Est-ce le soin de ta parure
 Qui t'amène à cette onde pure ?
 Le voisinage des ruisseaux
 Est délicieux pour les belles ,
 Pour les fleurs et les arbrisseaux.

A M A R I L L E.

Il plaît de même aux tourterelles ,
 Et j'y viens seulement pour elles.
 De filets tissus avec art
 J'ai garni l'une et l'autre rive ,
 Et je vais attendre à l'écart
 Le moment que ma proie arrive.

A M I N T E.

Eh quoi ! c'est avec des réseaux
 Que tu fais la guerre aux oiseaux ?
 Innocente ! il est, pour les prendre ,
 Un secret que je veux t'apprendre.

A M A R I L L E.

Tu rendras mes désirs contents ;
 Les filets coûtent bien du temps ,
 Quand il faut les tendre et détendre.

A M I N T E.

Ecoute : et tes mains suffiront
 Pour réussir dans cette chasse.

Observe l'instant et la place
 Où deux oiseaux se baiseront ;
 Et quand , d'une amoureuse étreinte,
 Leurs petits becs se mêleront,
 Cours aussitôt.....

AMARILLE.

Tu ris , Aminte :

Et les oiseaux s'envoleront.

AMINTE.

Amarille, que cette crainte
 Montre bien que , jusqu'à ce jour,
 Ton cœur a peu connu l'amour,
 Et le charme de ses caresses !
 Si tu savais ce qu'un baiser,
 Aux êtres qu'il daigne embraser,
 Cause de douceurs et d'ivresses !
 Comme , dans ce ravissement ,
 La vie est toute suspendue
 Entre la maitresse et l'amant ,
 Tantôt prise , tantôt rendue ;
 Mais faible , mais sans mouvement,
 Ou du moins semblable à ces songes
 Qui sollicitent nos ressorts
 Par de doux et rians mensonges,
 Sans pourtant agiter le corps !

AMARILLE.

Ce que tu dis là , je l'ignore :
 Mais les oiseaux , comme je croi ,

Id. et Egl.

Ne sont pas plus savans que moi,
Et le ressentent moins encore.

A M I N T E.

Les oiseaux aiment comme nous :
Et le dieu qui lance ses coups
Sur les bergers et les bergères ,
Perce aussi leurs plumes légères.
Ces chants si variés , si doux ,
Que l'écho se plaît à redire ,
C'est l'Amour qui les leur inspire.
Qu'ils sont heureux dans leurs désirs,
Eux, dont le chant est le langage ,
Et qui n'ont de voix en partage
Que la voix même des plaisirs !
Mais n'as-tu donc , dans ces campagnes,
Remarqué les tendres apprêts
D'oiseaux caressant leurs compagnes ?

A M A R I L L E.

J'en ai vu plusieurs d'assez près :
Et je n'étais point, ce me semble ,
Un objet pour eux redouté ;
Comme si le bien d'être ensemble
Leur tenait lieu de sûreté.

A M I N T E.

Amarille, as-tu bien pris garde
De quel œil ce couple amoureux

Tourne , s'approche , se regarde ,
 Et comme il excite ses feux ,
 Par les coups de bec qu'il se darde ?
 Qui ne dirait , à leurs efforts ,
 Au trémoussement de leurs ailes ,
 Qu'ils poussent leur vie au-dehors ,
 Et qu'elle doit changer de corps
 Dans ces secousses mutuelles ?
 L'Amour en est le maître alors ;
 Comme il aime à la reproduire ,
 Sans doute il la fait s'exhaler :
 Ils n'ont plus d'yeux pour se conduire ;
 Ils n'ont plus d'ailes pour voler.

AMARILLE.

Tu crois que ces êtres agiles
 Sont sans force , sont immobiles ?

AMINTE.

Dans l'excès de la volupté ,
 Leur force se perd et s'égaré ;
 C'est l'ivresse qui les sépare ,
 Plutôt que la satiété :
 Mais aux baisers qui l'ont fait naître ,
 Leur trouble survit quelque temps :
 Ils goûtent , pendant des instans ,
 La renaissance de leur être.
 On les voit frémir , essayer
 Si leurs organes sont flexibles ,

Et mollement les déployer
 Par des mouvemens insensibles ,
 Comme un papillon ranimé
 Par le printemps qui le provoque,
 S'essaie au sortir de la coque
 Où l'hiver l'avait renfermé.

AMARILLE.

Aminte, ton récit m'enchanté ;
 Mais ces objets m'ont échappé.
 Que, de leur image touchante,
 Mon cœur est vivement frappé !
 Ah ! puisse bientôt leur rencontre...

AMINTE.

Pour voir tout ce qu'elle a de beau ,
 Il faut que l'Amour te la montre
 A la lueur de son flambeau :
 Nous ne pouvons rien sans sa flamme ;
 Et le bandeau qu'il porte exprès,
 Nous dit que c'est des yeux de l'âme
 Qu'on doit contempler ses secrets.

AMARILLE.

Mais où s'apprend cette science ?

AMINTE.

Par-tout où de son joug charmant
 On fait l'heureuse expérience.
 Nous nous instruisons en aimant.

L'esprit s'ouvre et se développe
 Dans des transports délicieux ;
 Il eût rampé comme l'hyssope ;
 Comme un cèdre il s'élève aux cieus.

AMARILLE.

Hélas ! que veux-tu que je fasse ?
 Si le goût et l'occasion
 Font en moi quelque impression ,
 La contrainte aussitôt l'efface :
 Une mère observe mes pas ;
 J'ignore ce qu'elle peut craindre ;
 Mais toujours je l'entends me peindre
 Des dangers que je ne vois pas.
 Mon cœur, à sa voix menaçante ,
 Est comme une rose naissante ,
 Qu'un souffle cruel fait mourir
 Au moment qu'elle allait s'ouvrir.
 Loin de cette injuste contrainte,
 Vous vous caressez donc sans crainte,
 Oiseaux que mes mains auraient pris ,
 Si, plus au fait de vos délices ,
 Je savais les instans propices ,
 Et qu'Amour me les eût appris ?...

AMINTE.

Le choix de l'instant est facile ;
 Prête ta bouche seulement ,
 Et, par l'usage d'un moment ,
 Tu sauras profiter de mille.

A M A R I L L E .

Que veux-tu ?

A M I N T E .

Te faire goûter

Tous les plaisirs qu'ils peuvent prendre,
Et t'enseigner à les surprendre
En te faisant les imiter.

A M A R I L L E .

Mais un baiser ternit la bouche ;
On dit qu'en naissant la Pudeur
Met sur nos lèvres une fleur
Qui meurt aussitôt qu'on la touche :
D'un berger le souffle amoureux ,
Pour elle est plus à craindre encore,
Que l'hiver le plus rigoureux
N'est redoutable aux dons de Flore.

A M I N T E .

Ainsi l'on te trompe à dessein.
Dis-moi , lorsque la fleur nouvelle
A reçu l'abeille en son sein ,
As-tu vu qu'elle en fût moins belle ?
Après avoir, tout le matin ,
Sucé ses feuilles entr'ouvertes ,
L'abeille est riche de butin ;
La fleur n'a fait aucunes pertes.

A M A R I L L E .

Il est vrai ; mais de ton secret
L'essai me paraît redoutable ,

Puisque l'effort de son attrait
Rend le péril inévitable.
Si, dans l'ardeur de leurs baisers,
Les oiseaux, d'ailleurs si légers,
Perdent le pouvoir de la fuite ;
Sans doute qu'en les imitant,
Ma force, au même état réduite,
Il m'en arriverait autant.
Aminte, le plaisir qui coûte
Le repos et la sûreté,
N'est point fait pour que je le goûte.
Les oiseaux ont leur liberté,
La nature en règle l'usage ;
Et peut-être que, sous ses lois,
Les sens ont toujours l'avantage,
Et que la Prudence est sans voix.
Du moins les hôtes de ces bois,
D'une mère triste et sévère,
N'ont point à craindre la colère.
Ah ! si des frayeurs que je sens
Ils pouvaient partager l'atteinte,
Ces êtres que tu peins, Aminte,
Si tendres et si caressans,
Verraient mourir, dans leurs alarmes,
Ces feux pour eux si pleins de charmes.
Déjà le soleil, dans son tour,
Va marquer la moitié du jour.

Adieu, prévenons sa surprise :
 J'aime mieux garder mes filets
 Que de tenter quelques secrets
 Où je sois la première prise.

Le Comte DE PLÉLO.

✱

D O R I S.

PAISSEZ, mes chers moutons, désormais sans alarmes
 Ne craignez rien, je veillerai sur vous :
 Ma houlette et mon chien sont d'assez fortes armes
 Pour vous sauver de la fureur des loups.
 Vous ne me verrez plus, d'aucun plaisir touchée,
 Porter ailleurs des soins dont vous étiez jaloux.
 De tout ce que j'aimais je me sens détachée :
 Vous seuls serez l'objet de mes vœux les plus doux.
 Tircis vous dérobaît un secours nécessaire :
 Je vous laissais sans guide errer en liberté.
 Je croyais qu'il m'aimait, hélas ! et pour lui plaire,
 Que n'aurais-je alors pas quitté !
 Que, pour le fuir, mon cœur s'est fait de violence !
 N'allez pas vous en alarmer.
 Je soupire encor quand j'y pense ;
 Mais c'en est fait, je ne veux plus aimer !

Arbitre de mon sort, maîtresse de moi-même,
 Je coulerai mes jours sans crainte, sans désirs;
 Rien n'empoisonnera désormais mes plaisirs,
 Si l'on en peut goûter quand on perd ce qu'on aime !

Mon cœur n'est pas encore épris

Des douceurs de l'indifférence ;

Mais la raison, l'expérience

M'en feront connaître le prix.

Quel changement, hélas ! pour une âme sensible !

Je sens qu'à cet état paisible

J'aurai peine à m'accoutumer ;

Mais c'en est fait, je ne veux plus aimer !

Des charmes de la solitude

Je ferai, s'il se peut, tout mon amusement.

Non, ce n'est plus qu'un reste d'habitude

Qui, pour Tircis, me parle en ce moment.

Encore un peu de résistance,

Et je pourrai le voir avec indifférence....

De toute ma raison j'ai besoin de m'armer

Contre un amant si redoutable.

Des bergers du canton il est le plus aimable;

Mais c'en est fait, je ne veux plus aimer !

Il me paraît que tout conspire

A rappeler ma liberté :

L'inconstant et badin Zéphire,

En passant près de moi, semble tout bas me dire :

« Tu plains Flore qui m'aime avec fidélité ;

- » Mais le berger pour qui ton cœur soupire
 » Me surpasse en légèreté.
- » Quand je vois, à regret, périr ces fleurs nouvelles
 » Qu'un même jour voit naître et voit mourir,
 » Je les entends qui se disent entr'elles :
- » Doris sur notre sort doit-elle s'attendrir ?
 » Nous passons, il est vrai, d'une vitesse extrême ;
 » Mais son destin est-il plus doux ?
 » L'amour du volage qu'elle aime,
 » N'est pas plus durable que nous ».

Fille de la brillante Flore,
 Et vous, Zéphire qu'elle adore,
 Répétez-moi souvent ces utiles discours.
 Contre un penchant fatal, soutenez ma tendresse :
 J'ai besoin de votre secours.
 Tircis n'a rien perdu de ces grâces touchantes,
 De ces manières séduisantes,
 De cet air, de ces traits si propres à charmer ;
 Mais c'en est fait, je ne veux plus aimer !

A ces mots, Doris trop émue,
 Honteuse d'en avoir tant dit,
 Moins par raison que par dépit,
 En soupirant se tut, baissa la vue.
 Pour dissiper son trouble et calmer ses transports,
 Elle voulut, par de nouveaux efforts,
 Appeler sa raison au secours de sa gloire.

Sa raison se perdit, et ce fut sans retour.
Les combats qu'on livre à l'Amour
Ne font qu'illustrer sa victoire.

THÉMIRE ET SILVARETTE.

THÉMIRE.

QUEL mélange charmant de fleurs et de verdure !
Que ce bois est épais ! que cette source est pure !
Et qu'un cœur, affranchi des troubles de l'amour,
Doit goûter de plaisir dans cet heureux séjour !

SILVARETTE.

De votre sentiment, dieux ! que le mien diffère !
Car enfin, sans amour, qu'y peut-on venir faire ?
Rien, par soi-même, ici ne m'offre un doux emploi.
Tircis seul met un prix à tout ce que j'y voi.
Si j'en aime les fleurs, c'est qu'en nos jours de fête
Mon berger galamment en sait orner ma tête.
Au bord de ce ruisseau si j'aime à me mirer,
C'est pour y voir ces yeux qui le font soupirer.
Si j'erre avec plaisir dans ces détours champêtres,
C'est pour y voir nos noms gravés sur tous les hêtres.

Voilà pourquoi mon cœur y trouve des appas ;
Si j'étais insensible , on ne m'y verrait pas.

THÉMIRE.

Quoi ! l'amour a séduit la fière Silvarette ?
Que je plains le troupeau soumis à sa houlette !
Bientôt nous le verrons amaigri , négligé ,
Apprendre à nos hameaux que l'Amour est vengé

SILVARETTE.

J'ai pour lui , comme vous , craint l'indolence extrême
Que pour tous ses devoirs on se sent quand on aime
Mais Tircis , attentif à m'épargner des soins ,
De mon heureux troupeau prévient tous les besoins
Lorsqu'un triste devoir me retient au village ,
Entre nos vieux pasteurs tout son temps se partage
Il apprend toujours d'eux quelque secret nouveau
Pour guérir , conserver , engraisser un troupeau :
Le mien seul est l'objet de cette utile étude.
Quand du sien , à mon tour , j'ai quelque inquiétude
« J'en ai , m'assure-t-il , plus de soin que jamais :
» Je fais sur lui l'essai des plus rares secrets. »
A ces empressemens puis-je ne me pas plaire ?
L'Amour sait rendre heureux et moutons et bergère

THÉMIRE.

Qu'on le voit aisément , bergère , à vos discours !
Vous n'avez jusqu'ici passé que d'heureux jours ;
Vous ignorez encor , dans l'ivresse où vous êtes ,
Les soucis dévorans , les craintes inquiètes

Qui suivent tôt ou tard les plaisirs dangereux
 Que se promet un cœur plein de ses premiers feux.
 Vous apprendrez bientôt, aux dépens de vos charmes,
 A pousser des soupirs, à répandre des larmes :
 Ces attraits enchanteurs, par la rose embellis,
 Peut-être, dès demain, n'auront plus que des lis.

SILVARETTE.

Le sort de ma beauté faiblement m'embarrasse.
 Mais sur quoi fondez-vous cette vaine menace ?
 Si souvent la beauté fait naître un tendre amour,
 Un tendre amour souvent l'embellit à son tour.
 Tant que nous l'avons vue ingrate, inexorable,
 Célimène était belle et n'était point aimable :
 Depuis qu'elle ressent d'amoureuses ardeurs,
 Ses moindres actions lui gagnent tous les cœurs.
 Mille exemples fameux prouvent ce que j'avance :
 Au reste, en mes attraits j'ai peu de confiance ;
 Pour fixer mon amant, je compte beaucoup moins
 Sur ces fragiles dons que sur mes tendres soins.
 C'est par mes sentimens, par ma délicatesse,
 Que je veux de Tircis augmenter la tendresse.
 J'y réussis : un jour qu'il lisait dans mon cœur,
 Il s'écria, charmé de ma parfaite ardeur :
 « Que mon sort est heureux, adorable bergère !
 » Tes grâces, ta beauté sont de trop pour me plaire ! »

THÉMIRE.

Je ne le vois que trop ; aucun raisonnement
 Ne peut vous retirer de votre aveuglement ;

Id. et Egl.

Mais qu'opposerez-vous à mon expérience ?
 J'aime... que dis-je ? hélas ! j'aimais avec constance
 Philène, ce pasteur pour exemple cité
 Quand il s'agit d'adresse et de fidélité.
 En quoi, dites, en quoi le cède-t-il au vôtre ?
 Eh bien ! depuis deux ans nous nous aimions l'un l'autre :
 Je croyais, comme vous, durant mes jours heureux,
 Qu'on ignorait les pleurs dans l'empire amoureux :
 Mais hier nos pasteurs, à l'ombre d'un vieux hêtre,
 Formèrent sur le soir une danse champêtre :
 Ce fut le terme, hélas ! de mon heureux destin ;
 Philène, à mes côtés, de Cloris prit la main.
 Par son air satisfait, par son malin sourire,
 La coquette Cloris aigrissait mon martyr :
 Je quittai l'assemblée, et, depuis ce moment,
 Je rêve, je languis, je pleure incessamment.
 Voilà ce que l'amour prépare aux tendres âmes :
 Peut-on trop détester ses tyranniques flammes ?

SILVARETTE.

Ah ! loin de l'outrager, rendez grâce à ce dieu ;
 Philène vous adore, il vous cherche en tout lieu.
 Que de plaisirs naîtront de sa feinte inconstance !

THÉMIRE.

Ne flattez point mon cœur d'une vaine espérance.
 Philène, croyez-moi, brûle d'un feu nouveau ;
 On est tel qu'on paraît dans ce simple hameau.

SILVARETTE.

Détrompez-vous , Thémire ; une innocente ruse ,
 Aux champs comme à la ville , et s'emploie et s'excuse :
 Sans ce secours , détruit par son propre bonheur ,
 L'amour le plus piquant dégénère en langueur.
 Par exemple , Tircis (que j'en fus offensée !)
 De lui donner mes fleurs , m'avait trop peu pressée ;
 Hier , pour l'en punir , prenant un air coquet ,
 A Daphnis , en passant , je jetai mon bouquet.
 Croyez-vous , pour cela , que Daphnis m'ait su plaire ?
 Non , non . Mais , dieux ! Tircis me croirait-il légère ?
 Votre état , pour le coup , m'alarme sur le sien .
 Votre berger paraît : adieu , je cours au mien .

L'abbé MANGENOT.

TIRCIS ET CLIMÈNE.

TIRCIS.

CLIMÈNE , arrêtons-nous ; laissons dans la prairie
 Nos troupeaux confondus paître l'herbe fleurie ;
 Daigne sur ce gazon m'écouter un moment .

CLIMÈNE.

Je le veux bien , Tircis ; mais ne fais point l'amant .

Tu me jures toujours la flamme la plus tendre ;
Si tu veux m'en parler , je ne veux plus t'entendre.

TIRCIS.

Eh bien , Climène ! eh bien , je contraindrai mes yeux :
Le plaisir de te voir me rend assez heureux.
Je ne te dirai point tout ce que ton absence
Fait sentir à mon cœur d'ennui , d'impatience :
Je te laisse à penser combien , à ton retour ,
De plaisirs imprévus éprouve mon amour !
Tu sais de quels transports. . . .

CLIMÈNE.

Ah , berger ! je te laisse.
Tu n'en veux point parler , tu m'en parles sans cesse.

TIRCIS.

Demeure , c'en est fait.

CLIMÈNE.

Au moins , songes-y bien ;
Au moindre mot , je fuis.

TIRCIS.

Je ne te dis plus rien.
Vois-tu sur ce coteau Silvandre et Climène ?
L'amour les a liés de la plus douce chaîne.
Regarde ce berger , dont le tendre hautbois
De son aimable amante accompagne la voix :
Les oiseaux attentifs suspendent leurs ramages ;
Ils inspirent l'amour aux cœurs les plus sauvages ;

Ils sont toujours aimés et toujours amoureux ;
Le bonheur véritable est d'être unis comme eux.

CLIMÈNE.

Depuis quand cet amour ? car avant mon absence
Je n'ai point remarqué la même intelligence ;
Avec soin Célimène évitait le berger.

TIRCI8.

Apprends par quelle adresse il a su l'engager.
Depuis deux ans Silvanre adorait Célimène,
Et, depuis tout ce temps, elle ignorait sa peine ;
Du moins elle feignait de ne la pas savoir,
Quoique par mille soins Silvanre l'eût fait voir.
Dans nos danses, jamais il ne choisissait qu'elle ;
Il se parait des fleurs qui plaisaient à sa belle ;
Il mêlait Célimène à tous ses entretiens ;
Il conduisait toujours son troupeau près des siens.
Que faire, que tenter pour apprendre qu'il aime ?
Un jour il s'avisa d'un nouveau stratagème.
Il sait que sa bergère, en gardant ses troupeaux,
Tendait, pour s'amuser, des pièges aux oiseaux.
Silvanre en choisit un, l'instruisit avec peine
A redire après lui : *J'adore Célimène.*
Et quand enfin l'oiseau sut assez prononcer
Les mots dont le berger ne pouvait se lasser,
En l'instruisant encore, il le porte à la cage,
Où la belle attendait un oiseau plus sauvage.
On ne l'aperçut point : le soir arrive enfin ;
Célimène contente, emporte son butin ;

Et, caressant l'oiseau , lui tenait ce langage :
 « Tu ne gémiras point d'un si dur esclavage ,
 » Cher oiseau ; de tes chants amuse-toi toujours ;
 » Tu seras , s'il se peut , mes uniques amours.
 » Je veux fuir des amans les trompeuses promesses.
 » Sauve-moi de leurs feux , jouis de mes caresses.
 » Hélas ! un jeune cœur peut t'aimer sans danger :
 » Il n'en est pas ainsi , quand on aime un berger ».

A ce discours naïf qu'elle achevait à peine ,
 L'oiseau captif répond : *J'adore Célimène.*
 Quelle surprise , ô ciel ! quel ramage nouveau !
 Elle connaît Silvandre au discours de l'oiseau.
 Mais, quoiqu'elle craignit des chansons si nouvelles ,
 Elle ne laissa pas de lui couper les ailes.
 Combien de fois depuis elle entendit ces mots !
 Au milieu de la nuit ils troublaient son repos ;
 Ils l'éveillaient avant le lever de l'aurore.
 « Quoi ! serait-il donc vrai que Silvandre m'adore ?
 » Disait-elle : je crains toujours de m'en flatter ;
 » Mais je me suis réduite à n'en pouvoir douter.
 » Hélas ! il ne pouvait choisir un cœur plus tendre !
 » Je m'en défends en vain : je n'aime que Silvandre ».
Je n'aime que Silvandre était son seul discours.
 Elle voulait se taire , et le disait toujours.
 Un jour qu'on célébrait la fête de Cythère ,
 Silvandre en veut lui-même avertir sa bergère.
 Il lui porte un bouquet. Il se croit trop heureux
 Si la belle veut bien s'en parer dans les jeux.

Mais quel bonheur plus grand vient alors le surprendre!
 L'oiseau redit cent fois : *Je n'aime que Silvandre* :
 Discours qu'il entendait et le jour et la nuit ,
 Et dont , sans le savoir , on l'avait trop instruit.
 Célimène rougit , et Silvandre soupire.
 « Quoi ! dit-il , votre cœur voudrait-il s'en dédire ? »
 Elle ne répond rien : mais son tendre embarras
 N'en exprima que mieux ce qu'elle ne dit pas.
 Depuis cet heureux jour ils s'aiment sans contrainte :
 On ne voit point entr'eux de soupçons ni de crainte.
 Pour eux les plus longs jours deviennent des momens.
 Ils sont , comme tu vois , l'exemple des amans.

CLIMÈNE.

L'aventure est plaisante , et l'adresse est nouvelle ;
 Elle méritait bien de vaincre une cruelle.

TIRCIS.

Je dois bientôt t'offrir un oiseau que j'*instrui* (1).

CLIMÈNE.

e me garderai bien de parler devant lui.

1) Il faut convenir que cette licence de rime passe les bornes de la mission ; elle aurait suffi pour nous faire repousser cette *églogue*, nous n'eussions reconnu dans son ensemble la grâce et la simplicité qui doivent distinguer ce genre de poésie.

L'HEURE DU BERGER.

L plus beau pasteur du hameau
Aimait la plus fière des belles.
On croirait qu'un amant si beau
Devait peu trouver de cruelles :
Et cependant, sans être heureux ,
Philinte plaisait à Glicère ;
Elle répondait à ses feux ,
Et n'en était pas moins sévère.
Un jour, dans la saison des fleurs ,
Quand tout aime dans la nature ,
Assise au bord d'une onde pure ,
Dont le bruit charmait ses langueurs
Glicère se sentait émue ,
Caressait plus souvent son chien ,
Regardait sans fixer la vue ,
Rêvait, et ne pensait à rien.
Dans ce moment, Testile passe ;
Il joue avec elle, et l'embrasse :
Philinte arrive, et son courroux
Éclate contre la bergère.
Elle répond d'un ton plus doux :

Ami ! pourquoi cette colère ?
Le mal est fait : que voulez-vous ?
Mon cœur se trouvait sans défense,
A l'heure où Testile a paru.
Si vous étiez plus tôt venu ,
Vous auriez eu la préférence.

LÉONARD.

LA BERGÈRE DÉLAISSÉE. (1)

DE mon berger volage
J'entends le flageolet ;
De ce nouvel hommage
Je ne suis point l'objet :
Je l'entends qui fredonne
Pour une autre que moi ;
Hélas ! que j'étais bonne
De lui donner ma foi !

Ce n'est plus un mystère ,
Quand tu vois ma douleur ;

(1) En parlant de cette Pastorale, *La Harpe* dit : Je ne sais si l'on pourrait citer une chanson de ce siècle aussi tendre et aussi naïve que celle-ci.

Tu sais qu'une bergère
 Ne connaît qu'un malheur :
 L'ingrat que je préfère,
 Tircis que j'aimais tant,
 A qui je fus si chère,
 Tircis est inconstant !

Autrefois l'infidèle
 Faisait dire à l'écho,
 Que j'étais la plus belle
 Qui fût dans le hameau ;
 Que j'étais sa bergère ;
 Qu'il était mon berger ;
 Que je serais légère ,
 Sans qu'il devint léger.

J'avais su me défendre
 Depuis plus de deux ans ;
 On croit pouvoir se rendre
 Après mille sermens :
 Que ne sut-il pas dire
 Pour vaincre mes refus !
 Devrais-je l'en instruire ?
 L'ingrat ne m'aime plus !

Un jour, c'était ma fête ,
 Il vint de grand matin
 De fleurs orner ma tête ;
 Il plaignait son destin :

Il dit : Veux-tu, cruelle,
Jouir de mon tourment ?
Je dis : Sois-moi fidèle,
Et laisse faire au Temps.

Tircis, charmé, m'embrasse ;
J'en eus quelque dépit :
Ses yeux demandaient grâce,
Mon cœur y consentit ;
Bientôt, plus téméraire,
Ce fut nouveau transport
Je me mis en colère,
Il m'apaisa d'abord.

Crainte de lui déplaire,
Je ne pus le gronder ;
Un charme involontaire
Me força de céder :
Je crus son cœur sincère ;
Il vit tout mon plaisir ;
Hélas ! qu'avais-je à faire ?
Me taire, et puis rougir.

Le Printemps, qui vit naître
De si belles ardeurs,
Les a vu disparaître
Aussitôt que les fleurs ;
Mais s'il ramène à Flore
Les inconstans Zéphirs,

Ne pourrait-il encore
Ranimer ses désirs ?

Dans ma douleur extrême,
Je voudrais me venger ;
Que ne puis-je de même
Prendre un autre berger !
Mais non , pour l'Amour même
Je ne voudrais changer ;
Hélas ! lorsque l'on aime ,
Peut-on se dégager ?

Qu'il porte à ma rivale
Un cœur qui m'appartient ;
Cette beauté fatale
Dans ses nœuds le retient :
Qu'il soit tendre ou volage ,
Qu'il soit ce qu'il voudra ,
Jamais mon cœur plus sage
Pour lui ne changera.

LE FRÉLON.

DÉJÀ dans la plaine
Le chaud se calmait ;
La bergère Hélène
Sur le jonc dormait :
L'air était tranquille ,
Le soleil baissait ;
Dans ce doux asile
Mon troupeau paissait.

Là , dans un bois sombre ,
Fleurit le jasmin ;
On entend à l'ombre
Le bruit d'un essaim ,
Un ruisseau qui tombe
Sur un lit de fleurs ,
Et de la colombe
Les soupirs flatteurs.

Sans prévoir d'alarmes ,
J'admiraï ces lieux ,
Quand de nouveaux charmes
Frappèrent mes yeux ;

L'odorante haleine
D'un petit vent frais,
De la jeune Hélène
Flattait les attraits.

Quels transports m'agitent
Quels désirs brûlans !
Mes soupirs excitent
Les Zéphirs trop lents.
A mes yeux s'expose
Un sein délicat ;
Un bouton de rose
M'offre son éclat.

Sa fraîcheur attire
Un Frélon léger ;
Il vole, il admire,
Cherche à s'y loger ;
De ses ailes couvre
Ce joli bouton ,
Le caresse, l'ouvre
D'un coup d'aiguillon.

Hélène s'écrie ;
Plein d'effroi, j'accours :
La nymphe attendrie
Souffre mon secours.
J'examine, touche
Le coup assassin ;

Je presse, et ma bouche
Suce le venin.

Ah ! ton art, dit-elle,
Suspend mes douleurs....
Quelle ardeur nouvelle !
Ah ! finis.... je meurs.
Dieux ! quel feu succède !
O secours fatal !
Eloigne un remède
Pire que le mal.

Je l'entends à peine ;
Un ardent poison
Court, de veine en veine,
Troubler ma raison :
J'enivre mon âme
D'un miel enchanteur ;
J'aspire une flamme
Qui brûle mon cœur.

Hélène, interdite,
Me craint et me fuit ;
Ma douleur s'irrite ;
Le trouble me suit :
Dieux ! si de ma peine
Je ne puis guérir,
Sur le sein d'Hélène
Faites-moi mourir !

LE BERGER ÉPICURIEN

Jouissons, bergère,
Jouissons du temps :
Sa course légère
Entraîne les ans.
Après leur printemps,
Tout n'est que chûmère,
Que douleur amère,
Que regrets cuisans.
Jouissons, bergère,
Jouissons du-temps.
Ce lieu solitaire
Est propre au mystère
Des Amours contens :
Le soleil éclaire
Moins qu'à l'ordinaire ;
Ses feux complaisans
Forcent à se taire
La pudeur austère
Des tendres amans.
Jouissons, bergère,
Jouissons du temps.

SENÉCÉ.

LE PRINTEMPS.

FLORE avec peine
Chasse l'Hiver,
Et son haleine
Parfume l'air.
Le doux Zéphire
Est de retour ;
Et tout respire
Plaisir, amour.

La pastourelle
Rêve au bonheur ;
La plus cruelle
Trouve son cœur.
Ardeur nouvelle
Vient enflammer :
Tout nous rappelle
Qu'il faut aimer.

Ciel sans nuage
Promet beau jour ;
Épais feuillage,
Mystère, amour.

Ainsi d'avance
On croit jouir.
C'est l'espérance....
C'est le plaisir.

Fleur du bocage
Nait, brille.... et meurt.
Printemps de l'âge
Est moins que fleur.
Amour doit même
Céder au Temps ;
Mais tant qu'on aime,
Tout est printemps.

JUSTIN.

TABLE

DÈS PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

D E l'Idylle et de l'Églogue.	Page 5
Le siècle pastoral; par <i>Gresset</i> .	17
Suite des Strophes précédentes; par <i>J.-J. Rousseau</i> .	22

IDYLLES.

Les Moutons; par <i>M.^{me} Deshoulières</i> .	25
Les Moutons; par <i>Coutel</i> .	28
Les Tourterelles; par <i>M.^{lle} Malcrais de la Vigne</i> .	30
La fontaine de Vaucluse; par <i>M.^{me} Verdier</i> .	33
Amyntas; par <i>Léonard</i> .	37
Glycère, ou le Pouvoir de la Vertu; par <i>Blin de Sainmore</i> .	41
La Promesse trop bien gardée; par <i>Berquin</i> .	46
L'innocence de l'Amour; par <i>Léonard</i> .	48
Misis et Daphné; par <i>Blin de Sainmore</i> .	56
Les Bergères au bain; par <i>Berquin</i> .	60
Le Ruban; par <i>Léonard</i> .	68
Les Oiseaux; par <i>M.^{me} Deshoulières</i> .	72
Mes Oiseaux; par <i>Gaudet</i> .	75
Le Nid de Fauvettes; par <i>Berquin</i> .	79
La Colombe; par <i>Chabanon</i> .	80
Iris piquée par deux abeilles; par <i>M.^{lle} Malcrais de la Vigne</i> .	83
Les Fleurs; par <i>M.^{me} Deshoulières</i> .	85
Les Fleurs; par <i>M.^{lle} M. ***</i>	87
Le sort des Fleurs; par <i>Pezai</i> .	90

- Le Papillon; par *d'Arnaud*.
 La Violette; par *Constant Dubos*.
 La Violette; par M.^{me} *Beaufort-d'Hautpoul*.
 Salix de Pholoë; par *De Guerle*.
 Le Saule et l'Amant; par *Ducis*.
 Le Saule du Sage; par *le même*.
 Le Saule pleureur; par *Constant Dubos*.
 Les Peupliers; par *Saint-Péravi*.
 Les Arbres dans l'Automne; par *d'Arnaud*.
 L'hiver; par M.^{me} *Deshoulières*.
 Le Bonheur; par *Léonard*.
 L'Orage; par *Berquin*.
 L'Orage; par *Hoffman*.
 Philène et Laure; par *Saint-Péravi*.
 Les plaisirs du Rivage; par *Léonard*.
 Les Grâces; par *Berquin*.
 Les Baisers rendus; par *Léonard*.
 Le Naufrage; par *Berquin*.
 Le Ruisseau; par M.^{me} *Deshoulières*.
 Le Ruisseau de Champigni; par *Panard*.
 Du Ruisseau de dame Marie-les-Lis; par *Ducis*.
 Le Ruisseau de Néronde; par *Delandine*.
 Le Pêcheur; par *Berquin*.
 Le Temps passé; par M.^{me} *Bourdic-Viot*.
 L'Amour désarmé; par ***
 La Journée de l'ermitage; par *Hoffman*.
 L'Espérance trompée; par *Léonard*.

ÉGLOGUES.

- Observations.
 Eglogue ou Bergerie; par *Ronsard*.

... and the ...

... and the ...

... and the ...

... and the ...

... and the ...

... and the ...

... and the ...

... and the ...

... and the ...

... and the ...

... and the ...

... and the ...

... and the ...

... and the ...

... and the ...

... and the ...

... and the ...